

Agatha Christie

Meurtre en
Mésopotamie



AGATHA CHRISTIE

MEURTRE EN MÉSOPOTAMIE

Adapté de l'anglais
par Louis Postif



LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Ce roman a paru sous le titre original :

MURDER IN MESOPOTAMIA

AVANT-PROPOS

par

le Docteur GILES REILLY

Les événements rapportés dans ce récit eurent lieu voilà quatre ans. Vu les circonstances, il est nécessaire, à mon sens, qu'une relation fidèle et impartiale en soit donnée au public. Les bruits les plus invraisemblables ont fait croire à la suppression de témoignages essentiels et à d'autres billevesées du même genre. Ces fausses interprétations ont surtout été publiées dans la presse américaine.

Pour des raisons évidentes, il était préférable que ce compte rendu ne fût pas rédigé par un membre de l'expédition qu'on aurait pu accuser de parti pris.

Je conseillai donc à miss Leatheran d'entreprendre cette tâche. Elle me semblait tout indiquée pour la mener à bien. Ses références professionnelles sont hors de pair, elle n'est pas suspecte d'avoir connu au préalable les membres de l'expédition de l'université de Pittstown séjournant en Irak. Intelligente et observatrice, elle fut un témoin oculaire des plus précieux.

Miss Leatheran se laissa difficilement persuader, et même, lorsqu'elle finit par accepter, je ne la décidai qu'avec peine à me montrer son manuscrit. Par la suite, je découvris que son hésitation était due en partie à certaines remarques faites par elle concernant ma fille Sheila. Je la rassurai sur ce point : en effet, de nos jours, les enfants ne se gênent guère pour critiquer leurs parents, ceux-ci sont trop heureux de voir, à leur tour, leur progéniture mise sur la sellette. De surcroît, elle éprouvait une extrême modestie à propos de son style. Elle espérait, me dit-elle, que je « redresserais son orthographe et sa syntaxe ».

Au contraire, je me suis nettement opposé à en altérer un simple mot. Selon moi, miss Leatheran écrit d'une manière vigoureuse, personnelle et tout à fait appropriée au sujet. Si elle appelle le petit détective belge « Poirot » dans un paragraphe et « Monsieur Poirot » dans le suivant, une telle variante est à la fois intéressante et suggestive. C'est que, tantôt, son éducation soignée reprend le dessus (n'oublions pas, en effet, que les infirmières anglaises respectent tout particulièrement l'étiquette) et qu'à d'autres moments, faisant abstraction de son voile et de ses manchettes, elle raconte les événements comme tout autre être humain l'eût fait à sa place.

La seule liberté que je me sois permise, c'est d'écrire le premier chapitre, aidé en cela par une lettre que m'a aimablement communiquée une amie de miss Leatheran. Publiée en guise de frontispice, cette missive donnera au lecteur un bref aperçu sur le caractère de la narratrice.

CHAPITRE PREMIER

FRONTISPICE

Dans le hall du *Tigris Palace Hotel*, à Bagdad, une infirmière achevait la rédaction d'une lettre. Son stylographe courait sur le papier.

... Voilà, chère amie, toutes les nouvelles pour cette fois. Certes, il m'a été agréable de connaître un nouveau coin du globe, encore que je préfère l'Angleterre à tous les autres pays ! Vous ne sauriez concevoir l'aspect sale et répugnant de Bagdad. Nous sommes loin de la féerie des « Mille et Une Nuits » ! C'est peut-être joli du côté du fleuve, mais la ville en elle-même est horrible... et l'on n'y voit guère de beaux magasins. Le major Kelsey m'a accompagnée dans les bazars dont on ne saurait nier le pittoresque... mais ce n'est qu'un ramassis d'objets hétéroclites et le martèlement des chaudronniers sur les casseroles de cuivre finit par vous donner la migraine. J'avoue que j'hésiterais à me servir de celles-ci, à moins d'être tout à fait sûre de leur propreté, car on doit toujours se méfier du vert-de-gris lorsqu'on emploie une batterie de cuisine en cuivre.

Je vous écrirai pour vous annoncer le résultat des démarches du Dr Reilly au sujet de la situation dont il m'a parlé. Le monsieur américain en question se trouve actuellement à Bagdad et doit venir me voir cet après-midi. Il s'agit de sa femme... D'après le Dr Reilly, elle aurait des « crises »... Il ne m'en a pas appris davantage, mais, chère amie, on sait ce que ce terme signifie d'habitude. (J'espère que cela ne va pas jusqu'au D. T.¹). Naturellement, le Dr Reilly s'est montré fort discret, mais son regard en disait long. Vous me

¹Delirium tremens.

comprenez certainement. Ce Pr Leidner est un archéologue qui effectue des fouilles dans le désert pour le compte d'un musée américain.

Chère amie, je termine pour aujourd'hui et vous envoie mes meilleurs souvenirs.

AMY LEATHERAN

Après avoir glissé sa lettre dans une enveloppe, elle l'adressa à sœur Curshaw, hôpital Saint-Christophe, à Londres.

Comme elle remplaçait le capuchon de son stylo, un serviteur indigène s'approcha d'elle.

— Un monsieur voudrait vous voir, mademoiselle. Le Pr Leidner.

L'infirmière se retourna et aperçut un homme de taille moyenne, aux épaules légèrement voûtées, à la barbe brune et aux yeux las.

Le Pr Leidner se trouva en face d'une femme de trente-cinq ans, très droite et pleine d'assurance. Dans son visage rayonnant de bonne humeur, encadré d'une jolie chevelure châtain, deux yeux bleus, un tantinet proéminents, souriaient : avenante, robuste, intelligente et pratique, en un mot le type idéal de l'infirmière pour névropathes.

Mlle Leatheran, songea le visiteur, ferait parfaitement l'affaire.

CHAPITRE II

AMY LEATHERAN

Je n'ai nulle prétention à la littérature et je n'entreprends ce récit que sur les instances du Dr Reilly. Quand le Dr Reilly vous demande quoi que ce soit, impossible de lui refuser.

— Oh ! non, docteur ! Je ne suis pas une femme de lettres, mais, là, pas du tout !

— Vous dites des sottises. Écrivez cela du même style que vous rédigeriez vos bulletins de santé.

Évidemment, c'est là, si l'on veut, un moyen de trancher la difficulté.

Le Dr Reilly me fit observer qu'un compte rendu de l'affaire du Tell Yaminjah, simple et véridique, s'imposait absolument.

— Si l'un des héros de cette histoire entreprenait de l'écrire, personne n'y ajouterait foi. On l'accuserait de partialité.

C'était la vérité même. Quoique témoin, j'étais tout de même en dehors du drame.

— Pourquoi ne pas vous en charger vous-même, docteur ? lui demandai-je.

— Je n'étais pas sur place et vous y étiez. En outre, soupira-t-il, ma fille s'y oppose.

Sa façon de se plier aux caprices de cette gamine m'exaspère. J'allais le lui dire, lorsque je remarquai un éclair dans ses yeux. Avec lui, on ne sait jamais sur quel pied danser. Il parle toujours d'une voix lente et mélancolique, mais la moitié du temps son regard pétillait de malice.

— Bah !... Si vous y tenez, peut-être pourrai-je m'y risquer.

— Je vous le recommande vivement.

— Le *hic* est de savoir par où commencer.

— Tout ce qu'il y a de plus aisé ; commencez par le commencement, continuez jusqu'à la fin et le tour sera joué.

— Je ne sais pas du tout quand et comment cela a débuté.

— Croyez-moi, mademoiselle, la difficulté de commencer n'est rien en comparaison de celle où l'on doit s'arrêter. C'est du moins ce que j'éprouve lorsque je fais un discours. Quelqu'un doit me tirer par mes basques pour m'obliger à m'asseoir.

— Oh ! vous plaisantez, docteur !

— Je parle tout à fait sérieusement. Alors, que décidez-vous ?

Un autre scrupule me tourmentait. Après une courte hésitation, je lui répondis :

— Voici... docteur... je crains d'être parfois trop personnelle dans mon récit.

— Tant mieux ! Tant mieux ! Mettez-y du vôtre le plus possible. Conservez toute votre personnalité. Soyez mordante, téméraire dans vos jugements, mais relatez les faits à votre manière. Par la suite, il sera toujours temps de supprimer les passages un peu outrés. À la besogne, donc ! Avec votre esprit pondéré, vous nous donnerez, j'en suis sûr, un compte rendu intelligent de l'affaire.

Le sort en était jeté et je promis de faire pour le mieux.

Tout d'abord, il me semble que je dois me présenter. J'ai trente-deux ans et me nomme Amy Leatheran. J'ai accompli mon stage d'infirmière à l'hôpital Saint-Christophe, à Londres. Ensuite, j'ai passé deux ans dans une maternité. Après avoir travaillé pendant quatre ans dans la maison de santé de miss Bendix, dans le comté de Devon, je suis partie pour l'Irak avec une certaine Mrs Kelsey. Je l'avais soignée à la naissance de son bébé. Elle accompagnait son mari à Bagdad et avait déjà retenu là-bas une nurse pour son enfant. De tempérament délicat, Mrs Kelsey se faisait une montagne de ce voyage avec son bébé. Aussi le major Kelsey décida-t-il que je partirais avec eux pour prendre soin du nourrisson pendant le trajet. Ils me paieraient mes frais de retour, à moins que nous ne trouvions des Anglais désirant les services d'une nurse pour rentrer à Londres.

Inutile de vous dépeindre le ménage Kelsey : le bébé était un amour d'enfant et la maman, bien que très nerveuse, me témoigna toujours une exquise bienveillance. Le voyage me plut énormément : c'était ma première longue traversée.

Le Dr Reilly voyageait sur le même paquebot. Cet homme, aux cheveux noirs et à la longue figure, débitait toutes sortes de plaisanteries d'une voix basse et mélancolique. Il prenait plaisir à me taquiner et proférait devant moi les blagues les plus extravagantes pour voir si je les avalerais. Il était chirurgien à l'hôpital civil d'Hassanieh, à une journée et demie de Bagdad.

Je séjournais à Bagdad depuis une semaine lorsque je le croisai en ville. Il s'inquiéta de savoir quand je prenais congé des Kelsey. Cette demande m'étonna fort, car Mrs Kelsey employait déjà la nurse attachée précédemment à Mr et Mrs Wright, qui, eux, regagnaient l'Angleterre.

Il m'apprit qu'il était au courant du départ des Wright et que, pour cette raison, il désirait connaître mes projets.

— Le fait est, mademoiselle Amy, que j'ai une situation à vous offrir.

— Chez un malade ?

Ses traits prirent une expression grave.

— Ce n'est pas ce qu'on pourrait appeler un malade. Il s'agit d'une dame qui souffre parfois de... certaines crises.

— Oh !

(On sait ce que cela veut dire : la boisson ou la drogue.)

Le Dr Reilly s'en tint là.

— Oui, continua-t-il, une Mrs Leidner. Son mari est américain... un Américain suédois, pour plus de précision. Il dirige une vaste entreprise de fouilles archéologiques.

Il m'expliqua que cette expédition effectuait des recherches sur l'emplacement d'une grande ville assyrienne comparable à Ninive. Le quartier général était situé non loin d'Hassanieh, dans un endroit plutôt désert, et le Pr Leidner se tourmentait depuis quelque temps au sujet de la santé de sa femme.

— Il ne m'a guère fourni de détails, mais il semblerait que Mrs Leidner soit sujette à de fréquentes terreurs nerveuses.

— La laisse-t-on seule toute la journée avec les serviteurs indigènes ? m'informai-je.

— Oh ! Non. Ils sont toute une bande de Blancs... sept ou huit. Je ne crois pas qu'elle reste seule dans la maison. Toujours est-il qu'elle se met dans des états assez bizarres. Leidner est débordé de besogne, mais il adore sa femme et s'affecte de la

voir souffrir ainsi. Il serait plus tranquille s'il la savait sous la surveillance d'une personne sérieuse et compétente.

— Et qu'en pense Mrs Leidner ?

— La belle Mrs Leidner change tous les jours d'avis, répondit le Dr Reilly, mais, en général, l'idée ne lui déplaît point. C'est une femme étrange, pleine d'affection et, selon moi, la championne du mensonge ; mais Leidner croit dur comme fer que sa femme est hantée par une terreur quelconque.

— Personnellement, que vous a-t-elle dit, docteur ?

— Elle ne m'a pas le moins du monde consulté. J'ai l'impression de lui être antipathique. C'est Leidner qui est venu me voir pour m'exposer son projet. Eh bien ! mademoiselle, que décidez-vous ? Du moins, vous verriez du pays avant votre retour en Angleterre. Les fouilles prendront fin d'ici deux mois et ne manqueront pas de vous intéresser.

Après quelques moments de réflexion, je répliquai :

— Après tout, pourquoi ne pas essayer ?

— À la bonne heure ! s'écria le Dr Reilly. Leidner se trouve précisément à Bagdad aujourd'hui.

Ce même après-midi, le Pr Leidner me demanda à l'hôtel. C'était un homme d'âge moyen, aux gestes nerveux, hésitants. Il se dégageait de sa personne une grande bonté et une certaine faiblesse.

Il me parut très épris de sa femme, mais il répondait évasivement dès qu'on l'interrogeait sur la maladie de Mrs Leidner.

— Vous comprenez, disait-il en tirant sur sa barbe, ce qui, je le constatai par la suite, était chez lui une manie, ma femme traverse une crise qui ne laisse pas de m'inquiéter.

— Jouit-elle d'une bonne santé physique ?

— Oui, il me semble, du moins. Physiquement, je ne vois rien d'anormal, mais... elle se forge un tas d'idées.

— Quel genre d'idées ? demandai-je.

Il éluda cette question et murmura d'un air perplexe :

— Elle se fait des montagnes de rien. Ses craintes, à mon avis, ne reposent sur rien de sérieux.

— De quoi a-t-elle peur, monsieur Leidner ?

Il répondit vaguement.

— Ce sont des sortes de terreurs nerveuses.

Dix contre un qu'il s'agissait de stupéfiants ! Et il n'y voyait goutte, à l'instar de maints autres maris. Ils se demandent pourquoi leurs épouses sont si susceptibles et changent d'humeur à tout bout de champ.

Je m'inquiétai de savoir si Mrs Leidner consentait à me prendre chez elle.

Le visage du professeur s'éclaira.

— Oui. J'avouerai même que cela m'a surpris très agréablement. Elle approuva mon idée et ajouta qu'elle se sentirait ainsi plus en sûreté.

Cette expression « en sûreté » m'étonna. Je commençai à en déduire que Mrs Leidner souffrait d'une maladie mentale.

Le Pr Leidner continua, avec un enthousiasme juvénile :

— Je suis persuadé, mademoiselle, que vous vous entendrez parfaitement avec elle. C'est une personne charmante... (Il eut un sourire engageant.) Elle a l'impression que votre présence près d'elle lui apportera un grand réconfort. Dès que je vous ai vue, j'ai eu la même conviction. Si vous me permettez ce compliment, je dirais que vous débordez de sens commun. Sans aucun doute, vous êtes toute désignée pour soigner Louise.

— Somme toute, rien ne me coûte d'essayer, monsieur le professeur, m'empressai-je de répondre. J'espère pouvoir être utile à Mrs Leidner. Probablement le voisinage des indigènes et des gens de couleur lui inspire-t-il toutes ces frayeurs ?

— Pas du tout ! s'exclama le mari, amusé de cette supposition. Ma femme aime beaucoup les Arabes. Elle goûte fort leur simplicité et leur gaieté naturelle. C'est seulement son second séjour dans ce pays. Il y a deux ans à peine que nous sommes mariés, mais déjà elle se fait comprendre en arabe.

Après quelques instants de silence, je tâtai encore le terrain.

— Voyons, monsieur le professeur, ne pourriez-vous me donner une explication quelconque sur les frayeurs de votre femme ?

Il hésita. Puis il déclara, lentement :

— J'espère... je souhaite... qu'elle-même vous l'apprenne. Je n'en pus tirer davantage.

CHAPITRE III

BAVARDAGES

Il fut décidé que je me rendrais à Tell Yaminjah la semaine suivante.

Mrs Kelsey s'installait dans sa maison à Alwiyah et je fus heureuse de lui enlever le souci de mon rapatriement.

En attendant, je surpris une ou deux allusions relatives à l'expédition Leidner. Un ami de Mrs Kelsey, un jeune chef d'escadron, pinça les lèvres de surprise et s'exclama :

— La belle Louise ! Encore une des siennes !

Il se tourna vers moi :

— Sachez, mademoiselle, que nous l'avons surnommée la *Belle Louise*. Nous ne l'appelons jamais autrement.

— C'est donc une beauté ? demandai-je.

— Telle est du moins son opinion. Elle se croit une Vénus.

— Voyons, soyez galant, John, repartit Mrs Kelsey. Vous savez pertinemment qu'elle n'est pas la seule de cet avis. Elle a ravagé bien des cœurs.

— Vous avez peut-être raison. Dommage qu'elle ait les dents un peu grandes ! Je lui reconnais tout de même une certaine séduction.

— Elle a cependant bien failli vous faire perdre la tête, déclara Mrs Kelsey avec un sourire.

Le jeune officier rougit et avoua, quelque peu confus :

— Ma foi, elle ne manque pas de charme. Quant à Leidner, il adore jusqu'au sol qu'elle foule... et, bien entendu, tout le reste de l'expédition est tenu de partager l'admiration du chef pour sa femme.

— Combien sont-ils en tout ?

— Il y en a de toutes les races et de toutes les nationalités, répondit le jeune officier. Un architecte anglais, un missionnaire français, de Carthage, qui s'occupe de relever les inscriptions

anciennes. Il y a aussi miss Johnson, une Anglaise, qui rince les fioles au laboratoire, et un petit bonhomme rondouillard qui s'occupe de la photographie... un Américain. Et les Mercado... Dieu seul sait à quelle nationalité appartiennent ceux-là ! Très jeune, elle a l'allure sinueuse du serpent. Ce qu'elle peut détester la belle Louise ! Pour finir... deux jeunes gens. Un drôle de mélange, mais, dans l'ensemble, assez sympathique. N'êtes-vous point de cet avis, Pennyman ?

Il interpellait un homme d'âge mûr, assis dans un coin, qui tortillait pensivement le lacet de son lorgnon.

Pennyman sursauta et leva les yeux.

— Oui, oui, très sympathique, en effet. Du moins, chacun pris séparément. Je vous concède que Mercado est un drôle de coco...

— Il porte une barbe si ridicule, interposa Mrs Kelsey.

Le major Pennyman poursuivit, feignant d'ignorer cette interruption.

— Les deux jeunes gens sont très aimables. L'Américain est plutôt taciturne, alors que l'Anglais ne cesse de bavarder. D'habitude, c'est le contraire qui a lieu. Leidner est un garçon délicieux, si modeste et si simple ! Je le répète pris individuellement, tous ces gens-là sont agréables, mais je me fais peut-être des idées. La dernière fois que je suis allé les voir, j'ai eu l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal. Je ne saurais préciser, mais aucun d'eux ne paraissait naturel. L'atmosphère était tendue. Je ne pourrais mieux m'expliquer qu'en disant qu'ils se faisaient trop de politesses.

Rougissant légèrement, car je répugne à exposer ma manière de voir, je répliquai :

— Un contact continu, avec les mêmes personnes, finit par exaspérer les nerfs. Je le sais par mon séjour dans les hôpitaux.

— C'est juste, observa le major Kelsey. Mais nous ne sommes qu'au début de la saison et cette sorte d'irritation n'a pas encore eu le temps de se manifester.

— Une expédition ressemble en miniature à notre vie de garnison, opina le major Pennyman. Elle comporte ses coteries, ses rivalités et ses jalousies.

— Cette année, il y a de nouvelles têtes parmi eux, dit le major Kelsey.

Le chef d'escadron compta sur ses doigts.

— Attendez. Le jeune Coleman est un nouveau ainsi que Reiter. Emmott et les Mercado ne sont pas venus l'an dernier. Le père Lavigny est aussi une nouvelle recrue. Il remplace le Dr Byrd, qui n'a pu suivre l'expédition pour raison de santé. Carey est un ancien. Lui et miss Johnson font partie de l'équipe depuis le début, c'est-à-dire depuis cinq ans.

— J'ai toujours cru que tous ces gens-là s'entendaient à merveille, observa le major Kelsey. Ils me produisaient l'effet d'une famille heureuse, fait assez surprenant, étant donné la nature humaine. N'est-ce pas, mademoiselle Leatheran ?

— Euh je ne sais jusqu'à quel point vous avez raison, major. Les haines dont j'ai été témoin à l'hôpital ont souvent eu pour origine des vétilles, par exemple une discussion au sujet d'une thèse.

— Oui, une trop grande promiscuité rend les hommes mesquins, reprit le major Pennyman. Cependant, je pressens qu'il doit y avoir quelque chose de plus grave dans le cas qui nous occupe. Leidner est tellement doux, modeste et plein de tact qu'il réussit toujours à faire régner la bonne entente entre les membres de son expédition. Et pourtant, l'autre jour, j'ai remarqué une certaine contrainte à Tell Yaminjah.

Mrs Kelsey éclata de rire.

— N'en discernez-vous pas la raison ? Elle saute aux yeux.

— Qu'entendez-vous par-là ?

— Je fais allusion, naturellement, à Mrs Leidner.

— Allons, Mary, réfléchissez un peu : c'est une femme charmante et qui ne cherche noise à personne.

— Je ne dis pas qu'elle aime les querelles, mais elle les provoque !

— Comment ? Pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi ? Mais parce qu'elle s'ennuie. Elle n'est pas elle-même archéologue, mais seulement la femme d'un savant. Les découvertes scientifiques la laissent totalement indifférente : elle élabore elle-même ses petites émotions et prend plaisir à mettre les gens dos à dos.

— Mary, vous parlez sans savoir. Vous êtes le jouet de votre imagination.

— Pour l’instant, je ne fais qu’imaginer, mais vous ne tarderez pas à constater que j’ai raison. Ce n’est pas pour des prunes que la belle Louise ressemble à Mona Lisa. Elle n’a peut-être pas de mauvaises intentions ; n’empêche qu’elle savoure d’avance le résultat de ses intrigues.

— Elle aime beaucoup son mari.

— Oh ! bien sûr. Il n’est nullement question de liaisons vulgaires, mais la belle Louise est une grande coquette.

— Ah ! les femmes ! Comme elles sont tendres les unes pour les autres !

— Vous voulez dire comme des chattes qui se griffent, mais sachez que nous nous trompons rarement dans nos jugements sur les autres femmes.

Le major Pennyman prononça, d’un ton pensif :

— Supposez que les présomptions peu charitables de Mrs Kelsey soient fondées, je ne pense pas que cela suffise à expliquer cette atmosphère d’hostilité...

J’avais l’impression nette que l’orage allait éclater d’une minute à l’autre.

— N’épouvantez pas miss Amy, observa Mrs Kelsey. Elle doit partir dans trois jours pour Tell Yaminjah. Vous allez lui donner des cauchemars.

— Il en faut plus que cela pour m’effrayer, répliquai-je en riant.

Toutefois, je méditai longuement sur les propos que je venais d’entendre et les étranges paroles du Pr Leidner : « Elle se sentirait plus en sûreté », me poursuivirent jusque dans mon sommeil. Les terreurs secrètes de sa femme réagissaient-elles mystérieusement sur les autres membres de l’expédition ? Ou bien était-ce l’angoisse pesant sur le groupe qui affectait à ce point le système nerveux de cette femme ?

Pour l’instant, le mieux pour moi était d’attendre.

CHAPITRE IV

MON ARRIVÉE À HASSANIEH

Trois jours plus tard, je quittais Bagdad.

Je laissai Mrs Kelsey et son bébé avec bien des regrets. L'enfant se portait admirablement et devenait adorable. Le major Kelsey m'accompagna à la gare pour me faire ses adieux. Je devais arriver le lendemain matin à Kirkouk, où quelqu'un viendrait à ma rencontre.

Je passai une mauvaise nuit. Je ne dors jamais bien dans le train. Des cauchemars troublèrent mon sommeil.

Le lendemain matin, cependant, quand je regardai par la fenêtre du compartiment, il faisait un temps splendide et je sentis naître en moi une certaine curiosité au sujet du milieu où j'allais pénétrer.

Debout sur le quai, hésitante, je jetais les yeux autour de moi, lorsque je vis un homme s'avancer de mon côté. Le visage rond et poupin, il rappelait étonnamment un personnage sortant d'un roman de P.-G. Wodehouse.

— Ah ! bonjour, mademoiselle ? Est-ce bien à miss Leatheran que j'ai le plaisir de parler ? Ah ! je devine que oui. Ha ! ha ! je me nomme Coleman. Le Pr Leidner m'a envoyé à votre rencontre. Avez-vous fait bon voyage ? Quel long et fastidieux trajet ! Ah ! si je connais ces trains ! Enfin, vous y voici. Avez-vous déjeuné ? C'est votre sac de voyage ? À la bonne heure, vous ne vous encombrez pas de bagages. Ce n'est pas comme Mrs Leidner ! Il lui faut quatre valises et une malle, sans compter la boîte à chapeaux et un oreiller breveté, et ceci, et cela, et quoi encore ? Vous allez me prendre pour un bavard, n'est-ce pas ? Allons donc rejoindre la vieille patache.

Dehors, nous attendait un véhicule que j'entendis dénommer un peu plus tard « la voiture de la gare ». Cela tenait à la fois de l'omnibus, de la camionnette et un peu de l'automobile.

Mr Coleman m'aida à grimper tout en me recommandant de m'asseoir près du chauffeur pour être moins cahotée.

Moins cahotée ! Je m'étonne encore maintenant que tout cet assemblage hétéroclite ne se soit pas brisé en mille morceaux. En fait de route, nous suivîmes une piste remplie d'ornières et de trous. Oh ! l'Orient de mes rêves ! Quand j'évoquai en mon esprit nos superbes routes anglaises, la nostalgie s'empara de moi. Mr Coleman, penché en avant, me criait dans l'oreille « Le chemin n'est pas du tout mauvais, n'est-ce pas ? » au moment où nous venions d'être soulevés de nos sièges pour aller donner de la tête contre le toit de la voiture. Et il avait l'air de parler le plus sérieusement du monde !

— Ces secousses sont excellentes pour le foie. Vous devez savoir cela, mademoiselle ?

— À quoi bon stimuler le foie quand on risque d'avoir le crâne ouvert ? répliquai-je d'un air de mauvaise humeur.

— Vous devriez voir cela après une bonne averse ! Les freins font merveille. À tout instant on a l'impression de chavirer.

Je m'abstins de répondre.

Peu après, nous dûmes traverser le fleuve, sur le bac le plus grotesque qu'on puisse imaginer. Je considérai comme un miracle que nous eussions gagné l'autre rive sains et saufs, mais chacun trouvait la chose toute naturelle.

Il nous fallut quatre heures pour gagner Hassanieh qui, à ma surprise, se révéla une grande ville, extrêmement pittoresque. De l'endroit où nous l'aperçûmes sur l'autre rive du fleuve, elle se dressait devant nous, toute blanche et féerique, avec ses innombrables minarets. Nous déchantâmes quelque peu, cependant, lorsque, une fois passé le pont, nous fîmes notre entrée. Partout des masures menaçant ruine, des odeurs nauséabondes, de la boue et de la saleté.

Mr Coleman m'accompagna chez le Dr Reilly où, m'annonça-t-il, le docteur m'attendait pour déjeuner.

Toujours aimable, le Dr Reilly me fit les honneurs de sa coquette habitation où tout resplendissait de propreté. Je pris un bain délicieux, et, après avoir revêtu mon costume d'infirmière, je descendis tout à fait reposée des fatigues du voyage.

Le déjeuner étant prêt, le docteur nous fit passer dans la salle à manger en excusant sa fille, en retard selon son habitude.

Nous venions de terminer un plat d'œufs à la sauce lorsqu'elle parut. Le Dr Reilly me la présenta.

— Mademoiselle Amy Leatheran, voici ma fille Sheila.

Elle me serra la main, s'informa si j'avais fait bon voyage, lança son chapeau sur une chaise, salua froidement Mr Coleman et prit place à table.

— Eh bien ! Bill ? Comment ça va ?

J'observai la jeune fille tandis que Mr Coleman lui parlait de différents amis qui devaient les rencontrer au club.

Je ne saurais affirmer qu'elle me plut beaucoup : je la jugeai un peu trop dédaigneuse, à mon goût. Primesautière et plutôt jolie, elle avait les cheveux noirs et les yeux bleus, le teint pâle et les lèvres peintes. Son parler froid et sarcastique m'agaçait. Je me souviens d'avoir eu sous mes ordres une novice qui lui ressemblait : son travail me donnait satisfaction, mais ses manières m'horripilaient.

Je crus deviner que Mr Coleman en était entiché. Il bafouillait un peu et sa conversation devint encore plus stupide qu'auparavant, si toutefois la chose était possible ! Il me produisit l'effet d'un molosse qui agite la queue et essaie de plaire.

Après déjeuner, le Dr Reilly nous quitta pour se rendre à l'hôpital. Mr Coleman s'absenta pour faire quelques emplettes en ville. Miss Reilly me demanda si je préférerais rester à la maison ou sortir. Mr Coleman ne reviendrait me chercher que dans une heure.

— Qu'y a-t-il d'intéressant à voir ?

— Il y a certains coins assez pittoresques, répondit-elle, mais je ne sais si vous prendrez plaisir à les visiter, car la crasse s'y étale partout.

Le ton de cette remarque m'irrita. Je ne puis, en effet, admettre que le pittoresque excuse la saleté.

Enfin, elle me conduisit à son club, très agréablement situé et d'où l'on avait une vue admirable sur le fleuve ; je trouvai là les derniers journaux et magazines anglais.

Quand nous rentrâmes à la maison, Mr Coleman n'était pas encore de retour. En attendant, nous nous assîmes pour bavarder, mais une certaine gêne pesait sur nous.

Elle me demanda si j'avais déjà vu Mrs Leidner.

— Non, lui répondis-je, je ne connais que son mari.

— Je serais curieuse de savoir quelle sera votre opinion sur cette personne ?

Devant mon silence, elle poursuivit.

— J'aime beaucoup le Dr Leidner. Chacun le trouve sympathique.

En d'autres termes, pensai-je à part moi, tu détestes sa femme. Je crus bon de continuer à me taire et elle me posa à brûle-pourpoint cette question :

— Que peut-elle bien avoir ? Le Dr Leidner vous l'a-t-il dit ?

Je n'allais tout de même pas médire d'une malade à qui je n'avais même pas été présentée ! Je répliquai donc, vaguement :

— Je crois savoir qu'elle est déprimée et que son état nécessite beaucoup de soins.

Elle éclata d'un rire mauvais.

— Bonté divine ! N'a-t-elle pas assez de neuf personnes pour s'occuper d'elle ?

— Chacune doit avoir sa part de travail à remplir.

— Sa part de travail ? Bien sûr, mais n'empêche que Louise passe avant tout... et elle sait parfaitement se rendre intéressante.

« Non, décidément, ma fille, tu ne l'aimes pas », me dis-je.

— Je ne vois tout de même pas pourquoi elle a besoin d'une infirmière professionnelle, poursuivit miss Reilly. Selon moi, une dame de compagnie ferait mieux l'affaire qu'une nurse qui lui fourrera le thermomètre dans la bouche, lui tâtera le pouls et finira par constater qu'elle n'a rien du tout.

Sans aucun conteste, elle venait, cette fois, d'éveiller ma curiosité.

— Alors, vous ne la croyez pas malade ?

— Mais non ! Elle n'a rien. Cette femme est forte comme un bœuf. Ah ! elle sait se faire plaindre ! « Cette pauvre Louise n'a pas dormi de la nuit ! » « Elle a des cernes sous les yeux ! » Oui,

tracés au crayon bleu ! Tout pour attirer l'attention, pour que les gens s'apitoient sur sa santé.

Il devait y avoir du vrai là-dedans. Comme toutes les infirmières, j'ai eu affaire à des hypocondriaques dont la seule joie était de mettre toute la maisonnée sur pied pour se faire soigner. Si jamais un médecin ou une infirmière s'avisait de leur dire : « Mais, voyons, vous ne souffrez pas du tout ! » d'abord, elles ne le croyaient pas et manifestaient une indignation non feinte.

Mrs Leidner entraînait peut-être dans cette catégorie de malades imaginaires et le mari était, cela va de soi, le premier dupé. J'ai remarqué que les maris, en général, témoignent d'une crédulité inouïe dès qu'il s'agit de la santé de leur femme. Toutefois, les paroles de miss Reilly ne cadraient pas avec l'expression « en sécurité » prononcée par le Pr Leidner et qui me trottait toujours par l'esprit.

Y songeant en cet instant même, je demandai :

— Mrs Leidner est-elle d'un tempérament timide ? S'effraye-t-elle de vivre si loin de tout ?

— De quoi aurait-elle peur ? Elles sont dix personnes dans la maison et montent la garde à tour de rôle pour surveiller leurs antiquités. Oh ! non, ce n'est pas une femme timide... du moins...

Elle sembla frappée par une pensée soudaine et s'interrompit, pour reprendre quelques instants après :

— Votre question m'étonne.

— Pourquoi ?

— Le lieutenant aviateur Jervis et moi sommes allés jusqu'à l'autre matin. Les membres de l'expédition travaillaient déjà aux fouilles. Mrs Leidner, assise à une petite table, écrivait une lettre. Sans doute ne nous entendit-elle pas venir et le domestique indigène chargé d'introduire les visiteurs ne se trouvait pas là, en sorte que nous entrâmes directement dans la véranda. Elle vit l'ombre du lieutenant Jervis projetée sur le mur... et se mit à hurler. Elle se confondit en excuses, alléguant qu'elle avait cru voir un inconnu pénétrer chez elle. Bizarre, n'est-ce pas ? Je veux dire par-là, que même si elle s'était figuré avoir affaire à un étranger, pourquoi s'affoler ainsi ?

J'approuvai d'un signe de tête.

Miss Reilly se tut quelques secondes, puis éclata :

— Je ne sais ce qui hante l'esprit de tous ces gens-là, cette année ! Ils ont la frousse. Miss Johnson prend un air renfrogné et ne desserre plus les dents ; David ne parle que quand il ne peut faire autrement. Pour ce qui est de Bill, c'est un vrai moulin à paroles et son bavardage contraste avec le mutisme des autres. Carey se comporte comme s'il craignait à tout instant de tomber dans un piège. Et tous s'épient comme si... comme si... Je ne sais pas au juste ce qu'il y a, mais tout cela me paraît drôle.

Il me semblait étrange, en effet, que deux personnes aussi dissemblables que miss Reilly et le major Pennyman eussent éprouvé la même impression.

À ce moment précis, Mr Coleman arriva en trombe.

Si sa langue avait pendu hors de sa bouche et qu'il se fût trémoussé de joie à notre vue, je n'en eusse pas été surprise.

— Ah ! me revoici, mesdemoiselles. J'ai fait toutes les commissions : si quelqu'un prétend s'en acquitter mieux que moi, qu'il se présente ! Avez-vous montré à miss Leatheran les beautés de la ville ?

— Oui, mais elles ne l'ont guère impressionnée, observa miss Reilly.

— Je ne l'en blâme point, déclara Mr Coleman en riant. Jamais, je n'ai vu un tel amoncellement de ruines.

— Ah ! vous n'êtes guère amoureux des chefs-d'œuvre de l'antiquité, n'est-ce pas, Bill ? Pourquoi donc avez-vous embrassé la carrière d'archéologue ?

— Ne m'en veuillez pas. La faute en revient à mon tuteur. C'est un savant, un vrai rat de bibliothèque qui passe son temps en pantoufles à bouquiner. Il est scandalisé d'avoir un pupille de ma trempe !

— Vous êtes ridicule de vous être laissé imposer une profession pour laquelle vous n'avez aucun goût, gourmanda Sheila Reilly.

— Erreur ! On ne me l'a pas imposée du tout. Le vieux m'a demandé si je me sentais attiré vers une profession quelconque.

Je lui répondis que non, alors il a pris ses dispositions pour m'envoyer passer une saison ici.

— Vous ne savez vraiment pas ce que vous voulez faire dans la vie ? Il est pourtant nécessaire d'avoir un but.

— Oh ! j'ai mon idée et la voici : je voudrais envoyer promener tout travail, rouler sur l'or et faire des courses d'auto.

— Quelle sottise ! s'exclama miss Reilly, l'air furieuse.

— Je me rends compte de l'absurdité de mes aspirations, répondit gaiement Mr Coleman. Mais si je dois m'astreindre à une tâche quelconque, peu importe le genre de travail, pourvu que je ne sois pas enfermé toute la journée dans un bureau. En outre, j'étais ravi de voyager. « C'est bien, ai-je dit à mon tuteur, j'accepte. » Et me voici.

— Et vous devez rendre de piètres services là-bas.

— Là, vous vous trompez grossièrement, chère amie. Il n'y en a pas un comme moi pour crier *Y'Allah* lorsqu'on a déterré une curiosité quelconque ! De plus, je ne suis pas mauvais en dessin. Au collège, ma spécialité consistait à imiter les écritures. J'aurais fait un faussaire de premier ordre. D'ailleurs, il n'est jamais trop tard pour bien faire. Si jamais un de ces jours je vous éclabousse avec ma Rolls-Royce au moment où vous attendrez l'autobus, vous saurez que j'ai réussi dans cette nouvelle carrière.

Miss Reilly dit froidement :

— Ne feriez-vous pas mieux de vous mettre en route plutôt que de bavarder de la sorte ?

— À la bonne heure ! Voilà au moins de l'hospitalité, n'est-ce pas, mademoiselle Leatheran ?

— Je suis sûre que miss Leatheran est pressée d'arriver à destination ?

— Vous êtes sûre de tout, chère amie.

Tel était, d'ailleurs, mon avis. Cette gamine ne doutait de rien.

— Il serait peut-être temps de partir, monsieur Coleman, dis-je.

— Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Je suis prêt.

Je serrai la main de miss Reilly et la remerciai, puis nous nous mîmes en route.

— Très jolie, la fille du Dr Reilly, n'est-ce pas, mademoiselle, mais ce qu'elle aime à taquiner les gens !

Nous traversâmes la ville en auto et empruntâmes une sorte de piste entre des champs de culture maraîchère, cahoteuse et pleine d'ornières.

Au bout d'une demi-heure, Mr Coleman me désigna du doigt une petite butte auprès du fleuve et annonça :

— Tell Yaminjah.

Je distinguai de minuscules formes noires qui allaient et venaient comme des fourmis.

À ce même instant, tous descendirent en courant le long de la pente.

— Encore une journée de finie ! dit Mr Coleman. On lève la séance une heure avant le coucher du soleil.

La maison était située à quelque distance du fleuve.

Le chauffeur tourna à angle droit et passa sous une voûte très étroite ; nous étions arrivés.

Les différents corps de bâtiments entouraient une vaste cour rectangulaire. À l'origine, la maison occupait le côté sud de cette cour avec quelques appentis à l'est. L'expédition avait continué à bâtir sur les autres côtés. Étant donné l'importance que présentera, au cours de ce récit, la disposition des lieux, je crois devoir reproduire ici un plan sommaire de la demeure habitée par les membres de l'expédition.

Toutes les pièces s'ouvraient sur la cour ainsi que toutes les fenêtres, à l'exception des pièces du bâtiment sud ; celles-ci avaient également des fenêtres donnant sur la campagne, et munies de barreaux de fer. À l'angle sud-ouest, un escalier donnait accès à un long toit en terrasse garni d'une balustrade sur toute la partie méridionale légèrement plus élevée que le reste de la construction.

Mr Coleman me fit longer la partie est de la cour jusqu'à un grand porche qui occupait le centre de la partie sud. Il poussa une porte à droite et nous pénétrâmes dans une pièce où plusieurs personnes étaient assises autour d'une-table.

— Bonjour la compagnie ! Je vous présente Sarah Camp² !
La dame placée à la tête de la table se leva et vint me saluer.
Pour la première fois, je vis Louise Leidner.

²Infirmière professionnelle, ainsi désignée d'après Mme Sarah Camp, personnage de *Martin Chuzzlewit*, roman de Charles Dickens.

CHAPITRE V

TELL YAMINJAH

Je n'hésite pas à avouer que la vue de Mrs Leidner me causa une violente surprise. On finit par s'imaginer le physique d'une personne à force d'entendre parler d'elle. Je m'étais fourré dans la tête que Mrs Leidner était une femme brune à l'air revêche, toujours à bout de nerfs. Je m'attendais également à la trouver... euh... disons le mot... quelque peu vulgaire.

Elle ne répondait nullement au portrait que je m'étais tracé d'elle. Tout d'abord, je vis devant moi une femme très blonde, de cette beauté blonde et délicate des Scandinaves. Elle n'était pas suédoise comme son mari, mais elle aurait pu facilement passer pour sa compatriote. Elle n'était plus de la première jeunesse ; je lui donnai entre trente et quarante ans ; quelques fils gris se mêlaient à ses cheveux blonds.

Ses grands yeux, légèrement cernés, présentaient une nuance d'un pur violet que je n'ai jamais remarqué chez d'autres personnes. Mince et fragile, elle avait un air las tout en paraissant pleine d'énergie, ce qui constitue un paradoxe ; mais telle est l'impression qu'elle me causa. Je fus également convaincue que j'avais affaire à une femme distinguée jusqu'au bout des ongles, phénomène qui, à notre époque, ne court pas les rues.

Elle me tendit la main en souriant. Sa voix, basse et douce, trahissait un léger accent américain.

— Je suis heureuse de vous voir, mademoiselle. Voulez-vous prendre le thé ? Ou désirez-vous tout d'abord aller à votre chambre ?

J'optai pour le thé et elle me présenta les autres convives.

— Voici miss Johnson et Mr Reiter, Mme Mercado, Mr Emmott, le père Lavigny. Mon mari sera ici dans quelques

instants. Veuillez vous asseoir entre le père Lavigny et miss Johnson.

J'obéis et miss Johnson m'entreprit sur mon long voyage.

Cette personne me plut tout de suite. Elle me rappelait une infirmière en chef que nous admirions toutes et pour qui nous travaillions avec beaucoup de zèle.

Elle approchait de la cinquantaine, affectait des manières plutôt masculines, avait des cheveux gris coupés court et une voix rude assez agréable. Son visage aux traits irréguliers était agrémenté d'un nez comiquement retroussé qu'elle frottait chaque fois qu'elle éprouvait une contrariété ou un tracas. Elle portait un tailleur de tweed gris. Bientôt, elle m'apprit qu'elle était originaire du comté d'York.

Le père Lavigny m'intimida quelque peu. De haute stature, il avait une longue barbe noire et des lorgnons. Mrs Kelsey m'avait parlé d'un moine français qui vivait à Tell Yaminjah ; je constatai, en effet, que le père Lavigny était vêtu d'une robe monacale de laine blanche. Ce qui ne laissa pas de me surprendre, car j'avais toujours cru que les moines s'enfermaient dans des monastères pour ne plus jamais en sortir.

La plupart du temps, Mrs Leidner s'adressait à lui en français, mais il me parlait dans un anglais assez correct. Son regard fin et observateur allait d'un visage à l'autre.

En face de moi se trouvaient les trois autres personnes. Mr Reiter était un gros blond à lunettes, avec des cheveux longs et bouclés et des yeux bleus et ronds. Jadis, il avait dû être un joli bébé, mais il n'en restait guère de traces pour l'instant. En réalité, il ressemblait à un goret. L'autre jeune homme avait les cheveux coupés ras, un long visage, de très belles dents et un sourire des plus aimables. Mais il parlait peu, répondait par signes de tête ou par monosyllabes. Tel Mr Reiter, il était américain. Venait enfin Mme Mercado. Je ne pouvais l'observer à mon aise : chaque fois que je regardais de son côté, elle me dévisageait d'un air arrogant qui, pour le moins, me déconcertait. Je lui faisais l'effet d'une bête curieuse : manque total d'éducation !

Tout à fait jeune, elle ne dépassait sûrement pas vingt-cinq ans. Brune, à l'allure furtive, elle était jolie, mais, comme disait ma mère, elle avait reçu « une légère couche de goudron ». Elle arborait un tricot rouge vif et le vernis de ses ongles était assorti à cette couleur. Elle avait une tête d'oiseau inquiet avec de grands yeux et une bouche aux lèvres pincées et soupçonneuses.

Le thé me parut excellent : un mélange agréable et fort qui contrastait avec le faible thé de Chine de Mrs Kelsey, dont le goût me mettait chaque fois à une dure épreuve.

Il y avait des rôties, de la confiture, des petits gâteaux secs et une tarte. Mr Emmott me combla d'attentions. Cet homme discret ne manquait jamais de me passer les friandises chaque fois que mon assiette était vide.

Mr Coleman avait pris place de l'autre côté de miss Johnson et, selon sa coutume, il ne cessait de bavarder.

Mrs Leidner poussa un soupir et jeta un coup d'œil las dans sa direction, mais il ne se tut pas pour autant. Le fait que Mme Mercado, avec qui il avait lié conversation, s'occupait trop de ma présence pour répondre de façon précise à ses questions, n'affecta pas davantage cet écervelé.

À la fin du goûter, le Pr Leidner et M. Mercado arrivèrent des fouilles. Le professeur, toujours bienveillant, vint me saluer. Je remarquai que son regard inquiet se porta vivement vers sa femme et il parut soulagé de la voir si calme. Il alla s'asseoir à l'autre bout de la table et M. Mercado prit la chaise vacante auprès de Mrs Leidner. Celui-ci était un homme grand et mince, mélancolique, au teint maladif et à la barbe flottante, beaucoup plus âgé que son épouse. Son arrivée me débarrassa de la curiosité insolite de Mme Mercado, qui reporta toute son attention vers lui et l'observa avec une nervosité qui me parut pour le moins bizarre. Il remuait son thé d'un air rêveur. Une tranche de gâteau demeurait intacte sur son assiette.

Il restait encore une place inoccupée. Bientôt la porte s'ouvrit et un homme entra.

Dès que mes yeux se portèrent sur Richard Carey, j'eus l'impression de me trouver en présence d'un des plus beaux spécimens d'hommes qu'il m'eût été donné de contempler... et pourtant je me demande si je n'étais pas le jouet d'une illusion.

Dire qu'un homme est beau et affirmer en même temps qu'il a une tête de mort est une flagrante contradiction. On eût dit que la peau de son visage était tendue à craquer sur les os... mais des os d'un modelé très esthétique. Le contour de la mâchoire, des tempes et du front était si finement dessiné que l'ensemble évoquait en mon esprit une figure de bronze. Dans cette face brune et émaciée brillaient deux yeux d'un bleu intense. Cet homme mesurait six pieds de haut et pouvait approcher de la quarantaine.

— Mademoiselle Leatheran, je vous présente Mr Carey, notre architecte, dit le Dr Leidner.

Il murmura quelques mots d'une voix douce et agréable et vint s'asseoir à côté de Mme Mercado.

— Je crains que le thé ne soit un peu froid, monsieur Carey, observa Mrs Leidner.

— Ne vous inquiétez pas, madame. C'est ma faute si j'arrive en retard. Je voulais absolument finir de relever le plan de ces murs.

— De la confiture, monsieur Carey ? demanda Mme Mercado.

Mr Reiter avança l'assiette de rôties.

Alors me revint à l'esprit la réflexion de Mr Pennyman : « Je ne pourrais mieux m'exprimer qu'en disant qu'ils échangeaient, entre eux, trop de politesses. »

Oui, leur attitude exagérément courtoise, décelait, en effet, quelque chose d'étrange.

N'étaient-ils pas, vraiment, un peu trop maniérés ?

On eût dit une réunion d'inconnus plutôt que de gens qui – certains d'entre eux, du moins – se connaissaient depuis plusieurs années.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE SOIRÉE

Après le thé, Mrs Leidner me conduisit à ma chambre.

Je crois devoir donner ici un bref aperçu de la disposition des lieux, du reste fort simple, comme on pourra le constater en consultant le plan ci-après.

De chaque côté de la véranda s'ouvrait une porte. Celle de droite donnait accès à la salle à manger où nous venions de prendre le thé, l'autre, en face, à une pièce similaire que j'appellerai la salle commune, qui nous servait à la fois de salon et de salle de travail. On y faisait du dessin, et on y recollait les pièces de poterie délicates et fragiles. De cette salle commune, on passait dans la salle des antiquités, où, sur des rayons, dans des casiers ou sur des bancs et des tables, étaient rassemblées toutes les trouvailles provenant des fouilles. Cette pièce n'avait d'autre issue que la salle commune.

La pièce contiguë était la chambre à coucher de Mrs Leidner, dans laquelle on pénétrait par une porte donnant sur la cour. Ainsi que toutes les pièces situées du côté sud, celle-ci avait deux fenêtres grillagées prenant vue sur les champs. Faisant suite à la chambre de Mrs Leidner, sur le côté est de la construction, se trouvait celle de Mr Leidner, sans communication directe avec celle de sa femme. Immédiatement après venait la chambre qui m'était destinée, puis celle de miss Johnson et celles de Mr et Mme Mercado, suivies de deux prétendues salles de bains.

Un jour que je me servais de ce terme devant le Dr Reilly, celui-ci s'esclaffa en disant qu'une salle de bains était une salle de bains ou n'en était pas une ! Toutefois, lorsqu'on est habitué à la robinetterie et à la plomberie modernes, on s'étonne d'entendre appeler salles de bains deux réduits boueux, pourvus

chacun d'un tub en fer-blanc où l'on apportait une eau bourbeuse dans de vieux bidons à pétrole !

Ce côté de la construction avait été ajouté par le Dr Leidner à la maison arabe originale. Les chambres à coucher se ressemblaient toutes et avaient une porte et une fenêtre donnant sur la cour.

La partie nord comprenait le bureau des architectes, le laboratoire et les ateliers de photographie.

La disposition des pièces était sensiblement la même de l'autre côté de la véranda.

De la salle à manger on pénétrait dans le bureau où l'on conservait les archives, dressait les catalogues et effectuait les travaux de dactylographie. La chambre du père Lavigny faisait pendant à celle de Mrs Leidner ; on lui avait réservé une des deux grandes chambres à coucher parce qu'elle lui tenait également lieu de bureau pour déchiffrer les tablettes.

Dans ce même angle montait l'escalier conduisant à la terrasse. À l'ouest était d'abord la cuisine, puis quatre petites pièces occupées par les jeunes gens : Carey, Emmott, Reiter et Coleman.

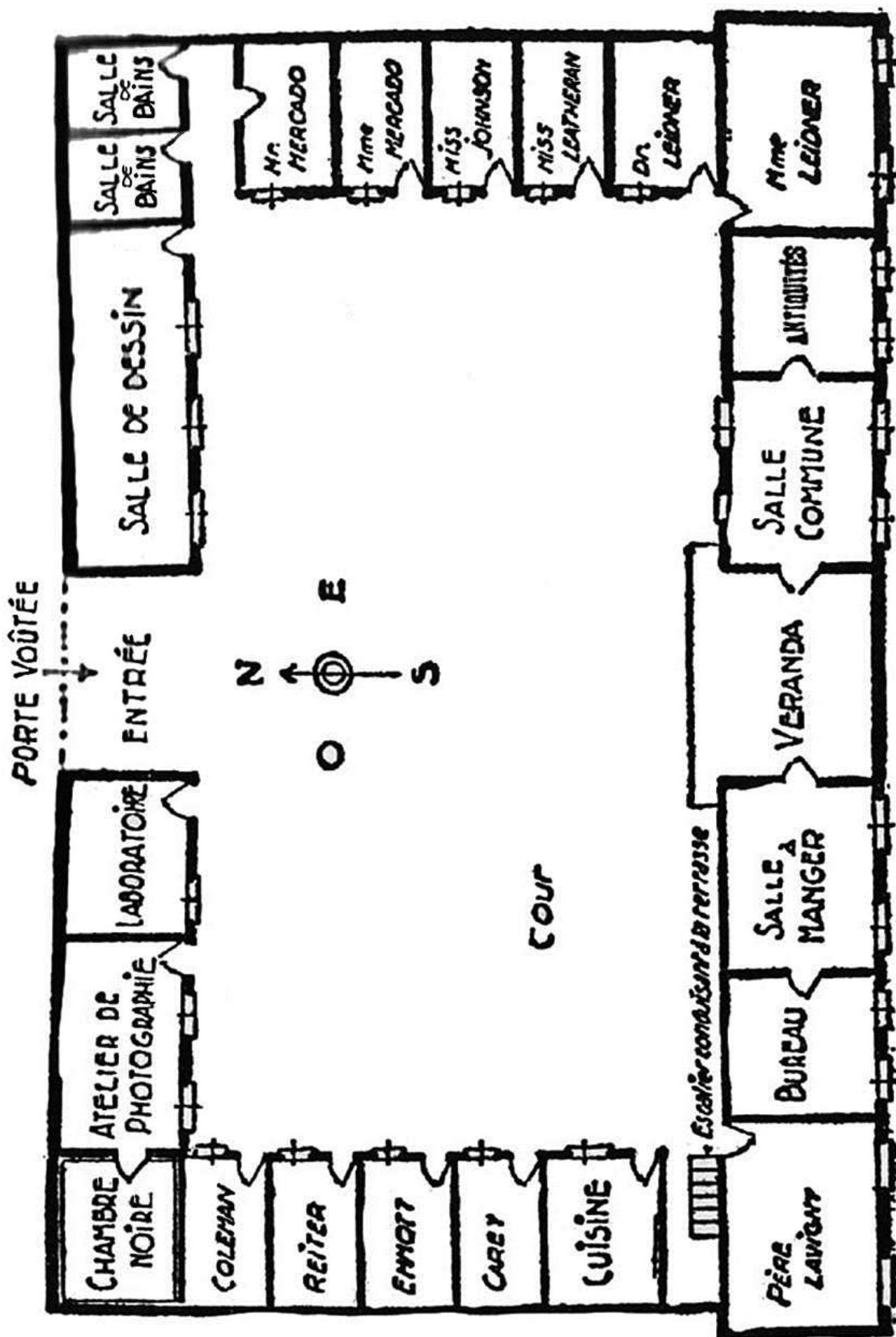
À l'angle nord-ouest se trouvaient l'atelier de photographie et la chambre noire communiquant ensemble, puis venait le laboratoire.

Au milieu de la façade nord, s'ouvrait l'unique entrée : une grande voûte sous laquelle nous avions passé. À l'extérieur, on voyait les bâtiments où logeaient les serviteurs indigènes, le poste de garde pour les soldats, et les écuries. La salle de dessin des architectes occupait, à droite de l'entrée, la majeure partie du côté nord.

Je me suis étendue un peu longuement sur le plan général de la maison pour ne pas avoir à y revenir dans la suite de ce récit.

Comme je l'ai déjà dit, Mrs Leidner me fit elle-même visiter les lieux et m'installa enfin dans ma chambre en m'exprimant l'espoir que j'y trouverais toutes commodités voulues.

Les meubles : un lit, une commode, une table de toilette et un fauteuil, quoique simples, étaient d'aspect agréable.



PLAN DE LA MAISON DE L'EXPÉDITION A TELL YARIMJAN

— Les domestiques vous apporteront de l'eau chaude avant le déjeuner et le dîner... et, cela va de soi, chaque matin. Si vous en désirez à toute heure de la journée, sortez dans la cour, frappez mains et quand vous verrez apparaître le *boy*, dites-lui : « *Jim mai' har.* ». Croyez-vous pouvoir vous en souvenir ?

Je répondis dans l'affirmative et répétai cette phrase avec quelque hésitation.

— Très bien. Mais n'oubliez pas de crier : les Arabes ne comprennent pas lorsqu'on leur parle sur le ton ordinaire.

— Cette question des langues est très bizarre, observai-je. Je me demande pourquoi il y en a tant.

Mrs Leidner sourit.

— En Palestine, il existe une église où le *Pater* est écrit en quatre-vingt-dix langues différentes.

— Eh bien ! il faut que je fasse part à ma vieille tante de cette particularité qui l'intéressera fort.

Mrs Leidner toucha distraitement le pot à eau et la cuvette, puis déplaça de quelques centimètres le porte-savon.

— Je me plais à croire que vous serez bien ici et que vous ne vous ennuierez pas trop.

— Je m'ennuie très rarement, déclarai-je. La vie est trop brève.

Sans répondre, elle continua, d'un air absent, à déplacer les objets sur la table de toilette.

Soudain, elle me regarda fixement de ses yeux violet foncé.

— Que vous a dit exactement mon mari, nurse ?

Dans notre profession on répond à peu près toujours de la même manière à des questions de ce genre.

— J'ai cru comprendre que vous étiez légèrement déprimée, madame Leidner, déclarai-je d'un air naturel, et qu'il vous fallait quelqu'un pour vous tenir compagnie et vous décharger de tous soucis.

Pensive, elle inclina la tête.

— En effet, votre présence me soulagera énormément.

Cette réplique me sembla plutôt énigmatique, mais je ne tenais point à approfondir les choses.

— Je compte bien que vous me confierez tous les devoirs que comporte la conduite de cette maison et que vous ne me laisserez pas oisive.

Elle me gratifia d'un sourire.

— Merci, nurse.

Alors, elle s'assit sur le lit et, à ma grande surprise, se mit à me poser toutes sortes de questions. Je répète « à ma grande surprise » car dès l'instant où mes yeux s'étaient posés sur elle j'avais été convaincue que Mrs Leidner était une grande dame. Or, à mon avis, une personne distinguée s'abstient en général d'interroger les gens sur leurs affaires privées.

Cependant Mrs Leidner voulut connaître quantité de détails me concernant : où j'avais fait mon stage, sa durée ; la raison qui m'amenait en Orient, comment il se faisait que le Dr Reilly m'ait recommandée à son mari. Si j'avais vécu en Amérique, ou si j'y avais de la famille. Elle me posa encore deux ou trois autres questions qui, sur le moment, me parurent insignifiantes, mais dont je devais découvrir plus tard toute la portée.

Soudain, elle changea d'attitude, son visage s'épanouit en un sourire ensoleillé. D'une voix douce, elle m'assura qu'elle se félicitait de ma venue, persuadée que je lui apporterais un immense réconfort.

Se levant, elle ajouta :

— Vous plairait-il de monter sur la terrasse pour admirer le coucher du soleil ? Ce spectacle est d'ordinaire merveilleux à cette heure du jour.

J'acceptai volontiers. Comme nous sortions de ma chambre, elle me demanda :

— Y avait-il beaucoup de monde dans le train de Bagdad ? Des hommes ?

Je répondis n'avoir remarqué personne en particulier, à l'exception de deux Français aperçus la veille au wagon-restaurant et un groupe de trois hommes qui, d'après ce que je surpris de leur conversation, s'occupaient du *Pipe-Line*.

Elle hocha la tête et un léger soupir de soulagement sortit de ses lèvres.

Ensemble nous montâmes à la terrasse.

Mme Mercado s'y trouvait déjà, assise sur la balustrade, et le Dr Leidner, penché sur des pierres et des fragments de poterie, admirait ses trouvailles. Il y avait là de gros cailloux qu'il désignait sous le nom de meules à main, des pilons, des haches et autres instruments en pierre, des morceaux de vases, ornés des plus étranges dessins que j'ai jamais vus.

— Venez donc par ici ! s'écria Mme Mercado. N'est-ce pas magnifique ?

Le coucher de soleil était en effet de toute beauté. Dans le lointain, Hassanieh, derrière laquelle s'enfonçait l'astre du jour, prenait un aspect féérique, et le Tigre, coulant entre ses deux larges rives, paraissait un fleuve de rêve.

— Quel joli tableau, n'est-ce pas, Éric ? dit Mrs Leidner.

Le docteur releva la tête et regarda, les yeux dans le vague, puis murmura d'un ton détaché : « Oui, très joli, très joli », et se remit à classer ses tessons.

Mrs Leidner sourit en disant :

— Les archéologues ne s'intéressent qu'à ce qui se trouve sous leurs pieds. Pour eux, le ciel n'existe pas.

Mme Mercado ricana :

— Oh ! ce sont des êtres bizarres. Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir, mademoiselle Leatheran.

Après une légère pause, elle ajouta :

— Nous sommes tous très heureux de votre présence parmi nous. L'état de notre chère Mrs Leidner nous causait tant de soucis !

— Pas possible ! s'exclama Mrs Leidner d'un ton peu encourageant.

— Mais si ! Elle est vraiment malade, nurse, et plus d'une fois elle nous a effrayés. Chacun disait : « Oh ! ce n'est qu'une question de nerfs ! » Eh bien ! moi, je prétends que les nerfs vous font abominablement souffrir. Ne sont-ils pas le centre de notre organisme, nurse ?

« Cajoleuse, va ! » pensai-je en moi-même.

Mrs Leidner repartit d'une voix sèche :

— Désormais, inutile de vous tracasser à mon sujet. Nurse prendra soin de moi.

— Je m’y emploierai de mon mieux, m’empressai-je de répondre.

— Je suis persuadée que bientôt nous constaterons de bienfaisants résultats, énonça Mme Mercado. Tous nous étions d’avis qu’elle consultât un médecin ou qu’elle fît quelque chose, n’importe quoi. Son système nerveux a subi un rude assaut, n’est-ce pas, ma chère Louise ?

— Au point que je commençais à vous agacer, observa Mrs Leidner. Si nous abordions un sujet plus intéressant que mes propres misères ?

À cet instant je compris que Mrs Leidner appartenait à ce genre de femmes qui excellent à se créer des ennemis. Sa voix contenait une certaine arrogance froide – je serais la dernière à lui en faire un reproche – qui amena un flux de sang aux joues, d’ordinaire pâles, de Mme Mercado. Elle marmotta quelques paroles inintelligibles, mais Mrs Leidner s’était levée pour rejoindre son mari à l’autre bout de la terrasse. Sans doute ne l’entendit-il pas venir, car, lorsqu’elle lui posa la main sur l’épaule, il leva vivement vers elle un regard interrogateur.

Mrs Leidner répondit d’un signe de tête, puis, le prenant par le bras, elle le conduisit jusqu’à l’escalier et tous deux descendirent ensemble.

— Il est plein d’attention pour sa femme, n’est-ce pas ? observa Mme Mercado.

— Oui, répondis-je, cela fait plaisir à voir.

Elle me lança un regard inquisiteur.

— À votre avis, de quoi souffre-t-elle, nurse ? demanda-t-elle, baissant un peu la voix.

— Oh ! elle n’a rien de grave... un peu de dépression nerveuse, ce me semble.

Son regard insistant se vrilla sur mon visage, comme tout à l’heure pendant le thé.

— Soignez-vous spécialement les gens atteints de maladies nerveuses ?

— Nullement. Pourquoi cette question ?

Après un moment de silence, elle me demanda :

— Savez-vous à quel point cette femme est anormale ? Le Dr Leidner ne vous a donc pas mis au courant ?

Je déteste les commérages au sujet de mes malades. D'autre part, je sais par expérience combien il est difficile d'arracher la vérité aux proches et, tant qu'on ignore la nature du mal, on tâtonne sans résultats. Évidemment, lorsqu'un médecin suit le malade, il en va tout autrement. Lui-même vous donne toutes les indications voulues, mais aucun praticien ne s'occupait de Mrs Leidner. Le Dr Reilly n'avait pas été consulté professionnellement et je n'aurais pu affirmer que le Dr Leidner m'avait révélé tout ce qu'il savait sur le compte de sa femme. Habituellement le mari se montre réticent sur ces questions et on ne peut que l'en féliciter. Cependant, mieux informée, j'eusse pu agir en connaissance de cause et au mieux de la santé de ma patiente. Mme Mercado, cette petite langue de vipère, mourait d'envie de parler. De mon côté, tant au point de vue humain qu'au point de vue professionnel, je désirais entendre ce qu'elle avait à raconter. Accusez-moi, si bon vous semble, de simple curiosité.

— Il paraît, lui dis-je, que Mrs Leidner n'a pas été tout à fait normale ces temps derniers ?

— Normale ? ricana-t-elle. Ah ! non. Elle a failli nous faire mourir de peur. Une nuit elle entendait des doigts frapper sa fenêtre, puis ce fut une main sans bras. Une autre fois elle affirma qu'une face jaune s'écrasait contre sa vitre et que, s'étant précipitée à la fenêtre, elle ne vit plus rien. N'y a-t-il pas là de quoi avoir la chair de poule ?

— Peut-être quelqu'un veut-il lui jouer des farces ?

— Oh ! non. Tout cela sort de son imagination. Tenez, il y a seulement trois jours, à l'heure du dîner, les gosses du village, à un kilomètre d'ici, s'amusaient à tirer des pétards. Bondissant de sa chaise, elle poussa des cris de folle, à nous glacer le sang. Alors, le Dr Leidner se précipita vers elle et se comporta de façon ridicule « Ce n'est rien, chérie », ne cessait-il de répéter. Selon moi, nurse, certains hommes ne font qu'encourager les femmes dans des crises d'hystérie. Ils ont tort, car on ne doit pas favoriser ces hallucinations.

— Évidemment, s'il ne s'agit que d'hallucinations.

— Que voulez-vous que ce soit ?

Incapable de donner une réponse, je gardai le silence. Ces incidents ne laissaient pas de me troubler. Je passe volontiers sur les cris poussés par Mrs Leidner en entendant les coups de pétard, mais cette histoire de figure et de main spectrale me parut bien étrange. De deux choses l'une : ou bien Mrs Leidner l'avait inventée de toutes pièces tout comme un enfant débite des mensonges pour se rendre intéressant, ou bien, ainsi que j'y avais d'abord songé, il s'agissait là d'une sinistre plaisanterie, telle qu'un joyeux drille dénué d'imagination, comme le jeune Coleman, pouvait en forger. Je résolus donc de le surveiller de près. Un de ces tours démoniaques peuvent conduire une personne nerveuse à la folie.

— Ne lui trouvez-vous pas des allures très romanesques, nurse ? me demanda Mme Mercado. Pareille femme est vouée à toutes les aventures !

— Lui en est-il déjà arrivé beaucoup ?

— Son premier mari a été tué à la guerre, alors qu'elle avait seulement vingt ans. N'est-ce pas là un début des plus pathétiques, nurse ?

— Gardons-nous bien de confondre une oie avec un cygne, répliquai-je d'un ton sec.

— Oh ! mademoiselle, quelle extraordinaire remarque !

— En tout cas, elle est des plus exactes. Que de femmes soupirent : « Ah ! si Pierre, Paul ou Jacques étaient seulement revenus !... » Quant à moi, je ne puis m'empêcher de songer que ces jeunes hommes seraient à présent des maris d'âge mûr, prosaïques et bedonnants, au caractère bougon.

Comme la nuit tombait, je proposai à Mme Mercado de descendre. Celle-ci acquiesça et m'offrit de me faire visiter le laboratoire.

— Mon mari y sera, en train de travailler, ajouta-t-elle.

Elle me conduisit dans une pièce éclairée par une lampe, mais il n'y avait personne. Mme Mercado me montra des appareils où des ornements de cuivre étaient soumis à un traitement chimique, et aussi des ossements recouverts d'une couche de cire.

— Où diable peut être Joseph ? s'exclama Mme Mercado.

Elle jeta un coup d'œil dans l'atelier des architectes où Carey dessinait. À peine s'il leva les yeux à notre entrée, et je fus frappée par l'expression de grande fatigue sur son visage. Une idée se présenta à mon esprit : « Cet homme est au bout de son rouleau ; il ne saurait continuer longtemps ainsi. » Et je me souvins qu'une autre personne avait émis la même réflexion à son sujet.

Au moment de sortir, je détournai la tête pour l'observer une dernière fois. Penché sur son papier, les lèvres serrées, il évoquait d'une façon étonnante une « tête de mort », tant les os de sa figure ressortaient. Peut-être était-ce simple imagination de ma part, mais il me faisait l'effet d'un chevalier de jadis partant pour la guerre avec la certitude de périr sur le champ de bataille.

De nouveau, je ressentis toute la force d'attraction qu'il dégageait inconsciemment.

Nous découvrîmes M. Mercado dans la salle commune. Il exposait un nouveau procédé scientifique à Mrs Leidner, assise sur une chaise à dossier droit, et en train de broder des fleurs sur un tissu soyeux. Derechef, je fus stupéfaite par son aspect fragile et éthéré. On eût dit une créature féerique, plutôt qu'un être en chair et en os.

Mme Mercado cria d'une voix perçante et aigre :

— Ah ! te voilà, Joseph ! Nous pensions te trouver au labo.

Il sursauta, étonné et confus, comme si l'entrée de sa femme venait de rompre le charme. Il balbutia :

— Je... Il faut que je m'en aille à présent. J'arrive au milieu de... au milieu de...

Il n'acheva point sa phrase et se dirigea vers la porte.

Mrs Leidner lui dit, de sa voix douce et légèrement traînante :

— Vous me raconterez la fin une autre fois. C'est passionnant.

Elle nous considéra avec un sourire aimable, mais évasif, puis elle reprit sa broderie.

Au bout d'un instant, elle prononça :

— Nous avons là un bon choix de livres, nurse. Choisissez-en un et venez donc vous asseoir.

Je me dirigeai vers le rayon, Mme Mercado s'attarda encore une minute, puis, se retournant brusquement, s'en alla. Comme elle passait devant moi, je remarquai l'expression de ses traits qui me déplut souverainement. Elle paraissait hors d'elle-même.

Malgré moi, je me rappelai certains détails auxquels Mrs Kelsey avait fait allusion touchant Mrs Leidner. Il me répugnait de les approfondir, car Mrs Leidner m'inspirait une vive sympathie ; toutefois, je me demandais s'ils ne contenaient pas une parcelle de vérité.

Évidemment, on ne pouvait en tenir grief à Mrs Leidner, mais il n'empêche que la chère vieille miss Johnson, avec toute sa laideur, et cette chipie de Mme Mercado, vulgaire au possible, ne lui arrivaient pas à la cheville en matière de séduction. Et, nous autres nurses, sommes bien placées pour le savoir ; les hommes sont des hommes sous tous les climats.

Mercado n'avait rien d'un don Juan, et j'ai tout lieu de supposer que Mrs Leidner n'attachait aucune importance à ses galantes attentions, mais sa femme s'en offusquait. Si je ne me trompe, elle prenait la chose au tragique et n'eût pas reculé, le cas échéant, à jouer un mauvais tour à Mrs Leidner.

J'observai Mrs Leidner, assise là, en train de broder ses jolies fleurs, l'air si hautain et détaché de toutes contingences. Je me demandai s'il convenait de l'avertir. Peut-être ignorait-elle jusqu'où peuvent aller la violence et la haine déchaînées par la jalousie et comme il faut peu de choses pour attiser cette passion.

Puis, je me dis : « Amy Leatheran, tu es une sotte ! Cette femme n'est pas née d'hier. Elle frise la quarantaine et doit posséder une expérience suffisante de la vie. »

En mon for intérieur, j'en doutais cependant.

Elle semblait si pure !

Quelle sorte d'existence avait-elle pu mener ? Je savais qu'elle avait épousé le Dr Leidner deux ans auparavant et, suivant les dires de Mme Mercado, son premier mari était mort voilà une vingtaine d'années.

Je m'assis près d'elle avec un livre et, au bout d'un certain temps, j'allai me laver les mains avant le dîner. Le repas fut

excellent... surtout le curry, au-dessus de toute élogé. Tout le monde se retira de bonne heure, à ma plus grande satisfaction, car je tombais de fatigue.

Le Dr Leidner m'accompagna jusqu'à ma chambre et s'inquiéta de savoir s'il ne me manquait rien.

Il me serra chaleureusement la main et me dit d'un ton aimable :

— Elle vous aime beaucoup, nurse. Vous lui avez plu immédiatement. Je m'en félicite. J'ai l'impression, dès maintenant, que tout s'arrangera pour le mieux.

Son enthousiasme avait quelque chose de juvénile.

De mon côté, je sentais que Mrs Leidner éprouvait envers moi de la sympathie et je m'en réjouissais.

Cependant, je ne partageais pas l'optimisme du mari. Il devait ignorer certains faits, que je ne pouvais préciser, mais que je flairais dans l'air.

Mon lit, bien que douillet, ne me procura pas le sommeil. Toute la nuit, je fus pourchassée par des rêves. Les vers d'un poème de Keats, que j'avais appris par cœur dans mon enfance, me trottaient par la tête. Chaque fois je les récitais mal, et cette pensée m'exaspérait. J'avais toujours détesté ce poème, sans doute parce que je dus, autrefois, l'apprendre de force. Or, à mon réveil, j'y découvris une sorte de beauté.

Oh ! quel mal te ronge, chevalier solitaire...

J'évoquai la face pâle du chevalier... sous les traits de Mr Carey : un visage bronzé, aux traits tirés et exsangues, qui me rappelait maints jeunes hommes que, fillette, j'avais vus au cours de la guerre... et je le plaignis. Bientôt je m'assoupis et la Belle Dame sans Merci m'apparut sous les traits de Mrs Leidner. Penchée sur la selle d'un cheval, elle tenait à la main sa broderie fleurie. Puis le coursier trébucha et le sol fut jonché d'ossements recouverts de cire. Je m'éveillai avec la chair de poule et constatai, une fois de plus, que le curry ne me réussissait pas le soir.

CHAPITRE VII

L'HOMME À LA FENÊTRE

Peut-être vaut-il mieux vous avertir dès maintenant que mon récit n'offrira aucune couleur locale. J'ignore tout de l'archéologie et j'avoue ma complète indifférence pour cette question. À mon sens, il est ridicule d'aller troubler le repos de gens et de villes disparus depuis des siècles. Mr Carey n'avait pas tort lorsqu'il me reprochait de ne point posséder le tempérament d'une archéologue.

Dès le premier matin qui suivit mon arrivée, Mr Carey me proposa de me faire visiter le palais dont il... traçait les plans, suivant sa propre expression. Comment parvenait-il à dresser le plan d'un édifice depuis longtemps en ruine ? Voilà qui passe mon entendement. J'acceptai son offre et, à vrai dire, avec une certaine curiosité. Ce palais, paraît-il, datait de trois mille ans. Quel genre de palais pouvait exister à cette époque lointaine ? Cette construction me rappelait-elle les photographies que j'avais vues du tombeau de Toutankhamon ? Mais, le croiriez-vous ? Il n'y avait rien à voir, sauf de la boue. Des murs de boue de soixante centimètres de haut. Voilà tout ce qui restait du palais.

Mr Carey me conduisit dans tous les coins, me donnant des tas d'explications : ici, c'était la cour d'honneur ; là, des chambres ; plus loin, l'escalier montant à l'étage supérieur, où d'autres pièces donnaient sur la cour centrale. Et je me disais en moi même : « Comment peut-il le savoir ? » Mais, par politesse, je m'abstins de l'interroger là-dessus. Quelle déception j'éprouvai ! Tous ces travaux d'excavation n'offraient à mes yeux qu'un étalage de boue... pas un morceau de marbre, ou d'or, rien de beau. La maison de ma tante, à Crikdewood, eût laissé des vestiges plus imposants ! Et dire que ces vieux Assyriens ou...

appelez-les comme bon vous semblera... s'affublaient du titre de rois !

Quand Mr Carey m'eut montré son vieux « palais », il me confia au père Lavigny qui me fit voir le reste des fouilles. Ce père Lavigny m'inspirait une certaine frayeur par le fait qu'il était moine, étranger, et parlait d'une voix caverneuse. Toutefois, je me plais à dire qu'il fut aimable et courtois, mais ses explications demeurèrent plutôt vagues. Je commençais à me demander s'il se passionnait plus que moi pour l'archéologie ?

Mrs Leidner m'en fournit plus tard la raison : le père Lavigny s'intéressait seulement aux « documents écrits », comme elle les appelait. Les anciens gravaient tout sur l'argile, se servaient de signes païens mais non dénués de sens. Il y avait même des tablettes d'écoliers, avec la leçon du maître d'un côté et le devoir de l'élève de l'autre. Je reconnais que je pris plaisir à étudier ces documents au demeurant très humains, du moins à mon avis. Le père Lavigny fit avec moi le tour des excavations et me désigna l'emplacement des temples, des palais ou des résidences privées, et même les traces d'un ancien cimetière akkadien. Il parlait d'une voix saccadée, lançait des bribes de renseignements, puis passait à d'autres sujets.

— Votre présence ici ne laisse pas de m'intriguer, mademoiselle. Mrs Leidner serait-elle vraiment malade ? me demanda-t-il.

— Pas exactement malade, répondis-je sans trop me compromettre.

— C'est une personne bizarre, une femme dangereuse, je crois !

— Qu'entendez-vous par-là ? Dangereuse ? À quel point de vue ?

Il hocha pensivement la tête.

— C'est une femme cruelle, sans cœur.

— Excusez-moi, monsieur. Vous vous méprenez lourdement sur son compte.

Il hocha la tête.

— On voit bien que vous ne connaissez pas les femmes comme moi, répliqua-t-il.

Cette réflexion me parut pour le moins bizarre dans la bouche d'un moine. Peut-être, après tout, avait-il appris bien des secrets de la part de ses pénitentes. Encore n'étais-je pas très sûre que les religieux eussent l'autorisation de confesser, ou si ce droit appartenait exclusivement aux prêtres séculiers. Je tenais le père Lavigny pour un moine, avec sa longue robe de bure, balayant la poussière, et son rosaire.

— Si, cette femme est impitoyable. J'en suis persuadé, ajouta-t-il, pensivement. Et pourtant, malgré son cœur dur comme roche, elle est sujette à la peur. De quoi est-elle effrayée ?

« Tout le monde, pensai-je en moi-même, aimerait à le savoir ! »

Du moins, son mari doit être fixé à ce sujet, si les autres ignorent tout.

Il plongea soudain ses yeux sombres dans les miens.

— L'atmosphère, ici, ne vous semble-t-elle pas étrange ? Ou bien la trouvez-vous naturelle ?

— Pas tout à fait naturelle. Du point de vue matériel, rien à dire, cependant on éprouve une espèce de gêne.

— Si vous voulez mon avis, je ne m'y sens pas du tout à l'aise. (À ce moment, son accent étranger s'accrut quelque peu.) J'ai le sentiment qu'il se prépare quelque chose d'anormal. Le Dr Leidner lui-même n'est pas dans son assiette. Des soucis le minent.

— La santé de sa femme ?

— Peut-être. Mais ce n'est pas tout. Une sorte d'inquiétude flotte dans l'air.

Il avait raison ; l'inquiétude régnait partout.

Pour cette fois, la conversation s'en tint là, car le Dr Leidner avançait vers nous. Il me montra une tombe d'enfant qu'on venait de mettre à jour. Spectacle pathétique : de minuscules ossements, un ou deux vases, et des points qui, aux dires du docteur, étaient les vestiges d'un collier de perles.

La vue des terrassiers me divertit beaucoup. Jamais je n'avais vu une telle bande d'épouvantails... tous dans de longs jupons en guenilles et la tête enveloppée comme s'ils souffraient du mal de dents. Dans leurs allées et venues pour emporter les

paniers de terre, ils chantaient – si du moins on peut appeler cela chanter – une sorte de mélopée qui n'en finissait pas. Tous avaient les yeux horribles, couverts de poussière, et un ou deux semblaient aveugles. Je m'apitoyais sur leur triste état, quand le Dr Leidner me dit : « Voilà de beaux spécimens d'humanité, qu'en dites-vous ? » Drôle de monde où deux personnes placées devant le même spectacle peuvent recevoir des impressions diamétralement opposées !

Au bout d'un moment, le Dr Leidner annonça qu'il rentrait à la maison pour prendre une tasse de thé avant le déjeuner. Lui et moi fîmes route ensemble et il me raconta beaucoup de choses. Lorsque j'entendis ses explications, tout prit un autre aspect à mes yeux. Je pus alors m'imaginer les rues et les maisons telles qu'elles existaient autrefois dans ce pays. Il me montra des fours à pain et m'apprit que les Arabes, de nos jours, se servaient de fours semblables.

En arrivant à la maison, nous trouvâmes Mrs Leidner levée. Elle paraissait en meilleur état de santé, et le visage reposé. Le thé fut servi aussitôt et le Dr Leidner raconta à sa femme ce qu'ils avaient découvert dans les fouilles au cours de la matinée. Il nous quitta pour reprendre son travail et Mrs Leidner m'invita à aller examiner quelques-unes des trouvailles les plus récentes. J'acceptai d'enthousiasme et elle me conduisit à la salle des antiquités. De tous côtés s'étaient étalés des objets hétéroclites, pour la plupart des vases brisés, du moins à ce qu'il me sembla, ou d'autres raccommodés et recollés. Tout cela, selon moi, n'était bon qu'à jeter aux ordures.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Quel dommage qu'ils soient tous brisés ! Est-ce vraiment la peine de les conserver ?

Avec un léger sourire, Mrs Leidner observa :

— Ne dites jamais cela devant Éric ! Les poteries l'intéressent plus que tout au monde, et quelques-unes de ces pièces remontent à sept mille ans.

Elle m'expliqua que certaines provenaient d'une tranchée très profonde. Voilà des milliers d'années, plusieurs avaient été brisées et recollées avec du bitume, preuve incontestable que les gens de cette époque-là tenaient autant à leurs biens que ceux de nos jours.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, vous allez voir quelque chose de curieux.

Elle prit une boîte sur l'étagère et me montra un magnifique poignard en or dont le manche était incrusté de pierres bleu sombre.

Je poussai un cri de ravissement.

Mrs Leidner se mit à rire.

— Tout le monde aime l'or, sauf mon mari !

— Pourquoi cette aversion ?

— D'abord, parce que ce métal lui revient très cher. Il faut payer aux ouvriers qui l'ont découvert le poids de cet objet en or.

— Bonté divine ! Pour quelle raison ?

— C'est l'usage. D'abord, pareille mesure prévient les vols. Cet objet ne les tenterait pas pour sa valeur archéologique, mais pour sa valeur intrinsèque. Ils le fondraient. Ainsi, grâce à nous, l'honnêteté ne leur coûte rien.

Elle prit un plateau et me fit admirer une superbe coupe en or sur laquelle étaient gravées des têtes de béliers.

De nouveau, je m'extasiai.

— N'est-ce pas que c'est beau ? Ce joyau provient de la tombe d'un prince. Nous avons découvert d'autres tombes royales, mais elles avaient déjà été pillées. Cette coupe constitue notre meilleure trouvaille. C'est un spécimen unique au monde.

Soudain, le front plissé, Mrs Leidner approcha la coupe de ses yeux et, de son ongle, la gratta délicatement.

— Tiens, c'est drôle ! Une tache de cire ! Quelqu'un a dû venir ici avec une bougie.

Elle détacha la pellicule de cire et remit la coupe à sa place.

Ensuite, elle me présenta d'étranges figurines de terre cuite, pour la plupart indécentes. Quel esprit pervers avaient ces gens-là ! Quand nous regagnâmes la véranda, nous y surprîmes Mme Mercado, assise, en train de se polir les ongles. Les doigts allongés devant ses yeux, elle admirait l'effet du vernis. Pour moi, je ne trouve rien de plus odieux que ce rouge orangé !

Mrs Leidner avait emporté, de la salle des antiquités, une délicate soucoupe brisée en plusieurs morceaux. Elle se mit en

devoir d'en recoller les fragments. Je l'observai un instant et lui offris mes services.

— Avec plaisir ! Il n'en manque pas à raccommoder.

Elle alla chercher tout un lot de poteries brisées et nous nous mîmes à l'œuvre. J'attrapai très vite le tour de main et elle me félicita de mon adresse. Une infirmière doit, avant tout, avoir des doigts agiles.

— Comme tout le monde s'occupe dans cette maison ! s'exclama Mme Mercado. J'ai l'impression de ne servir à rien ici. Je ne suis qu'une paresseuse !

— Libre à vous de rester oisive, dit Mrs Leidner d'un ton indifférent.

On s'attabla à midi pour le déjeuner. Après le repas, le Dr Leidner et M. Mercado décapèrent quelques poteries au moyen d'une solution d'acide chlorhydrique. Un vase révéla une superbe coloration prune et un dessin représentant des cornes de taureau apparut sur un autre. Cette opération avait quelque chose de magique. La boue séchée, qu'aucun lavage n'eût enlevée, bouillonnait et s'en allait en vapeur.

Messrs Carey et Coleman retournèrent aux fouilles, tandis que Mr Reiter se rendait à l'atelier de photographie.

— Que comptez-vous faire, Louise ? demanda le Dr Leidner à sa femme. Sans doute vous reposer un peu ?

Mrs Leidner avait l'habitude de s'accorder une petite sieste l'après-midi. Je l'appris par la suite.

— Je m'étendrai pendant une heure. Ensuite, j'irai faire un tour de promenade.

— Bien. Miss Leatheran pourra vous accompagner.

— Très volontiers, m'empressai-je de répondre.

— Non, non, merci ! J'aime à sortir seule. Je ne veux pas que nurse se croie obligée de me suivre pas à pas.

— Ne croyez pas un seul instant que cela m'ennuie de sortir.

— Franchement, je préfère sortir seule, appuya Mrs Leidner d'un ton péremptoire. De temps à autre, la solitude me plaît. Elle m'est même nécessaire.

Je n'insistai pas. Cependant, tout en me rendant à ma chambre, pour y faire un petit somme, je trouvai étrange que

Mrs Leidner, toujours en proie à des frayeurs nerveuses, se complût à se promener seule, sans aucune protection.

Lorsque, vers trois heures et demie, je quittai ma chambre, je vis au milieu de la cour un gamin qui lavait des poteries dans une baignoire en cuivre. Mr Emmott les triait au fur et à mesure. Comme je m'avançais vers eux, Mrs Leidner rentra par la porte voûtée, l'air plus alerte que jamais. Ses yeux brillaient ; elle paraissait tout à fait remontée et presque joyeuse.

Le Dr Leidner sortit de son laboratoire et la rejoignit pour lui montrer un grand plat orné de cornes de taureaux.

— Les couches préhistoriques sont d'une richesse inouïe ! La saison promet. La découverte de cette tombe, dès le début de nos excavations, fut un heureux présage. Le seul qui pourrait se plaindre est le père Lavigny. Jusqu'ici, nous n'avons guère mis de tablettes à jour.

— Il ne me paraît pas avoir tiré parti de celles que nous lui avons remises, remarqua Mrs Leidner d'un ton sec.

— Il est peut-être un éminent épigraphiste, mais à mon sens il est doublé d'un remarquable paresseux. Il dort tous les après-midi.

— Byrd nous manque, soupira le Dr Leidner. Ce père Lavigny ne me semble pas tout à fait orthodoxe, bien que je ne me targue pas d'être compétent en la matière. Toutefois, une ou deux de ses traductions m'ont plutôt surpris, pour ne pas dire davantage. J'ai peine à croire, par exemple, à l'exactitude du texte gravé sur ce bloc de pierre. Bah ! il doit tout de même bien savoir.

Après le thé, Mrs Leidner me demanda s'il me plairait de me promener jusqu'au fleuve. Peut-être craignait-elle que son refus de me permettre de l'accompagner au début de l'après-midi eût blessé mon amour-propre.

Afin de lui montrer mon caractère accommodant, je m'empressai d'acquiescer.

La soirée était délicieuse. Nous traversâmes des champs d'orge et des vergers en fleurs et arrivâmes enfin au bord du Tigre. Immédiatement à notre gauche, nous vîmes le chantier où les ouvriers fredonnaient toujours leur chanson monotone. Un peu à notre droite, une énorme roue à eau, ou noria,

tournait en produisant un curieux grincement qui, tout d'abord, me porta sur les nerfs ; mais je finis par m'y habituer et bientôt je constatai qu'il exerçait sur moi un effet calmant. Au-delà de cette roue à eau se dressait le village d'où venaient la plupart de nos terrassiers.

— Le paysage ne manque pas de beauté, n'est-ce pas ? énonça Mrs Leidner.

— Oui, il est très reposant. On est étonné de se trouver si loin de tout.

— Si loin de tout... répéta Mrs Leidner. En effet, ici, du moins, on s'attendrait à jouir d'une sécurité absolue.

Je lui jetai un coup d'œil rapide, mais je crois qu'elle parlait plutôt à elle-même qu'à moi et ne se doutait nullement que ses paroles venaient de trahir sa pensée.

Nous reprîmes lentement le chemin de la maison.

Tout à coup, Mrs Leidner me serra le bras si violemment que je faillis pousser un cri de douleur.

— Qui est cet homme, nurse ? Et que fait-il là ?

Un individu se tenait à quelque distance devant nous, à l'endroit où le sentier tournait vers la maison. Vêtu à l'européenne, il se haussait sur la pointe des pieds et essayait de regarder par une des fenêtres.

Ensuite, il promena ses yeux autour de lui, nous aperçut et aussitôt se mit en marche sur le chantier dans notre direction. Les doigts de Mrs Leidner se resserrèrent sur mon bras.

— Nurse, murmura-t-elle. Nurse !...

— Calmez-vous, chère madame, ce n'est rien, lui dis-je d'une voix rassurante.

L'homme poursuivit son chemin et passa devant nous. C'était un Iraquien, et lorsqu'elle le vit de près, Mrs Leidner me lâcha avec un soupir.

— Oh ! ce n'est qu'un Iraquien, dit-elle.

Nous continuâmes notre route. Tout en avançant, je jetai un coup d'œil aux fenêtres. Non seulement elles étaient munies de barreaux, mais elles étaient placées trop haut pour qu'on pût y plonger le regard : en effet, le niveau du sol à cet endroit était plus bas qu'à l'intérieur de la cour.

— C'était un simple curieux, observai-je.

Mrs Leidner acquiesça d'un signe de tête.

— N'empêche qu'à ce moment j'ai soupçonné...

Elle s'interrompit.

Je pensai en moi-même : « Que soupçonniez-vous donc ? Voilà ce que j'aimerais savoir. Que pouviez-vous bien soupçonner ? »

Du moins, j'avais acquis une certitude : elle redoutait une créature en chair et en os.

CHAPITRE VIII

ALERTE NOCTURNE

J'éprouve quelque difficulté à classer les incidents qui se déroulèrent au cours de ma première semaine à Tell Yaminjah.

Jugeant les choses avec un peu de recul à la lumière des connaissances acquises depuis, je discerne maint détail qui, à l'époque, m'avait complètement échappé.

Mais afin de donner plus d'exactitude à mon récit, je crois devoir essayer de me replonger dans la même atmosphère de doute, de malaise et de mauvais pressentiments qui m'enveloppait alors.

Un fait demeure certain : cette tension et cette contrainte dans lesquelles nous vivions n'étaient pas l'effet de notre imagination ; elles étaient bel et bien réelles. Bill Coleman lui-même, cet homme impassible, ne cessait d'y faire allusion. Je l'entendis prononcer plus d'une fois :

— Tous ces gens me tapent sur le système. Sont-ils toujours aussi lugubres ?

Il s'adressait à David Emmott, son collègue. Ce jeune Emmott m'inspirait assez de sympathie ; son humeur taciturne n'avait rien de désagréable. Son air franc et résolu vous rassurait au milieu de ces fantoches qui passaient leur temps à se suspecter mutuellement.

— Non, répondit-il à Mr Coleman. L'année dernière c'était tout à fait différent.

Mais il ne s'étendit point sur le sujet et se garda d'insister.

— Je n'arrive pas à deviner ce qu'il se passe, ajouta Mr Coleman d'un ton chagrin.

Pour toute réponse, Emmott se contenta de hausser les épaules.

J'eus une conversation plutôt édifiante avec miss Johnson. J'estimais fort cette personne capable, pratique et intelligente.

De toute évidence, elle tenait le Dr Leidner pour un véritable héros.

En cette occasion, elle me raconta la vie de cet homme depuis son enfance. Elle connaissait les endroits qu'il avait fouillés et le résultat de tous ses travaux. Je jurerais qu'elle aurait pu citer par cœur des passages entiers de ses conférences. Elle le considérait, me dit-elle, comme le plus éminent archéologue de l'époque.

— Et il est si simple, si détaché des choses de ce monde ! Il n'a jamais commis le péché d'orgueil. Seul un homme supérieur peut se montrer aussi modeste.

— C'est bien vrai, les gens de valeur n'éprouvent nullement le besoin de se faire ressortir.

— Et il est d'un caractère si jovial ! Je ne saurais vous exprimer à quel point nous nous divertissions, lui, Richard Carey et moi, durant nos premiers séjours ici. Nous formions une bande si joyeuse ! Richard Carey travaillait déjà avec lui en Palestine. Leur amitié remonte à une dizaine d'années. Quant à moi, je le connais depuis sept ans.

— Quel bel homme, ce Mr Carey ! m'exclamai-je.

— Oui, pas mal, répliqua-t-elle d'un ton bref.

— Mais, à mon gré, il est un peu trop renfermé.

— Il n'était pas ainsi auparavant, répondit vivement miss Johnson. Ce n'est que depuis...

Elle s'interrompit net.

— Depuis quoi ? questionnai-je.

— Bah ! Maintes choses ont changé aujourd'hui, ajouta-t-elle avec un haussement caractéristique des épaules.

Je n'insistai point, dans l'espoir qu'elle parlerait encore. Et elle reprit, faisant précéder ses remarques d'un petit ricanement, comme pour en atténuer la portée :

— Je suis peut-être un peu vieux jeu, mais j'estime que si la femme d'un archéologue ne s'intéresse pas aux travaux de son époux, mieux vaut qu'elle ne l'accompagne point dans ses expéditions. Sa présence suscite des frictions.

— Mme Mercado... suggérai-je.

— Oh ! celle-là ! (Miss Johnson repoussa mon idée d'un geste.) En réalité, je pensais à Mrs Leidner. C'est une charmante

femme et je comprends fort bien que le docteur se soit entiché d'elle. Mais elle n'est pas à sa place ici. Sa présence jette le trouble parmi nous.

Ainsi miss Johnson, d'accord avec Mrs Kelsey, rendait responsable Mrs Leidner de l'atmosphère tendue qui régnait entre les membres de l'expédition. Mais alors, comment expliquer les terreurs nerveuses de Mrs Leidner ?

— Elle accapare trop ses pensées, continua miss Johnson. Il ressemble, si vous voulez, à un vieux chien fidèle et jaloux. Cela me chagrine de le voir ainsi fatigué et rongé de soucis. Il devrait songer exclusivement à ses recherches et ne pas être distrait par sa femme et ses stupides craintes ! Si elle redoutait tant le séjour dans ce pays perdu, que n'est-elle demeurée en Amérique ? Je ne puis supporter les gens qui s'expatrient volontairement et, une fois en pays étranger, ne font que geindre et se plaindre.

Puis craignant d'en avoir trop dit, elle essaya de se rétracter :

— Naturellement, j'éprouve pour elle une sincère admiration. C'est une très jolie femme et, quand elle le désire, elle sait se rendre extrêmement agréable.

À ce point, nous laissâmes tomber le sujet.

À part moi, je pensais qu'ici se renouvelait l'éternelle histoire : lorsque les femmes vivent en communauté, le démon de la jalousie se glisse toujours entre elles. Il était visible que miss Johnson détestait la femme de son patron (ce qui était, peut-être, dans l'ordre des choses) et je ne crois pas me tromper en affirmant que Mme Mercado, de son côté, exécrait Mrs Leidner.

Sheila Reilly ne tenait guère non plus Mrs Leidner en odeur de sainteté. Elle vint à l'excavation à plusieurs reprises : une fois en auto et deux autres fois à cheval, accompagnée d'un jeune cavalier. En mon for intérieur, je la soupçonnais d'éprouver un sentiment tendre envers Emmott, ce jeune Américain taciturne. Quand il travaillait aux fouilles, elle restait bavarder avec lui et il semblait lui témoigner une vive sympathie.

Un jour, au déjeuner, Mrs Leidner émit à ce sujet une réflexion plutôt maladroite, selon moi.

— Miss Reilly court toujours après David, dit-elle en ricanant. Elle le poursuit jusqu'aux fouilles. Que les jeunes filles modernes sont donc sottes !

Mr Emmott crut bon de ne pas relever cette incongruité, mais sous son hâle ses joues s'empourprèrent. Levant les yeux, il la regarda bien en face d'un air de défi.

Elle sourit et détourna le regard.

Le père Lavigny murmura quelques mots, mais lorsque je le priai de répéter ses paroles, il hocha la tête et se tut.

Cet après-midi-là, Mr Coleman me dit :

— Le fait est que tout d'abord Mrs Leidner ne me plaisait guère. Elle me sautait à la gorge chaque fois que j'ouvrais la bouche pour parler. À présent, je comprends mieux son caractère et je dois reconnaître qu'il n'existe pas de meilleure femme au monde. On lui parle à cœur ouvert et on finit par lui raconter toutes ses fredaines sans même s'en apercevoir. Elle en veut à mort à Sheila Reilly. Rien d'étonnant si Sheila a fait montre envers elle, plusieurs fois, d'une grossièreté inouïe. Cette jeune personne manque tout à fait de savoir-vivre et elle a un caractère de chien !

Je le crus sans peine. Le Dr Reilly la gâtait de façon exagérée.

— Évidemment, elle se gobe un peu trop, parce qu'elle se sent la seule jeune fille parmi nous ; cette particularité ne l'autorise pourtant point à traiter Mrs Leidner comme sa grand-tante. Mrs Leidner n'est plus de la première jeunesse, soit, mais elle est bigrement séduisante ! On dirait de ces gracieuses nymphes qui, sortant des marécages au milieu de feux follets, vous font perdre la tête et vous détournent de votre chemin.

Il ajouta :

— Ce n'est pas Sheila qui aurait ce pouvoir ! Elle est tout juste bonne à faire remarquer un soupirant !

Je me souviens seulement de deux autres incidents offrant quelque intérêt.

Un jour, je me rendis au laboratoire pour y prendre de l'acétone afin d'enlever de mes mains la matière gluante provenant du recollage des poteries. Assis dans un coin, M. Mercado, la tête sur les bras, semblait dormir. Je pris le flacon et l'emportai.

Ce même soir, à ma grande surprise, Mme Mercado m'entreprit.

— Est-ce vous qui avez pris le flacon d'acétone du labo ?

— Oui, c'est moi, répondis-je.

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'on en garde toujours un flacon dans la salle des antiquités ?

Elle me parlait d'un ton furieux.

— Tiens ! Première nouvelle !

— Je doute fort que vous ignoriez ce détail. Vous veniez simplement pour espionner. On connaît la réputation des infirmières d'hôpital.

Je la dévisageai.

— Madame Mercado, je ne sais à quoi vous faites allusion ! répliquai-je, avec dignité. Je vous jure que je ne suis pas venue ici pour espionner quoi que ce soit.

— Oh ! non, certes ! Alors, vous vous imaginez que je ne connais pas les motifs de votre présence dans cette maison ?

Pendant un instant, je ne pus m'empêcher de croire que cette femme avait bu. Je m'éloignai sans mot dire, mais cette scène me parut pour le moins étrange.

L'autre incident semblerait encore plus insignifiant. J'essayais d'attirer un petit chien en lui tendant un morceau de pain. Timide comme tous les chiens arabes, il s'imaginait que je lui voulais du mal. Il s'éloigna et je le suivis au-dehors. Je venais de franchir la porte voûtée et je tournais au coin de la maison lorsque je butai dans le père Lavigny et un autre homme avec qui il conversait. En un clin d'œil je reconnus le personnage que Mrs Leidner et moi avions surpris en train d'essayer de regarder par la fenêtre.

Je m'excusai et le père Lavigny sourit. Prenant congé de son compagnon, il rentra avec moi à la maison.

— Si vous saviez à quel point je suis ennuyé ! Très versé dans l'étude des langues orientales, je constate avec humiliation qu'aucun des ouvriers ne me comprend ! Aussi, je tentais de parler arabe avec l'homme que vous venez de voir. C'est un citadin et j'espérais qu'il m'entendrait mieux. Malheureusement, le résultat n'est pas plus encourageant. Leidner prétend que j'emploie un arabe trop classique.

Ce fut tout. Mais, après réflexion, je trouvai bizarre que ce même individu rôdât encore autour de la maison.

Et cette nuit-là nous faillîmes mourir de peur.

Il était environ deux heures du matin. Comme toute infirmière digne de ce nom, j'ai le sommeil très léger. J'étais éveillée et assise dans mon lit, quand ma porte s'ouvrit.

— Nurse ! Nurse !

C'était la voix de Mrs Leidner, basse et pressante.

Je craquai une allumette et allumai la bougie.

Vêtue d'une longue robe de chambre bleue, elle se tenait debout dans l'encadrement de la porte, pétrifiée de terreur.

— Il y a quelqu'un... quelqu'un dans la chambre voisine de la mienne. Je l'ai entendu gratter sur le mur.

Je sautai à bas de mon lit et vins près d'elle.

— N'ayez pas peur, madame, je suis ici. Calmez-vous !

— Allez chercher Éric ! murmura-t-elle.

Je courus frapper à la porte de la chambre de son mari. Au bout d'une minute, il nous rejoignait. Mrs Leidner était assise sur mon lit, haletante d'émotion.

— Je l'ai entendu, répéta-t-elle. Je l'ai entendu... gratter sur le mur.

— Quelqu'un dans la salle des antiquités ? s'écria le Dr Leidner.

Il se précipita hors de la pièce. J'entrevis en un éclair la façon tout à fait différente dont ces deux êtres avaient réagi : les craintes de Mrs Leidner étaient tout à fait personnelles, tandis que le docteur songeait avant tout à ses précieux trésors.

— La salle des antiquités ! soupira Mrs Leidner. Bien sûr !... Que je suis sotte !

Se levant et se drapant dans sa robe de chambre, elle me pria de la suivre. Toute trace de sa panique avait disparu.

En arrivant dans la salle des antiquités, nous vîmes le Dr Leidner et le père Lavigny. Celui-ci, ayant également entendu un bruit, s'était levé pour se rendre compte et avait cru apercevoir une lumière dans la salle des antiquités. Il s'était attardé à enfiler ses pantoufles, puis à se munir d'une lampe de poche, et ne vit personne ; de plus, ainsi que chaque nuit, la porte de cette salle était fermée à clef.

Tandis qu'il s'assurait que rien ne manquait, le docteur l'avait rejoint.

Impossible d'en apprendre davantage. La porte extérieure était également fermée à clef. Le gardien jura que personne n'avait pu entrer du dehors ; mais comme on ne pouvait être assuré qu'il ne s'endormait pas au cours de la nuit, sa déposition ne prouvait rien. On ne releva cependant aucune trace de pas, ni aucune empreinte et rien n'avait été enlevé, ni déplacé.

Peut-être Mrs Leidner s'était-elle alarmée en entendant le bruit causé par le père Lavigny lorsqu'il déplaça les boîtes des étagères, afin de vérifier si rien n'y manquait, car il déclara avoir d'abord entendu des pas sous sa fenêtre et ensuite vu de la lumière dans la salle des antiquités.

Personne d'autre n'avait rien vu, ni rien entendu.

Cet incident eut pour moi une conséquence importante, car il décida Mrs Leidner à me faire, le lendemain, des confidences.

CHAPITRE IX

L'HISTOIRE DE Mrs LEIDNER

Aussitôt après déjeuner, Mrs Leidner se rendit dans sa chambre pour sa sieste habituelle. Je l'installai sur son lit, lui glissai des coussins derrière la tête et lui donnai un livre. J'allai quitter la pièce lorsqu'elle me rappela.

— Ne partez pas, nurse. Je voudrais vous parler.

Je retournai près d'elle.

— Veuillez fermer la porte.

J'obéis.

Elle se leva et se mit à faire les cent pas dans la chambre. Visiblement, elle réfléchissait avant de prendre une décision et j'hésitais à intervenir.

Enfin, après avoir rassemblé toute son énergie, elle se tourna vers moi et me dit brusquement :

— Asseyez-vous.

Je m'assis près de la table. Elle débuta d'une voix tremblante :

— Tout ce qui vient de se passer n'a pas manqué de vous intriguer, n'est-ce pas ?

Je me contentai de hocher la tête.

— J'ai pris la décision de vous mettre au courant de tout... absolument tout ! Il faut que je me confie à quelqu'un, sans quoi je deviendrai folle.

— Je ne saurais trop, madame, vous encourager dans cette voie. Il m'est très difficile de discuter la meilleure façon de remplir mon devoir si l'on me cache tout.

Elle s'arrêta de marcher et me regarda bien en face.

— Savez-vous ce qui me fait peur ?

— Un homme !

— Oui... Mais je n'ai pas dit *qui*, mais *ce qui* me fait peur.

J'attendis. Elle continua :

— J'ai peur d'être assassinée.

Inutile de lui montrer mon émotion. Elle-même était assez près de piquer une crise de nerfs sans que j'y aidasse.

— Vraiment ? lui dis-je. Ah ! c'est cela ?

Elle se mit à rire... à rire... à rire au point que les larmes roulèrent bientôt sur ses joues.

— La façon dont vous avez dit cela... soupira-t-elle. La façon dont vous avez dit cela...

— Voyons, voyons ! Madame, parlons sérieusement, prononçai-je d'une voix ferme.

Je la poussai dans un fauteuil, me dirigeai vers la table de toilette, humectai une éponge dans de l'eau froide et lui baignai le front et les poignets.

— Soyez raisonnable et dites-moi, tranquillement, ce dont il s'agit.

Ces paroles eurent le don de la calmer subitement. Elle se redressa et elle exprima d'un ton naturel :

— Vous êtes un ange, nurse. Avec vous, je me retrouve une âme d'enfant. Je vais tout vous avouer...

— À la bonne heure ! Prenez tout votre temps. Ne vous pressez pas.

Elle déclara d'une voix lente :

— À l'âge de vingt ans, j'épousai un jeune homme, employé dans un de nos ministères. Cela se passait en 1918.

— Je sais. Mme Mercado me l'a raconté. Il a été tué pendant la guerre.

Mais Mrs Leidner hocha la tête.

— C'est du moins ce qu'elle s' imagine... ainsi que tout le monde, d'ailleurs. Mais la vérité est différente. J'étais à cette époque une jeune fille enthousiaste, fervente patriote et débordante d'idéalisme. Après quelques mois de mariage, je découvris, à la suite d'un incident tout à fait fortuit, que mon mari était un espion à la solde de l'Allemagne. J'appris que les renseignements fournis par lui avaient provoqué le torpillage d'un paquebot américain et la perte de centaines de vies humaines. J'ignore comment d'autres auraient agi à ma place, mais voici ce que je fis. Je révélai toute la vérité à mon père, lui-même en fonctions au ministère de la Guerre. Effectivement,

Frederick a bien été tué pendant la guerre... mais tué en Amérique... fusillé comme espion.

— Oh ! mon Dieu ! m'exclamai-je. C'est affreux !

— Oui, dit-elle, affreux ! Mon mari se montrait avec moi si doux et si affectueux ! Et dire que pendant tout ce temps... Mais je n'ai pas hésité une seconde. Peut-être ai-je eu tort.

— Il est difficile de se prononcer là-dessus. Votre cas aurait embarrassé bien des femmes.

— En dehors du ministère, cette histoire demeura secrète. Officiellement, mon mari partit pour le front et fut tué. Mes amis et connaissances me témoignèrent une grande sympathie en tant que veuve de guerre.

Maintenant elle s'exprimait d'une voix amère.

— Je fus assaillie de demandes en mariage, mais je les repoussai toutes. Le coup avait été trop pénible et je me sentis incapable après cela d'avoir confiance en qui que ce fût.

— À votre place, j'aurais éprouvé les mêmes sentiments.

— Quelques années plus tard, je m'entichai d'un certain jeune homme, mais j'hésitais encore à lui accorder ma main, quand un événement étonnant se produisit. Je reçus une lettre anonyme... de Frederick, menaçant de me tuer si je me remariais.

— De Frederick ? De votre défunt mari ?

— Oui. D'abord, je me crus folle et me demandai si je rêvais. En fin de compte, j'allai consulter mon père. Il m'apprit la vérité : mon mari n'avait pas été fusillé. Il s'était échappé, mais sa fuite ne lui profita guère. Quelques semaines plus tard, victime d'un déraillement de train, on identifia son cadavre parmi les autres morts. Mon père m'avait caché son évasion, mais à présent qu'il était mort, il ne voyait aucun danger à me révéler les faits exacts.

« Cette lettre remettait tout en question. Était-il possible que mon mari fût encore vivant ?

« Mon père reprit l'affaire en main et déclara que le cadavre inhumé sous le nom de Frederick n'était autre que Frederick lui-même, du moins autant qu'on pouvait l'attester, car le visage était méconnaissable. Selon lui, Frederick était bel et bien mort, et cette lettre une sinistre farce.

« Le même fait se renouvela : chaque fois que je me liais d'amitié avec un homme, je recevais une lettre de menace.

— De l'écriture de votre mari ?

Elle répondit lentement :

— Question assez embarrassante : je ne possédais de lui aucune lettre. Seule ma mémoire aurait pu me guider.

— N'avez-vous remarqué dans ces lettres aucune expression susceptible de confirmer vos soupçons ?

— Non. Dans nos conversations privées, nous employions certains termes familiers – connus seulement de nous deux – et s'ils s'étaient retrouvés dans l'une de ces lettres, mes doutes eussent été dissipés.

— En effet. C'est bizarre. Tout semble indiquer qu'il ne s'agissait pas de votre mari. Mais, en ce cas, qui cela pouvait-il être ?

— Frederick avait un jeune frère d'une douzaine d'années à l'époque de notre mariage. Il adorait Frederick et celui-ci se dévouait beaucoup pour lui. Qu'advint-il de ce gamin ? Je ne l'ai jamais su. Peut-être le jeune William, aveuglé par l'affection fraternelle, me considérait-il comme responsable de la mort de son aîné. Il s'était toujours montré un peu jaloux envers moi et il a peut-être inventé ce moyen de me châtier.

— Possible, dis-je. Les enfants se souviennent toujours du mal qu'on leur a fait.

— Je sais. Ce garçon a peut-être juré de venger son frère.

— Veuillez continuer.

— Oh ! je n'ajouterai pas grand-chose. Voilà trois ans, j'ai fait connaissance d'Éric, sans aucune intention de l'épouser. Mais il triompha de mes hésitations. Jusqu'au jour de notre mariage, j'attendis une autre lettre de menace, mais aucune n'arriva. J'en conclus que l'auteur de ces lettres anonymes était mort, ou las de ce sport cruel. Deux jours après la cérémonie, voici ce que je reçus.

Prenant une petite serviette de cuir placée sur la table, elle l'ouvrit à l'aide d'une clef, en tira une lettre et me la tendit.

L'encre avait légèrement pâli. L'écriture, fortement inclinée, semblait être celle d'une femme.

Vous avez désobéi. Maintenant, impossible d'échapper à votre sort. Vous ne serez que l'épouse de Frederick Bosner. Préparez-vous à mourir !

— Je fus d'abord effrayée, mais la présence d'Éric me rassura. Un mois plus tard, une seconde lettre me parvenait.

Je n'ai pas oublié. Je dresse mes plans. Vous allez mourir. Pourquoi m'avez-vous désobéi ?

— Votre mari est-il au courant de toutes ces menaces ?

Mrs Leidner répondit lentement :

— Il sait que mes jours sont en jeu. Quand j'ai reçu la seconde lettre, je lui ai montré les deux. Il penchait à croire qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût. L'idée lui vint également qu'un maître chanteur tentait de m'intimider en essayant de me faire croire que mon premier mari vivait toujours.

Elle fit une pause et poursuivit :

— Quelques jours après la réception de la seconde lettre nous faillîmes mourir asphyxiés. Quelqu'un pénétra dans notre appartement pendant notre sommeil et ouvrit un robinet à gaz. Par bonheur, je me réveillai à temps et fus frappée de cette odeur insolite. Incapable de me taire davantage, je racontai à Éric les persécutions dont j'avais été l'objet depuis des années, et j'ajoutai que ce fou songeait réellement à me tuer. Pour la première fois, j'eus l'impression nette que Frederick me voulait réellement du mal. Sous ses manières douces, j'avais discerné chez lui un fond de sauvagerie.

« Éric prit la chose moins au tragique que moi. Il voulait s'adresser à la police. Je m'y opposai formellement. En fin de compte, nous convînmes que je l'accompagnerais ici et qu'il serait prudent pour moi, en attendant, de rester à Londres ou à Paris, au lieu d'aller passer l'été en Amérique.

« Nous mîmes ce projet à exécution et tout alla bien. Je me sentais pleine de confiance en l'avenir. Somme toute, nous étions séparés de mon ennemi par la moitié du globe.

« Lorsque, voilà environ trois semaines, je reçus une lettre affranchie avec un timbre de l'Irak. Elle me tendit une troisième lettre.

Vous avez cru pouvoir m'échapper. Vous vous trompiez. Je ne vous permettrai pas de vivre infidèle à ma mémoire. Ne vous ai-je pas suffisamment avertie ? La mort approche à grands pas.

— Et voici ce que j'ai trouvé sur cette table, il y a une semaine. Cette lettre ne m'a même pas été transmise par la poste.

Je lui pris des mains la feuille de papier. Une phrase avait été griffonnée en travers.

Je suis arrivé.

Elle me regarda fixement.

— Cette fois, vous comprenez ? Que ce soit Frederick... ou le petit William... il va sûrement me tuer.

Sa voix tremblait. Je lui pris le poignet.

— Allons... allons, lui dis-je pour la consoler, reprenez courage ! Nous veillerons sur vous. Avez-vous un flacon de sels ?

Elle me désigna la table de toilette et je lui en administrai à une bonne dose.

— Cela va mieux, lui dis-je, comme la couleur revenait à ses joues.

— Oui, je me sens bien à présent. Mais, nurse, comprenez-vous maintenant la raison de mes frayeurs ? Lorsque j'ai vu cet homme regarder par ma fenêtre, j'ai pensé : c'est lui... Je vous ai même soupçonnée le jour de votre arrivée. Je vous prenais pour un homme déguisé en femme.

— Quelle idée !

— Évidemment, cela semble absurde, mais vous auriez pu être son complice... et non une véritable infirmière.

— Cette fois, vous déraisonnez !

— Peut-être, car souvent je n'ai plus ma tête à moi.

Frappée par une idée subite, je lui dis :

— Sans doute reconnaîtriez-vous votre premier mari ?

Elle répondit lentement :

— Je n'en suis pas certaine. Songez que ce drame remonte à plus de quinze ans. Sa physionomie a pu se modifier.

Alors elle frémit.

— J'ai vu son visage une nuit, mais c'était celui d'un mort. J'entendis frapper à la fenêtre, puis j'aperçus une tête qui grimaçait contre la vitre. Je poussai des cris et des hurlements... et l'on m'assura qu'il ne s'y trouvait rien !

Je me rappelai, à ce moment, la version de Mme Mercado.

— N'auriez-vous pas plutôt rêvé ?

— Oh ! non, je puis vous l'affirmer !

Moi, je n'en étais pas aussi certaine. Étant donné les circonstances, de tels cauchemars avaient pu être pris pour la réalité. Comme j'ai pour principe de ne jamais contredire un patient, j'essayai de la réconforter de mon mieux et lui fis remarquer que si un étranger rôdait dans les parages, on en serait aussitôt averti.

Je la laissai, je crois, un peu rassurée, puis j'allai trouver Mr Leidner et le mis au courant de ma conversation avec sa femme.

— Je suis heureux qu'elle se soit confiée à vous, me dit-il simplement. Ces menaces m'ont affreusement tourmenté. Je suis persuadé que cette tête vue à la fenêtre et les coups frappés sur la vitre sont le produit de son imagination. Je ne savais comment la calmer. Que pensez-vous de tout cela, nurse ?

Le ton de sa voix me parut énigmatique, mais je répondis sans hésiter :

— Il est possible que ces lettres ne soient qu'une cruelle plaisanterie.

— Oui, tout me porte à le croire. Mais qu'y faire ? Elle en perd la raison. Je ne sais moi-même quelle décision prendre.

Moi non plus, du reste. Je soupçonnai une femme là-dessous. Ces lettres trahissaient une main féminine. Je concevais une arrière-pensée contre Mme Mercado.

Supposé que, par hasard, elle eût appris la vérité touchant le premier mariage de Mrs Leidner, elle pouvait fort bien terroriser celle-ci pour assouvir sa jalousie.

Il me répugnait d'en faire allusion au Dr Leidner. On ne peut jamais prévoir l'attitude de certaines gens en telle ou telle circonstance.

— Oh ! Il n'y a pas lieu de désespérer, lui dis-je en manière de consolation. Je crois même que Mrs Leidner paraît

rassérénée à la suite de notre entretien. Cela soulage de raconter ses peines. Elles finissent par vous détraquer les nerfs si vous vous repliez trop sur vous-même.

— Je suis très heureux qu'elle se soit confiée à vous, répéta-t-il. C'est bon signe. Elle vous donne là une preuve de sympathie. Quant à moi, j'avoue avoir épuisé tous les moyens pour la tranquilliser.

J'étais sur le point de lui demander s'il avait discrètement averti la police locale, mais, par la suite, je ne me repentis point d'avoir gardé le silence.

Le lendemain, Mr Coleman devait se rendre à Hassanieh chercher le salaire des ouvriers. En même temps, il emporterait notre correspondance pour la remettre à l'avion postal.

Tous, nous jetâmes nos lettres, aussitôt écrites, dans une boîte en bois placée sur le rebord de la fenêtre dans la salle à manger. Ce soir-là, avant d'aller se coucher, Mr Coleman prit le courrier, en fit plusieurs paquets qu'il entourra de bandes en caoutchouc.

Soudain, il poussa un cri.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Il me tendit une lettre en ricanant.

— Décidément, notre belle Louise déraile. Elle envoie une lettre à la 42^e Rue, à Paris, France. Je doute que ce soit correct. Auriez-vous l'obligeance de la lui porter afin qu'elle rectifie cette adresse ? Elle vient d'aller se coucher.

Je pris l'enveloppe et courus chez Mrs Leidner pour la prier de faire la correction nécessaire. Pour la première fois je voyais l'écriture de Mrs Leidner, et pourtant elle me sembla familière.

Vers le milieu de la nuit, une idée me frappa tout à coup, cette écriture ressemblait étonnamment à celle des lettres anonymes, sauf qu'elle était plus grande et moins régulière.

De nouvelles présomptions affluèrent à mon esprit.

Avait-elle écrit ces lettres elle-même ?

Et son mari mettait-il en doute les affirmations de sa femme ?

CHAPITRE X

LE SAMEDI APRÈS-MIDI

Mrs Leidner m'avait raconté son histoire le vendredi.

Le samedi matin, une atmosphère de détente planait sur la maison.

Mrs Leidner me traita de façon un peu brusque et évita tout tête-à-tête avec moi. Je n'en fus nullement surprise. J'ai été plusieurs fois témoin de ces sautes d'humeur chez les femmes du monde. Dans un moment d'expansion, elles vous ouvrent leur cœur, quitte, le lendemain, à éprouver de la gêne en votre société et à regretter leur abandon.

Je pris bien garde de faire la moindre allusion à la conversation de la veille, me bornant à parler de choses banales.

Le matin Mr Coleman partit pour Hassanieh avec la camionnette. Il emportait le courrier dans un havresac. En plus d'aller à la banque retirer l'argent nécessaire à la paye des ouvriers, il était chargé de plusieurs commissions pour les membres de l'expédition. Il ne comptait donc pas revenir avant le milieu de l'après-midi.

Malicieusement je supposais qu'il déjeunerait peut-être avec Sheila Reilly.

On ne travaillait guère aux fouilles les après-midi de paye, car la distribution des salaires commençait vers trois heures et demie.

Le jeune boy Abdullah, dont les fonctions consistaient à laver les poteries, s'installa, comme d'habitude, au centre de la cour et entonna son interminable mélodie. Le Dr Leidner et Mr Emmott se disposèrent à continuer le classement des vases jusqu'au retour de Mr Coleman, tandis que Mr Carey se rendait aux excavations.

Mrs Leidner alla se reposer dans sa chambre. Comme de coutume, je l'installai et, n'ayant nulle envie de dormir, je pris

un livre et m'enfermai dans ma propre chambre. Il pouvait être une heure moins le quart et deux autres heures s'écoulèrent agréablement pour moi. Je lisais *La mort dans une maison de santé*, un roman des plus amusants, encore qu'à mon avis l'auteur ignore ce qu'il se passe dans ces établissements. En tout cas, moi, je n'en ai jamais vu de ce genre. Je fus sur le point d'écrire à cet écrivain pour corriger son jugement sur certains détails tout à fait erronés.

Lorsque, enfin, je déposai le volume (la servante aux cheveux roux avait commis le crime et je ne l'avais pas du tout soupçonnée), je consultai ma montre et fus toute surprise de constater qu'elle marquait trois heures moins vingt.

Je me levai, rectifiai ma tenue et sortis dans la cour.

Abdullah, toujours en train de frotter, continuait de fredonner sa chanson déprimante. David Emmott, debout près de lui, triait des vases propres, rangeait dans des caisses, en vue du recollage, les fragments de ceux qui étaient brisés. Je m'avançai vers eux lorsque je vis le Dr Leidner descendre l'escalier de la terrasse.

— Quel bel après-midi ! nous dit-il gaiement. Je viens de faire un sérieux rangement. Louise sera satisfaite. Ces jours derniers, elle se plaignait qu'il n'y eût point de place pour se promener là-haut. Je cours lui annoncer la bonne nouvelle.

Il se dirigea vers la porte de sa femme, frappa et entra.

Au bout d'une minute ou deux, il ressortit. Je regardais précisément vers la porte à ce moment-là. Je crus vivre un cauchemar. Il était entré gai et alerte et maintenant, les yeux hagards, il semblait un homme ivre.

— Nurse ! cria-t-il d'une voix rauque. Nurse !

Aussitôt je compris qu'il se passait un événement anormal et je me précipitai vers lui. Il avait un air terrifiant, son visage, couleur de cendre, crispé d'angoisse et je crus qu'il allait s'évanouir.

— Ma femme ! s'exclama-t-il. Ma femme ! Oh ! mon Dieu !

Je l'écartai d'un geste et me ruai dans la pièce. Le spectacle dont je fus témoin faillit me couper la respiration.

Mrs Leidner gisait, auprès du lit, affaissée sur elle-même.

Je me penchai sur elle. La mort avait fait son œuvre et devait remonter au moins à une heure. La cause en était évidente : un coup terrible sur le front, juste au-dessus de la tempe droite. La malheureuse femme avait dû se lever et être frappée à l'endroit même où elle était tombée.

Je touchai le cadavre le moins possible.

Je jetai un regard autour de la chambre pour voir si je découvrais quelque indice, mais tout me sembla en ordre. Les fenêtres étaient bien fermées et le meurtrier n'avait pu se cacher nulle part. De toute évidence, il était parti depuis longtemps.

Refermant la porte derrière moi, je sortis.

À présent, le Dr Leidner avait tout à fait perdu connaissance. David Emmott se tenait à son côté. Il tourna vers moi un visage pâle et interrogateur.

En quelques mots, je le mis au courant de ce qui venait de se passer.

Comme je l'avais toujours jugé, c'était un homme sur qui on pouvait compter dans un moment critique. Parfaitement calme et maître de lui-même, il ouvrait ses yeux bleus d'un air stupéfié.

Après un instant de réflexion, il me dit :

— Nous devrions prévenir la police sans tarder. Bill sera de retour d'une minute à l'autre. Qu'allons-nous faire de Leidner ?

— Aidez-moi à le transporter dans sa chambre.

Emmott acquiesça d'un signe de tête.

— Il conviendrait peut-être de fermer d'abord cette porte à clef.

Ce qu'il fit.

— Prenez donc ceci, nurse, me dit-il en me remettant la clef.

Ensemble, nous portâmes le Dr Leidner sur son lit. Mr Emmott alla chercher une bouteille de brandy et reparut en compagnie de miss Johnson. Elle avait l'expression angoissée, mais elle demeurait calme et en possession de tous ses esprits. Je lui confiai la garde du Dr Leidner.

D'un pas alerte, je sortis dans la cour. La camionnette passait à ce moment sous la porte voûtée. Nous fûmes tous scandalisés en voyant le visage rose et joyeux de Bill. Il sauta de son siège et poussa son habituel : « Hello ! Hello ! Me voici avec la

guimbarde ! Nous n'avons pas rencontré de voleurs de grand chemin. »

Il s'arrêta net.

— Eh bien ! que se passe-t-il ici ? Qu'est-ce que vous avez tous ? Ne dirait-on pas que le chat vient de tuer votre canari ?

— Mrs Leidner est morte... assassinée.

— Quoi ?

Son visage réjouï changea aussitôt d'expression. Les yeux arrondis, il regardait devant lui.

— Mrs Leidner est morte ! Vous vous moquez de moi ?

— Morte !

Ce cri aigu me fit retourner et je vis Mme Mercado derrière moi.

— Vous dites que Mrs Leidner a été assassinée ?

— Oui, répondis-je. Assassinée.

— Non ! s'écria-t-elle. Jamais je ne pourrai croire cela. Peut-être s'est-elle suicidée.

— Les gens qui se suicident ne se frappent pas derrière la tête, répondis-je sèchement. C'est bel et bien un crime, madame Mercado.

Elle s'assit tout à coup sur une caisse retournée.

— Oui ! Mais c'est horrible ! Horrible !

Bien sûr, c'était horrible ! Nous n'avions pas besoin d'elle pour nous l'apprendre ! Peut-être, pensai-je, la brave dame éprouvait-elle quelque remords des mauvaises pensées qu'elle avait nourries contre la défunte et des propos malveillants tenus par elle sur son compte.

Au bout d'un instant, elle demanda, haletante :

— Qu'allez-vous faire ?

Mr Emmott, avec son sang-froid habituel, prit les décisions nécessaires.

— Bill, vous devriez retourner le plus vite possible à Hassanieh. Je ne suis guère au courant de la procédure à suivre. Tâchez de voir le capitaine Maitland, chef de la police. Consultez d'abord le Dr Reilly. Il vous indiquera la marche à suivre.

Coleman acquiesça d'un signe de tête.

Il avait pris un air grave, comme un enfant effrayé.

Sans dire une parole, il sauta dans la camionnette et repartit.

Mr Emmott proféra, d'un ton non convaincu :

— Peut-être ferions-nous bien de jeter un coup d'œil aux alentours.

Puis, haussant le ton, il appela :

— Ibrahim !

— *Na'am* !

Le jeune domestique arriva en courant. Mr. Emmott s'adressa à lui en langue arabe et un dialogue animé s'ensuivit. Le *boy* semblait nier quelque chose avec véhémence. Enfin, Mr Emmott déclara, perplexe :

— Il prétend qu'il n'est entré âme qui vive ici cet après-midi. Absolument personne. L'assassin a dû s'introduire sans se faire voir.

— Naturellement, dit M. Mercado. Il s'est faufilé pendant un moment d'inattention des *boys*.

— C'est peut-être cela, fit Mr Emmott.

Son hésitation m'incita à l'interroger du regard.

Il se retourna vers le jeune Abdullah et lui posa une question, à laquelle le gamin répondit longuement en protestant de toutes ses forces.

Les rides s'accrochèrent sur le front de Mr Emmott.

— Je n'y comprends rien, mais rien du tout, murmura-t-il.

Mais il omit de m'expliquer ce qui l'intriguait à ce point.

CHAPITRE XI

UNE DRÔLE D'AFFAIRE

Autant que possible, je me borne à exposer mon rôle personnel dans ce drame. Je glisserai donc sur les événements qui se déroulèrent au cours des deux heures suivantes : l'arrivée du capitaine Maitland accompagné de la police, et celle du Dr Reilly. Leur présence détermina dans la maison une consternation générale ; on procéda aux interrogatoires et à toutes les formalités habituelles en pareilles circonstances.

Vers cinq heures, les travaux préliminaires se trouvaient déjà bien avancés, lorsque le Dr Reilly me pria de l'accompagner dans le bureau.

Après avoir fermé la porte, il s'assit dans le fauteuil du Dr Leidner, m'indiqua un siège en face de lui et me dit à brûle-pourpoint :

— Allons, nurse, arrivons au fait : il se passe ici quelque chose de louche.

Je remontai mes manchettes et lui lançai un regard interrogateur.

Il tira un calepin de sa poche.

— Pour une satisfaction personnelle, je désirerais savoir à quelle heure exactement le Dr Leidner découvrit le corps de sa femme.

— Il ne devait pas être loin de trois heures moins le quart.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Je consultai ma montre en me levant, et à ce moment-là elle marquait trois heures moins vingt.

— Permettez-moi de jeter un coup d'œil sur votre montre.

Je la fis glisser de mon poignet et la lui tendis.

— Exacte à la minute. Mes compliments. Voilà du moins une question réglée. Selon vous, depuis combien de temps était-elle morte ?

— Vraiment, docteur, je n'ose répondre à cette question.

— Allons, sortez un peu de votre réserve professionnelle. Je veux simplement savoir si votre opinion concorde avec la mienne.

— Ma foi, je crois qu'elle avait cessé de vivre depuis une heure environ.

— Parfait. J'ai examiné le cadavre à quatre heures et demie et j'inclinerais à établir l'heure de la mort entre une heure quinze et une heure quarante-cinq, disons vers une heure et demie au plus juste...

Il s'interrompit et, d'un air pensif, tambourina sur la table.

— Voilà une drôle d'histoire ! Que pouvez-vous m'apprendre ? Vous vous reposiez, disiez-vous ? Avez-vous entendu un bruit quelconque ?

— À une heure et demie ? Non, docteur. Je n'ai rien entendu à une heure et demie, ni à aucun autre moment. Étendue sur mon lit d'une heure moins le quart à trois heures moins vingt, je n'ai perçu d'autre son que les fredonnements du *boy* dans la cour et quelques appels de Mr Emmott au Dr Leidner sur la terrasse.

— Le petit domestique arabe, oui...

Il fronça le sourcil.

À ce moment, la porte s'ouvrit, livrant passage au Dr Leidner et au capitaine Maitland. Celui-ci était un curieux petit bonhomme avec des yeux gris, pétillants de malice.

Le Dr Reilly se leva et poussa le Dr Leidner dans son fauteuil.

— Asseyez-vous donc. Je suis heureux de vous voir. Nous aurons besoin de vous. Quelque chose m'échappe dans cette affaire.

Le Dr Leidner baissa la tête, puis me regarda.

— Je sais. Ma femme a confié la vérité à miss Leatheran. Au point où en est l'enquête, nous ne devons rien cacher à la justice. Veuillez donc raconter au Dr Reilly et au capitaine Maitland ce qui s'est passé hier entre ma femme et vous.

Aussi exactement que possible, je répétais notre entretien.

De temps à autre, le capitaine Maitland poussait une exclamation. Lorsque j'eus terminé, il se tourna vers le Dr Leidner.

— Tout cela est bien exact, docteur, n'est-ce pas ?

— Tout ce que vient de dire miss Leatheran est absolument exact.

— Quel drame extraordinaire ! remarqua le Dr Reilly. Pouvez-vous nous montrer ces lettres ?

— Nul doute que vous les trouviez parmi les objets personnels de ma femme.

— Elle les a tirées de la serviette en cuir placée sur sa table, dis-je.

— Elles doivent y être encore.

Il se tourna vers le capitaine Maitland et son visage, d'ordinaire aimable, s'assombrit.

— Il ne saurait être question d'étouffer cette histoire, capitaine. L'essentiel est de trouver le coupable et de le punir.

— Croyez-vous que ce soit le premier mari de Mrs Leidner ? demandai-je.

— N'est-ce point votre opinion, nurse ? me répliqua le capitaine Maitland.

— Il y a tout de même place au doute, observai-je d'une voix hésitante.

— En tout cas, déclara le Dr Leidner, le coupable n'est qu'un vulgaire assassin, et, j'ajouterai, un fou dangereux. Il faut absolument le prendre. Cela doit être relativement facile.

Le Dr Reilly proféra lentement :

— La tâche offre peut-être plus de difficultés que vous ne pensez. N'est-ce pas, Maitland ?

Le capitaine Maitland tira sur sa moustache sans répondre.

Soudain, je frémis.

— Excusez-moi, messieurs, mais je songe à un détail qui peut présenter quelque intérêt.

Je leur racontai l'histoire de l'Iraquien que nous avions vu tentant de regarder par la fenêtre et que j'avais aperçu le lendemain autour de la maison, essayant de faire parler le père Lavigny.

— Bon. Nous allons en prendre note, dit le capitaine Maitland. Ce sera déjà une piste pour la police. Cet individu peut être mêlé au crime.

— Probablement en qualité d'espion à la solde du criminel, suggèrai-je. Probablement devait-il le prévenir lorsque le champ serait libre.

Le Dr Reilly se frotta le nez d'un geste las.

— Ce point était indispensable. Admettons que quelqu'un se fût trouvé sur le passage de l'assassin... Alors ?

Je le considèrai d'un œil perplexe.

Le capitaine Maitland se tourna vers le Dr Leidner.

— Je vous prie de m'écouter avec attention, Leidner. Je passe en revue les témoignages recueillis jusqu'ici. Après le lunch servi à midi et terminé à une heure moins vingt-cinq, votre femme s'est rendue à sa chambre, accompagnée de miss Leatheran, qui l'a installée confortablement. Vous-même êtes monté sur la terrasse, où vous êtes resté les deux heures suivantes. Tous ces points sont-ils bien exacts ?

— Oui.

— Pendant tout ce temps, êtes-vous descendu de la terrasse ?

— Non.

— Quelqu'un est-il monté vous voir ?

— Oui, Emmott, à plusieurs reprises. Il faisait la navette entre moi et le gamin qui lavait les poteries en bas dans la cour.

— Avez-vous regardé ce qui se passait dans la cour ?

— Une ou deux fois... pour demander un renseignement à Emmott.

— Chaque fois, le *boy* était-il assis au milieu de la cour en train de laver ses poteries ?

— Oui.

— Quelle fut la plus longue période de temps où Emmott demeura près de vous et s'absenta de la cour ?

Le Dr Leidner réfléchit.

— C'est assez difficile à se rappeler... peut-être dix minutes. Personnellement, je pourrais aussi bien dire deux ou trois minutes, mais je sais par expérience que je perds la notion du temps lorsque je suis absorbé dans mon travail.

Le capitaine regarda le Dr Reilly. Celui-ci dit, en hochant la tête :

— Nous ferons bien de tirer tout cela au clair.

Le capitaine Maitland reprit son calepin et l'ouvrit :

— Écoutez, Leidner, je vais vous lire, d'après leurs déclarations, ce que faisait chacun des membres de votre expédition cet après-midi entre une et deux heures.

— Mais...

— Attendez... Dans une minute vous comprendrez où je veux en venir. D'abord, parlons de M. et Mme Mercado... Mercado travaillait dans son laboratoire et Mme Mercado se lavait les cheveux dans sa chambre à coucher. Miss Johnson prenait des impressions de cachets cylindriques dans la salle commune. Mr Reiter développait des plaques photographiques dans la chambre noire. Le père Lavigny se livrait à ses travaux habituels dans sa chambre. Quant aux deux derniers, Carey et Coleman, le premier était aux fouilles et Coleman à Hassanieh. Voilà pour ce qui concerne les membres de l'expédition. Passons à présent aux domestiques. Le cuisinier, votre jeune Hindou, assis devant la porte voûtée, bavardait avec le gardien tout en plumant un couple de volailles. Ibrahim et Mansur, chargés du service intérieur de la maison, le rejoignirent vers une heure quinze. Tous les deux demeurèrent là pour rire et pour plaisanter jusqu'à deux heures trente. À ce moment-là, votre femme avait cessé de vivre.

Le docteur se pencha en avant.

— Je ne suis guère plus avancé... Où donc voulez-vous en venir ?

— Existe-t-il, de l'extérieur, un moyen d'accès à la chambre de Mrs Leidner en dehors de la grande porte de la cour ?

— Non. Il y a deux fenêtres, mais elles sont munies de gros barreaux et, de plus, je crois qu'elles étaient fermées.

Il me lança un regard interrogateur.

— Elles étaient fermées à la crémona, m'empressai-je d'expliquer.

— N'importe, dit le capitaine Maitland, même si elles eussent été ouvertes, personne n'aurait pu entrer ni sortir par-là. Mes compagnons et moi nous en sommes assurés. Elles sont toutes

pourvues de barreaux de fer en excellent état. Pour pénétrer dans la chambre de votre femme, un étranger doit nécessairement avoir passé par la porte voûtée et traversé la cour. Mais le cuisinier, le gardien et les jeunes domestiques attestent n'avoir vu personne.

Le Dr Leidner se leva d'un bond.

— Qu'insinuez-vous par-là ? Expliquez-vous !

— Du calme, cher ami, lui conseilla le Dr Reilly. Je comprends que le coup soit dur pour vous, mais il ne faut pas craindre d'affronter les faits : l'assassin n'est pas venu du dehors... il se trouvait donc à l'intérieur. Tout laisserait donc supposer que Mrs Leidner a été tuée par un membre de votre propre expédition.

CHAPITRE XII

« JE NE CROYAIS PAS... »

— Non ! Non !

Le Dr Leidner arpenta la pièce d'un pas agité.

— Ce que vous venez de dire est impossible, Reilly, absolument impossible ! Comment ? L'un de nous ? Voyons, tout le monde ici aimait beaucoup Louise !

Une légère moue affaissa les coins de la bouche du Dr Reilly. Vu les circonstances, il lui était difficile d'émettre une opinion, mais si jamais un silence fut éloquent, celui du docteur en disait long.

— Tout à fait impossible ! répéta le Dr Leidner. Tout le monde l'adorait. Louise exerçait un charme étonnant, et chacun, ici, en était pénétré.

Le Dr Reilly toussota.

— Excusez-moi, Leidner, mais, somme toute, vous exprimez là un sentiment personnel. Si un membre quelconque de votre expédition avait nourri une aversion pour votre femme, il se serait bien gardé de vous en avertir.

Le Dr Leidner parut décontenancé.

— Oui... je vous l'accorde. Cependant, Reilly, je crois que vous faites erreur. Je vous assure que tout le monde ici éprouvait une grande sympathie envers Louise.

Il se tut un instant, puis éclata de colère :

— Votre insinuation est une infamie. Non, je ne puis y croire !

— Vous ne pouvez nier l'évidence.

— L'évidence ? L'évidence ? Des mensonges racontés par un cuisinier hindou et deux serviteurs arabes. Vous connaissez comme moi ces indigènes, Reilly, et vous aussi, Maitland. La vérité ne prend aucune valeur à leurs yeux. Ils répètent, par simple politesse, ce qu'on veut leur faire dire.

— Dans le cas présent, remarqua d'un ton sec le Dr Reilly, ils disent précisément ce que nous ne voudrions pas leur entendre dire. Devant la porte stationne continuellement un club de bavards. En outre, je connais suffisamment les mœurs de votre maison. Chaque fois que je suis venu ici l'après-midi, j'ai trouvé vos gens rassemblés à cet endroit. C'est leur lieu habituel de réunion.

— Vous concluez trop vite, ce me semble. Pourquoi cet homme – ce démon – n'aurait-il pas pénétré plus tôt dans la journée pour se cacher quelque part ?

— Votre hypothèse est soutenable, prononça froidement le Dr Reilly. Admettons qu'un étranger ait réussi à s'introduire inaperçu. Il aurait dû, en ce cas, se dissimuler jusqu'à l'heure du crime (et certainement dans la chambre de Mme Leidner, où il n'y a aucune cachette) et courir le risque d'être découvert à l'instant où il entraît chez sa victime et en sortait, puisque Emmott et le *boy* sont demeurés presque tout le temps dans la cour.

— Le *boy*. Je n'y pensais plus ! s'exclama le Dr Leidner. Ce gamin, très éveillé, doit avoir vu le meurtrier entrer dans la chambre de ma femme.

— Nous avons élucidé ce point. Tout l'après-midi, il a lavé les poteries, sauf pendant un moment. Emmott est monté avec vous sur la terrasse vers une heure et demie : il n'arrive pas à préciser davantage.

— Il y est resté une dizaine de minutes. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Oui. Moi-même je ne saurais vous indiquer l'heure exacte.

— Très bien. Le *boy* profita de ce court laps de temps pour rejoindre les autres devant la porte et bavarder avec eux. À son retour, Emmott constata l'absence du gamin. Furieux, il l'appela et lui demanda pourquoi il avait quitté son travail. Selon toute apparence, votre femme a dû être assassinée durant ces dix minutes.

Poussant un gémissement, le Dr Leidner s'assit et cacha son visage dans ses mains.

Le Dr Reilly continua, d'une voix calme :

— Cette heure-là coïncide avec mes propres constatations. Mrs Leidner était morte depuis trois heures environ lorsque je l'ai examinée. La seule question à résoudre est celle-ci : qui est l'assassin ?

Un silence s'établit. Le Dr Leidner se redressa et se passa la main sur le front.

— J'admets la force de votre thèse, Reilly, dit-il. Tout laisse supposer que le meurtrier se trouvait déjà dans la maison. Cependant, je demeure convaincu que ce raisonnement pêche par quelque endroit. Tout d'abord, vous prétendez qu'une coïncidence étrange s'est produite.

— Il est bizarre que vous employiez ce terme, observa le Dr Reilly.

Sans attacher d'importance à cette remarque, le Dr Leidner poursuivit :

— Ma femme reçoit des lettres de menaces. Elle a des raisons de redouter une certaine personne. Alors, elle est assassinée. Et vous me demandez de croire que son meurtrier est un autre que l'auteur de ces lettres ? C'est tout simplement grotesque.

— À première vue... euh... oui, répondit le Dr Reilly d'un air rêveur.

Il consulta du regard le capitaine Maitland.

— Coïncidence... hein ? Qu'en dites-vous, Maitland ? Partagez-vous cette idée ? L'attribuerons-nous entièrement à Leidner ?

Le capitaine approuva.

— Allez-y !

— Avez-vous entendu parler d'un certain Hercule Poirot, Leidner ?

Le Dr Leidner, très intrigué, regarda son interlocuteur.

— Ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu, dit-il vaguement. Un de mes amis, M. Van Aldin, m'a parlé de lui en termes très élogieux. C'est un détective privé, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela.

— Mais ce M. Poirot habite Londres. Comment pourrait-il nous aider ?

— C'est juste. Il vit à Londres, répondit le Dr Reilly ; cependant, voici où la coïncidence entre en jeu. Poirot n'est pas

en ce moment à Londres, mais en Syrie, et il passera par Hassanieh demain en se rendant à Bagdad !

— Qui vous l’a dit ?

— Jean Bérat, le consul français. Hier soir, il a dîné avec nous et nous a annoncé cette nouvelle. Il paraît que Poirot a découvert l’auteur d’un scandale militaire en Syrie. Il passe par ici en gagnant Bagdad et, de là, traversera la Syrie pour retourner à Londres. Que dites-vous de cette coïncidence ?

Le Dr Leidner hésita un instant et, comme pour s’excuser, regarda le capitaine Maitland.

— Et vous, qu’en pensez-vous, capitaine ?

— J’accueillerais volontiers cette collaboration, s’empressa de répondre le capitaine. Mes collègues sont d’excellents limiers pour battre la campagne et se livrer à des enquêtes sur les vendettas entre Arabes, mais, franchement, Leidner, l’assassinat de votre épouse n’est pas de mon ressort. Tout, dans ce crime, me semble mystérieux. Je ne demande pas mieux que de voir ce détective prendre en main cette affaire.

— En d’autres termes, vous m’invitez à faire appel aux services de ce M. Poirot ? dit Mr Leidner. Et s’il refuse ?

— Il ne refusera pas, affirma le Dr Reilly.

— Qu’en savez-vous ?

— Parce que moi-même, en tant que médecin, si on venait me demander d’intervenir dans un cas compliqué, disons de méningite cérébro-spinale, je ne me sentirais pas la force de refuser. Il ne s’agit pas ici d’un crime ordinaire, docteur Leidner.

— Non, en effet, prononça le Dr Leidner, les lèvres contractées de douleur. Reilly, auriez-vous l’obligeance de pressentir ce M. Hercule Poirot de ma part ?

— Volontiers.

Le Dr Leidner remercia d’un geste de la main.

— Même en ce moment, dit-il lentement, je ne puis croire que Louise soit morte.

Je ne pus en supporter davantage.

— Oh ! docteur Leidner ! éclatai-je, je ne saurais vous dire à quel point je suis affligée au sujet de ce drame. J’ai failli à ma

tâche. Mon devoir consistait à veiller constamment sur Mrs Leidner, afin d'écarter d'elle un tel malheur.

Le Dr Leidner hocha gravement la tête.

— Non, non, mademoiselle, vous n'avez rien à vous reprocher. Dieu me pardonne, c'est moi qui suis à blâmer... Je ne pouvais croire... Je n'ai jamais cru un instant qu'un réel danger menaçait la vie de ma femme.

La face crispée, il se leva.

— Je l'ai abandonnée à son destin... Je n'ai rien fait pour empêcher ce crime... parce que je me suis refusé à croire.

Il sortit de la pièce en chancelant.

Le Dr Reilly leva les yeux vers moi.

— Je me sens moi-même quelques torts envers la défunte. Jusqu'ici, je considérais que cette femme horripilait son mari et lui donnait sur les nerfs.

— Moi non plus, je n'ai pas pris ses dires au sérieux, avouai-je.

— Tous trois nous nous sommes trompés, conclut le Dr Reilly.

— Il le semblerait, du moins, approuva le capitaine Maitland.

CHAPITRE XIII

L'ARRIVÉE D'HERCULE POIROT

Jamais je n'oublierai l'impression que me causa Hercule Poirot la première fois que je le vis. Certes, par la suite, je m'habituai à lui, mais, au premier abord, son allure me stupéfia et ce dut être le cas pour chacun d'entre nous.

J'avais dû me représenter un personnage dans le genre de Sherlock Holmes, long et mince, au visage fin et intelligent. J'étais prévenue que Poirot était un étranger, mais je ne me l'imaginais pas étranger à ce point, si du moins vous comprenez ma façon de m'exprimer.

Rien qu'à le regarder, il vous prenait envie de rire. Poirot vous rappelait un artiste sur la scène ou au cinéma. D'abord, ce petit bonhomme tout rond, haut à peine de cinq pouces, paraissait tout à fait vieux avec son énorme moustache et sa tête en forme d'œuf. On eût dit un coiffeur dans un vaudeville.

Tel était l'homme qui allait découvrir l'assassin de Mrs Leidner !

Sans doute ma déception se lisait-elle sur mon visage, car presque aussitôt il me dit avec un drôle de clignotement d'yeux :

— Je ne suis pas à votre goût, *ma sœur* ? ³ N'oubliez pas que c'est en le mangeant qu'on reconnaît la saveur du pudding.

Ce dicton anglais ne manque pas de justesse, mais, pour autant, Poirot ne m'inspirait qu'une médiocre confiance.

Le Dr Reilly l'avait amené dans son studio le dimanche, peu après le déjeuner. Immédiatement, le petit détective belge demanda qu'on nous réunît dans une pièce.

³Hercule Poirot appelle Miss Leatheran « ma sœur » comme il l'a vu faire en Angleterre, où l'on désigne sous ce nom des infirmières tant laïques que religieuses.

Tous, nous prîmes place à la table de la salle à manger. M. Poirot s'assit à la tête, flanqué d'un côté par le Dr Leidner, et, de l'autre, par le Dr Reilly.

Lorsque nous fûmes tous présents, le Dr Leidner, s'éclaircissant la gorge, prit la parole de sa voix douce et hésitante :

— Vous avez tous certainement entendu parler de M. Hercule Poirot. Comme il passait aujourd'hui par Hassanieh, il a eu l'obligeance d'interrompre son voyage pour nous aider de ses lumières. La police iraquienne et le capitaine Maitland agissent pour le mieux, j'en suis convaincu, mais... dans le cas présent, il existe certaines circonstances... (il s'empêtra dans son discours et jeta un coup d'œil suppliant au Dr Reilly) des complications...

— Oh ! évidemment, il y a du louche là-dessous, ajouta le petit homme au bout de la table.

— Il faut absolument l'arrêter ! s'exclama Mme Mercado. Je me révolte à l'idée qu'il puisse échapper à la justice.

Le détective belge lui adressa un regard approbateur.

— L'arrêter ? Qui, madame ?

— L'assassin, parbleu !

— Ah ! l'assassin ! répéta Hercule Poirot.

Il s'exprimait comme si le meurtrier ne l'intéressait pas le moins du monde.

Tout le monde leva les yeux sur lui et il nous regarda tous à tour de rôle.

— On dirait, fit-il, que personne d'entre vous n'a jusqu'ici eu à s'occuper d'une affaire criminelle.

Un murmure général d'assentiment lui répondit.

Hercule Poirot esquissa un sourire.

— Il va de soi que vous ignoriez l'A.B.C. d'une enquête. Elle comporte des corvées désagréables... extrêmement désagréables... Tout d'abord, il y a le *soupçon*.

— Le soupçon ?

Miss Johnson venait de parler. M. Poirot la considéra d'un air pensif. J'eus l'impression qu'il approuvait cette interrogation. Il semblait penser : « Enfin, voici une femme intelligente et raisonnable ! »

— Oui, mademoiselle. Le soupçon ! N’y allons pas par quatre chemins. Le soupçon pèse sur tous les habitants de cette maison, jusqu’au dernier : le cuisinier, le marmiton, le valet de chambre, etc. Oui, et aussi sur tous les membres de l’expédition.

Mme Mercado se leva, frémissante, les traits convulsés :

— Quelle audace !... Comment osez-vous parler ainsi ? C’est odieux ! Intolérable ! Docteur Leidner, permettez-vous à cet homme... à cet homme...

Le docteur répondit d’une voix lasse.

— Je vous en prie, Marie, essayez de garder votre sang-froid.

M. Mercado se leva à son tour, les mains tremblantes et les yeux injectés de sang.

— Je partage l’avis de ma femme. C’est une insulte, un outrage.

— Non ! Non ! déclara M. Poirot. Je n’insulte personne. Je vous demande seulement de regarder les faits bien en face : d’une maison où un crime a été commis, le soupçon s’étend sur tous ses hôtes. Dites-moi, quelle preuve avons-nous que le meurtrier soit venu du dehors ?

Mme Mercado protesta :

— Bien sûr qu’il est venu du dehors ! Cela saute aux yeux ! Voyons... (Elle s’interrompt, puis ajouta d’une voix plus lente.) Toute autre supposition est inadmissible.

— Vous avez sans doute raison, madame, dit Poirot en s’inclinant. Je désire simplement vous faire comprendre comment il convient de procéder au début d’une enquête. Avant de chercher ailleurs l’assassin, je veux m’assurer de l’innocence de toutes les personnes présentes.

— Est-ce que cela ne nous conduira pas un peu tard dans la soirée ? demanda le père Lavigny d’une voix onctueuse.

— La tortue, mon Père, a dépassé le lièvre.

Le père Lavigny haussa les épaules.

— Nous sommes entre vos mains, fit-il, résigné. Veuillez, aussi rapidement que possible, vous convaincre de notre innocence dans cette épouvantable affaire.

— Oui, aussi rapidement que possible. Il était de mon devoir de vous exposer clairement la situation afin que vous ne vous offusquiez pas des questions impertinentes que je pourrai être

amené à vous poser. Peut-être, mon Père, l'Église consentira-t-elle à donner l'exemple ?

— Interrogez-moi comme vous l'entendrez, dit le père Lavigny d'une voix grave.

— Est-ce la première saison que vous passez ici ?

— Oui.

— Et vous êtes arrivé... quand ?

— Voilà exactement trois semaines aujourd'hui... c'est-à-dire le 27 février.

— D'où veniez-vous ?

— Du monastère des Pères Blancs, à Carthage.

— Merci, mon Père. Connaissiez-vous Mrs Leidner avant votre venue ici ?

— Non, je n'avais jamais rencontré cette dame auparavant.

— Voulez-vous me dire ce que vous faisiez au moment du crime ?

— Je déchiffrais des inscriptions cunéiformes dans ma propre chambre.

Je remarquai, près du coude de Poirot, un plan sommaire de la maison.

— C'est bien la chambre située à l'angle sud-ouest, correspondant à celle de Mrs Leidner, sur le côté opposé ?

— Oui.

— À quelle heure êtes-vous rentré dans votre chambre ?

— Aussitôt après déjeuner... mettons à une heure moins vingt.

— Et vous en êtes sorti... quand ?

— Un peu avant trois heures. J'avais entendu la camionnette revenir puis repartir aussitôt. Cela me sembla étrange et je suis allé voir ce qu'il se passait.

— Vous êtes-vous absenté de votre chambre d'une heure moins vingt à trois heures ?

— Non, pas une seule fois.

— Avez-vous entendu ou vu quelque chose susceptible de nous éclairer sur le drame ?

— Non.

— Votre chambre possède-t-elle une fenêtre donnant sur la cour ?

— Non, les deux fenêtres regardent la campagne.
— Pouviez-vous entendre ce qui se passait dans la cour ?
— Très peu. J'ai entendu Mr Emmott monter à la terrasse et en descendre une ou deux fois.
— Vous souvenez-vous de l'heure ?
— Non, je n'en ai aucune idée. Mon travail m'absorbait entièrement.

Après une pause, Poirot reprit :

— Pourriez-vous nous dire quelque chose de nature à éclaircir cette affaire ? Par exemple, avez-vous remarqué quoi que ce fût pendant les journées qui précédèrent le crime ?

Le père Lavigny, un tantinet gêné, lança au Dr Leidner un regard interrogateur.

— Vous me posez là une question embarrassante, prononça-t-il gravement. Puisque vous me le demandez, je vous répondrai franchement qu'à ma connaissance, Mrs Leidner redoutait quelqu'un ou quelque chose. L'arrivée de personnes étrangères à cette maison la mettait dans un état nerveux inexplicable... mais dû sans doute à une cause quelconque que j'ignore totalement, car elle ne s'est jamais confiée à moi.

Poirot s'éclaircit la voix et consulta des notes qu'il tenait à la main.

— Je crois comprendre qu'il y a deux nuits on craignait ici un cambriolage.

Le père Lavigny répondit dans l'affirmative et répéta son histoire de la lumière aperçue dans la salle des antiquités et de la perquisition inutile qui s'ensuivit.

— Vous croyez, n'est-ce pas, que quelqu'un d'étranger à la maison s'y est introduit à ce moment-là ?

— À la vérité je ne sais que penser, déclara le père Lavigny. Rien n'a été enlevé ni dérangé. C'était peut-être un des jeunes domestiques...

— Ou un membre de l'expédition ?

— Ou un membre de l'expédition. Mais alors, pourquoi cette personne n'avouerait-elle pas sa visite nocturne ?

— Cela pourrait être aussi bien quelqu'un du dehors ?

— Évidemment.

— Supposez qu'un étranger ait pénétré dans la maison. Aurait-il pu s'y cacher impunément durant toute la journée du lendemain et jusqu'à l'après-midi du surlendemain ?

Il posa cette question à la fois au père Lavigny et au Dr Leidner. Les deux hommes réfléchirent un long moment.

— Je n'en vois guère la possibilité, prononça le Dr Leidner, avec quelque hésitation. Où donc aurait-il pu se dissimuler ? En avez-vous une idée, père Lavigny ?

— Non... non... pas la moindre.

Tous deux paraissaient abandonner à regret cette hypothèse. Poirot se tourna vers miss Johnson.

— Et vous, mademoiselle, croyez-vous cette éventualité possible ?

Au bout d'un instant, miss Johnson hocha la tête.

— Non, pas du tout. Où l'assassin aurait-il pu se cacher ? Toutes les chambres à coucher sont prises, et, de plus, sommairement meublées. La chambre noire, la salle des architectes et le laboratoire ont tous été occupés le lendemain, et il ne s'y trouve ni recoins ni grands placards. À moins que les serviteurs ne soient complices.

— Supposition plausible... mais rien n'autorise à le croire, dit Poirot.

Une fois de plus, il s'adressa au père Lavigny.

— Voici une autre question. L'autre jour, miss Leatheran, ici présente, vous a vu causant avec un homme devant la porte d'entrée. Elle avait déjà remarqué cet individu essayant de regarder à l'intérieur par une des fenêtres du dehors. Tout laisse supposer que cet homme rôdait autour de la maison avec une intention quelconque.

— C'est encore possible, dit rêveusement le père Lavigny.

— Est-ce lui qui, le premier, vous a adressé la parole ?

Le père Lavigny réfléchit un instant :

— Oui... il me semble. Ah ! oui. Je me souviens, il m'a parlé le premier.

— Que vous a-t-il dit ?

Le père Lavigny sembla se livrer à un effort de mémoire.

— Il me demanda, je crois, si cette maison appartenait à l'expédition américaine. Puis il fit une réflexion sur le grand

nombre d'ouvriers employés aux fouilles. J'avoue que je ne saisis pas exactement ce qu'il disait, mais je m'efforçai de poursuivre la conversation afin d'améliorer mes connaissances pratiques de la langue arabe. J'espérais qu'en sa qualité de citadin, ce passant me comprendrait plus facilement que les terrassiers occupés à l'excavation.

— N'avez-vous point abordé d'autres sujets de conversation ?

— Autant que je me souviene je lui parlai de l'importance de la ville d'Hassanieh, sans toutefois la comparer à Bagdad.

Il me demanda si j'étais arménien ou syrien.

— Pourriez-vous me donner le signalement de cet individu ?

De nouveau, le père Lavigny plissa le front pour réfléchir.

— Il était plutôt court et trapu, déclara-t-il enfin. Il louchait de façon très visible et avait le teint pâle.

M Poirot se tourna vers moi.

— L'avez-vous vu ainsi, mademoiselle Leatheran ?

— Pas tout à fait. Je l'ai plutôt trouvé grand et brun, plutôt mince, et je n'ai pas remarqué qu'il louchait.

En désespoir de cause, M. Poirot haussa les épaules.

— Toujours la même chose ! Si vous apparteniez à la police, vous partageriez mon avis ! Deux témoins donnent invariablement un signalement différent de la même personne ! Ils se contredisent sur chaque détail.

— En ce qui concerne la loucherie, je m'en souviens nettement. Sur les autres points, il se peut que miss Leatheran ait raison. Lorsque je dis *blond*, je veux dire que, pour un Iraquien, cet homme était blond, mais rien d'étonnant que mademoiselle l'ait trouvé brun.

— Très brun, appuyai-je. Avec un teint olivâtre.

Le Dr Reilly se mordit la lèvre en souriant.

Poirot lança les mains en l'air.

— Passons, dit-il. Nous ignorons encore l'importance qu'il convient d'attacher à la présence autour de la maison de cet inconnu, mais il faut à tout prix le retrouver. Poursuivons notre enquête.

Il hésita un instant, étudia les visages tournés vers lui autour de la table, puis, d'un bref mouvement de la tête, il désigna Mr Reiter.

— Voyons, mon ami, dites-nous un peu ce que vous avez fait hier après-midi ?

Le visage rose et joufflu de l'interpellé s'empourpra tout d'un coup.

— Moi ?

— Oui, vous. D'abord, votre nom et votre âge ?

— Carl Reiter. Vingt-huit ans.

— Américain, n'est-ce pas ?

— Oui, de Chicago.

— C'est votre première saison ici ?

— Oui. Je m'occupe de travaux photographiques.

— Ah ! oui. Quel fut votre emploi du temps hier après-midi ?

— Eh bien !... je suis resté dans la chambre noire la plus grande partie de la journée.

— La plus grande partie de la journée ?

— Oui. J'ai d'abord développé des plaques. Ensuite, j'ai préparé des objets en vue de les photographier.

— Dehors ?

— Oh ! non. Dans l'atelier de photographie.

— La chambre noire ouvre sur cet atelier ?

— Oui.

— En sorte que vous n'avez pas quitté votre atelier de photographie ?

— Non.

— Avez-vous remarqué ce qui se passait dans la cour ?

Le jeune homme hochait la tête.

— Non. Je n'ai rien vu. J'étais trop occupé. J'ai bien entendu le bruit de la camionnette et, dès que j'ai pu quitter mon travail, je suis sorti pour voir s'il n'y avait pas de courrier pour moi. C'est alors que j'ai... appris...

— À quelle heure avez-vous commencé vos travaux dans l'atelier ?

— À une heure moins dix.

— Connaissiez-vous Mrs Leidner avant de rejoindre l'expédition ?

— Non, monsieur. Je ne l'avais jamais vue avant mon arrivée ici.

— Essayez de vous rappeler un incident... si petit soit-il... susceptible de nous apporter quelque lumière.

Carl Reiter secoua la tête et prononça :

— Ma foi, monsieur, je n'ai rien vu.

— Monsieur Emmott ?

David Emmott, de sa voix claire et agréable, s'exprima avec précision.

— D'une heure moins le quart à trois heures moins le quart, je triais les fragments des poteries, tout en surveillant le gamin Abdullah. Je suis monté à plusieurs reprises sur la terrasse, donner un coup de main au Dr Leidner.

— Combien de fois ?

— Quatre, il me semble.

— Et combien de temps restiez-vous ?

— D'ordinaire, deux minutes... pas davantage. Mais une fois, environ une demi-heure après m'être mis à l'ouvrage, je me suis attardé une dizaine de minutes pour discuter avec le docteur touchant les pièces à garder ou à jeter.

— Et lorsque vous êtes redescendu, le jeune *boy* avait abandonné son poste ?

— Oui. Furieux, je l'ai appelé et il reparut par la porte voûtée. Il était allé bavarder avec ses camarades.

— C'est le seul moment où il ait quitté son travail ?

— Je l'ai envoyé à une ou deux occasions sur la terrasse porter des poteries.

Poirot dit, d'un ton grave :

— Inutile, monsieur Emmott, de vous demander si, durant ce temps, vous avez vu quelqu'un entrer ou sortir de la chambre de Mrs Leidner ?

Mr Emmott s'empessa de répondre :

— Je n'ai vu absolument personne. Nul n'est venu dans la cour pendant mes deux heures de travail.

— Et, autant que vous vous souveniez, il était une heure et demie lorsque vous et le *boy* vous êtes absents, laissant la cour déserte ?

— Il ne devait pas être loin de cette heure-là. Je ne saurais préciser davantage.

Poirot se tourna vers le Dr Reilly.

— Ces renseignements concordent assez bien avec vos déclarations sur l'heure de la mort, docteur ?

M. Poirot caressa ses grandes moustaches bouclées.

— Parfaitement, acquiesça le médecin.

— Nous pouvons, ce me semble, conclure que Mrs Leidner a trouvé la mort pendant ces dix minutes.

CHAPITRE XIV

UN DE NOUS ?

Une légère pause... au cours de laquelle sembla déferler dans la pièce une vague d'horreur.

Pour la première fois à ce moment, je prêtai crédit à l'hypothèse du Dr Reilly.

J'eus l'impression nette que l'assassin se trouvait parmi nous... dans cette salle à manger et... en train d'écouter. *Un de nous...*

Sans doute Mme Mercado en eut-elle également l'intuition, car elle poussa un petit cri aigu.

— C'est plus fort que moi, sanglota-t-elle. Je... c'est si terrible !

— Courage, Marie ! lui dit son époux.

Il nous regarda en manière d'excuse.

— Elle est si sensible, ajouta-t-il. Elle prend tellement les choses à cœur.

— Je... j'aimais tant Louise ! soupira Mme Mercado.

Je ne sais si mes sentiments se trahirent sur mes traits, mais je m'aperçus soudain que M. Poirot me dévisageait et que ses lèvres esquissaient un sourire.

Je lui répondis par un regard froid et, aussitôt, il reprit l'interrogatoire.

— Veuillez me dire, madame, de quelle façon vous avez passé l'après-midi d'hier.

— Je me suis lavé la tête, pleurnicha Mme Mercado. C'est affreux de penser que pendant ce temps je vaquais à mes occupations, toute joyeuse, sans rien soupçonner.

— Vous vous trouviez dans votre chambre ?

— Oui.

— Vous n'en êtes pas du tout sortie ?

— Non, pas avant l'arrivée de la camionnette. Le bruit me fit quitter ma chambre et j'appris tout ce qui venait de se passer. Oh ! que c'est affreux !

— En avez-vous été surprise ?

Mme Mercado cessa de gémir et ouvrit des yeux fulgurants de colère.

— Monsieur Poirot, que dites-vous ? Insinueriez-vous ?...

— Ce que je dis, madame ? Simplement que, d'après vos déclarations, vous aimiez beaucoup Mrs Leidner, et qu'elle a pu vous faire ses confidences.

— Oh ! je comprends... Non, non, cette chère Louise ne m'a jamais rien confié... du moins rien de précis. J'ai remarqué sa nervosité et son air inquiet. En outre, elle racontait des faits étranges : des mains frappant à sa fenêtre... que sais-je encore ?

— Des imaginations, disiez-vous ! avançai-je, incapable de garder davantage le silence.

Je constatai avec satisfaction son embarras soudain.

Une fois de plus, M. Poirot lança dans ma direction un coup d'œil amusé.

Il résuma, d'une façon méthodique :

— Ce qui revient à dire, madame, que vous vous laviez les cheveux, que vous n'avez rien vu, ni rien entendu. Vous souvenez-vous de quelque détail capable de nous aider en quelque chose ?

Mme Mercado ne prit même pas le temps de réfléchir.

— Non, pas le moindre détail. Pour moi, tout cela est bien mystérieux. Mais à mes yeux un fait demeure certain : le meurtrier est venu du dehors. C'est l'évidence même.

Poirot se tourna vers son mari.

— Et vous, monsieur, qu'avez-vous à dire ?

M. Mercado, sursauta nerveusement. Il tira sur sa barbe d'un air gêné.

— Sans aucun doute, l'assassin venait de l'extérieur. Lequel d'entre nous aurait pu faire du mal à Mrs Leidner ? Elle était si bonne... si aimable... (Il hocha la tête.) Celui qui l'a tuée était un monstre... oui, un monstre !

— Et vous, monsieur, comment avez-vous passé l'après-midi d'hier ?

— Moi ?

Il regarda dans le vide.

— Vous étiez dans le laboratoire, Joseph, lui souffla sa femme.

— Ah ! oui. En effet, en effet. J'accomplissais ma tâche habituelle.

— À quelle heure y êtes-vous allé ?

De nouveau, il sembla désemparé et interrogea sa femme du regard.

— À une heure moins dix, Joseph.

— Ah ! oui. À une heure moins dix.

— Êtes-vous sorti dans la cour ?

— Non... je ne pense pas. (Une pause.) Non, je suis sûr de ne pas être sorti une seule fois.

— À quelle heure avez-vous appris le drame ?

— Ma femme est venue m'en informer. Cette affreuse nouvelle me révolta. Je ne pouvais y croire. Encore maintenant, j'ai de la peine à me figurer que c'était vrai.

Soudain, il se mit à trembler.

— C'est horrible... horrible...

Mme Mercado s'empessa auprès de lui.

— Oui, oui, Joseph. Nous sommes tous chagrinés, mais nous ne devons pas nous abandonner à notre douleur. N'aggravons pas les souffrances de ce pauvre Dr Leidner.

Un spasme nerveux contracta les traits du docteur, et j'en conçus que toutes ces démonstrations lui étaient pénibles. Il lança un regard vers Poirot comme pour le supplier de poursuivre.

— Miss Johnson ? dit aussitôt le détective.

— Je crains de ne pouvoir vous apprendre grand-chose.

La voix distinguée de la vieille demoiselle nous reposa après les intonations perçantes de Mme Mercado. Elle continua :

— Je travaillais dans la salle commune, prenant des impressions sur plasticine de cachets cylindriques.

— Et vous n'avez rien vu ni rien entendu ?

— Non, monsieur.

Poirot la fixa un instant des yeux. Tout comme la mienne, son oreille avait surpris dans sa voix une faible indécision.

— En êtes-vous bien certaine, mademoiselle ? Un vague souvenir ne se représente-t-il pas à votre esprit ?

— Non... vraiment non.

— Quelque chose que vous avez vu... du coin de l'œil, disons, à votre insu.

— Non, je vous l'assure.

— Alors, quelque chose que vous avez entendu. Oui, quelque chose que votre oreille aurait perçu sans bien s'en rendre compte ?

Miss Johnson émit un petit ricanement.

— Vous insistez un peu trop, monsieur Poirot. On dirait que vous voulez me faire dire des choses qui n'existent peut-être que dans mon imagination.

— Alors, il y aurait donc quelque chose... dans votre imagination ?

Miss Johnson répondit lentement, en pesant chacune de ses paroles.

— Je me suis imaginé depuis... qu'à un certain moment de l'après-midi, j'ai entendu un faible cri. J'ose même déclarer que j'ai véritablement entendu un cri. Toutes les fenêtres de la salle commune étant ouvertes, on y entend tous les bruits que font les indigènes travaillant dans les champs d'orge. Mais, depuis... je me suis mis en tête que... j'avais entendu crier Mrs Leidner. Je me reproche vivement de n'avoir pas bougé. Qui sait ? Peut-être serais-je arrivée à temps ?

Le Dr Reilly intervint d'un ton autoritaire.

— N'allez pas vous forger de semblables idées, dit-il. Pour moi, il ne fait aucun doute que le criminel a frappé Mrs Leidner (excusez-moi, Leidner) dès qu'il a pénétré dans sa chambre. Elle fut certainement tuée sur le coup. Sans quoi la victime aurait eu le temps d'appeler au secours et de pousser des cris.

— J'aurais peut-être donné l'alerte et contribué à faire prendre l'assassin, insista miss Johnson.

— À quelle heure cela s'est-il passé, mademoiselle ? demanda Poirot. Vers une heure et demie ?

— Oui, à peu près à cette heure-là.

Elle réfléchit un instant.

— Cela concorderait bien, énonça Poirot, pensif. N'avez-vous pas entendu un autre bruit ? D'ouverture ou de fermeture d'une porte, par exemple ?

Miss Johnson secoua négativement la tête.

— Non, je ne me souviens d'aucun bruit de ce genre.

— Vous étiez assise à une table, sans doute ? De quel côté étiez-vous tournée ? Vers la cour ? Vers la salle des antiquités ? Du côté de la véranda ? Ou de la campagne ?

— J'étais assise en face de la cour.

— De l'endroit où vous vous trouviez, voyiez-vous le boy Abdullah laver ses poteries ?

— Oui, lorsque je levais les yeux, mais je portais toute mon attention sur mon ouvrage.

— Toutefois, si quelqu'un était passé sous les fenêtres de la cour, vous l'auriez remarqué ?

— Oui, j'en suis presque certaine.

— Et vous n'avez vu personne ?

— Non.

— Et si l'on était passé au milieu de la cour, vous en seriez-vous aperçue ?

— Je n'en sais rien... peut-être que non... à moins qu'à ce moment précis je n'eusse regardé par la fenêtre.

— Vous êtes-vous rendu compte que le jeune Abdullah avait quitté son travail pour rejoindre au-dehors les autres serviteurs ?

— Non.

— Dix minutes... soupira Poirot. Ces funestes dix minutes.

Un court silence régna.

Brusquement, miss Johnson leva la tête et dit :

— Sans le vouloir, monsieur Poirot, je crains de vous avoir induit en erreur. Après réflexion, je ne crois pas qu'il me soit possible d'avoir entendu, de l'endroit où je me trouvais, un cri provenant de la chambre de Mrs Leidner. La salle des antiquités est située entre ces deux pièces et, nous le savons, ses fenêtres étaient fermées.

— Quoi qu'il en soit, tranquillisez-vous, mademoiselle, lui dit Poirot avec bienveillance. Ce détail n'offre guère d'importance.

— Non, bien sûr. Je le sais. Mais, voyez-vous, personnellement, j'y attache quelque portée parce que j'aurais peut-être pu faire quelque chose.

— Je vous en prie, ne vous tourmentez pas, chère Anne, lui dit le Dr Leidner d'un ton affectueux. Soyez raisonnable. Vous avez sans doute entendu un paysan arabe appeler un de ses compagnons dans les champs.

Miss Johnson rougit légèrement devant la sollicitude du docteur envers elle. Des larmes jaillirent même de ses yeux, puis elle détourna la tête et parla d'une voix plus rude que de coutume.

— Oui, sans doute. Après un pareil drame, on se figure des choses qui ne sont jamais arrivées.

Une fois de plus, Poirot consulta son carnet.

— Nous approchons de la fin. Monsieur Carey ?

Mr Carey s'exprima lentement et d'un ton monotone.

— Je crains de ne pouvoir rien ajouter d'intéressant à ce que vous savez déjà. Je travaillais aux fouilles. La nouvelle me parvint à cet endroit.

— Et vous ne voyez rien qui se soit produit durant les journées précédant immédiatement le meurtre ?

— Rien du tout.

— Monsieur Coleman ?

— Je suis tout à fait en dehors de cette histoire, dit Mr Coleman avec, dans la voix, peut-être une ombre de regret. Hier matin, je me suis rendu à Hassanieh chercher l'argent nécessaire à la paye des ouvriers. À mon retour, Emmott m'apprit ce qui s'était passé et je remontai en camionnette pour aviser la police et le Dr Reilly.

— Et auparavant ?

— L'atmosphère était un peu troublée, comme vous le savez. Il y eut d'abord l'incident de la salle d'antiquités, puis des têtes et des visages apparurent à la fenêtre, vous en souvenez-vous, monsieur ! ajouta-t-il en s'adressant au Dr Leidner, qui acquiesça d'un signe de tête. À mon avis, vous ne tarderez pas à découvrir qu'un individu s'est introduit ici du dehors. Un type astucieux s'il en fut !

Poirot l'observa quelques instants en silence.

— Êtes-vous anglais, monsieur Coleman ? lui demanda-t-il enfin.

— Cent pour cent, monsieur. Voyez marque de fabrique. Garanti sans facture.

— C'est votre première saison ?

— Parfaitement, monsieur.

— Vous vous passionnez pour l'archéologie ?

Cette question sembla causer à Mr Coleman un certain embarras. Il rougit légèrement et lança au Dr Leidner le regard confus d'un écolier pris en faute.

— Certes, cette science est intéressante au plus haut point, balbutia-t-il. Toutefois, je n'en suis pas très féru...

Il s'interrompit et Poirot n'insista pas.

Il tapota machinalement sur la table à l'aide de son crayon et ramena méticuleusement devant lui un encrier.

— Pour le moment, nous pouvons, je crois, nous en tenir là. Si quelqu'un, par la suite, se souvenait d'un détail qui lui aurait échappé durant ces préliminaires d'enquête, qu'il n'hésite pas à venir me consulter. Maintenant, je désirerais m'entretenir en particulier avec le Dr Leidner et le Dr Reilly.

Ce fut comme un signal de lever la séance. Tous nous quittâmes nos sièges et, l'un après l'autre, gagnâmes la porte. J'allais sortir à mon tour quand une voix me rappela :

— Mademoiselle Leatheran, voulez-vous avoir l'obligeance de rester aussi ? me demanda M. Poirot. Votre présence peut nous être précieuse.

Je rebroussai chemin et repris ma place à la table.

CHAPITRE XV

POIROT SUGGÈRE UNE IDÉE

Le Dr Reilly s'était levé et, quand tout le monde fut dehors, il referma la porte avec soin. Puis, après un coup d'œil à Poirot, il ferma une de ses fenêtres donnant sur la cour et demeura ouverte. Ensuite, il se rassit comme les autres.

— Bien ! dit Poirot. Nous sommes à présent en petit comité privé et pouvons parler librement. Nous avons entendu ce que chaque membre de l'expédition avait à nous révéler et... Mais, dites-moi, ma sœur, à quoi songez-vous en cet instant ?

Je me mis à rougir. Impossible de nier le fait : ce drôle de petit bonhomme avait le regard pénétrant. Il voyait la pensée qui venait de m'effleurer... peut-être mon visage exprimait-il trop clairement le fond de mon esprit ?

— Oh ! ce n'est rien ! dis-je avec hésitation.

— Allons, nurse, ne faites pas attendre le spécialiste, encouragea le Dr Reilly.

— Vraiment, ce n'est rien. Il me passait seulement par la tête l'idée que si quelqu'un connaissait ou suspectait quelque chose, il lui était difficile de parler devant les autres... et particulièrement devant le Dr Leidner.

À ma surprise, M. Poirot approuva d'un vigoureux mouvement de tête.

— Absolument, absolument. Ce que vous dites là est très juste, mais je vais vous donner mon explication. Cette réunion avait un but. En Angleterre, avant les courses a lieu la présentation des chevaux. Ils défilent devant la grande tribune afin que chacun puisse les voir et les juger. Voilà la raison de ma petite assemblée. En langage sportif, j'ai promené mes regards sur les partants probables.

Le Dr Leidner se récria violemment :

— Pas une minute, je n'admettrai qu'un membre de mon expédition soit impliqué dans ce crime.

Puis, se tournant vers moi, il me dit, d'une voix autoritaire :

— Nurse, je vous serais reconnaissant de bien vouloir dire à M. Poirot exactement ce qui s'est passé entre ma femme et vous, voilà deux jours.

Obéissant à cette injonction, je débitai mon histoire, essayant, autant que possible, de me rappeler textuellement les termes employés par Mrs Leidner.

Lorsque j'eus terminé, M. Poirot observa.

— Très bien ! Très bien ! Je vous félicite de votre esprit clair et ordonné. Vous me rendrez ici de signalés services.

Puis, s'adressant au Dr Leidner :

— Avez-vous ces lettres ?

— Oui, les voici. J'ai pensé que vous aimeriez à les voir avant tout.

Poirot s'en saisit, les lut en les étudiant méticuleusement. Je m'attendais à ce qu'il les saupoudrât et les examinât au microscope, mais je fus bien déçue. Je me rendis compte alors que cet homme n'était plus très jeune et que ses méthodes dataient quelque peu, car il se contenta de lire ces lettres comme un simple mortel.

Sa lecture terminée, il les posa devant lui et toussota.

— Maintenant, dit-il, mettons de l'ordre dans nos idées. La première de ces lettres fut reçue par Mrs Leidner peu de temps après son mariage avec vous en Amérique. Il lui en était parvenu d'autres qu'elle avait détruites. La première lettre fut suivie d'une seconde, et, quelque temps après, vous échappâtes tous deux à une asphyxie par le gaz. Ensuite, vous voyageâtes à l'étranger et pendant presque deux ans ces lettres cessèrent. Puis, au début de votre saison ici, c'est-à-dire durant ces dernières trois semaines, elles reparurent. Est-ce exact ?

— Parfaitement exact.

— Voyant votre femme constamment en proie à une peur panique, vous avez cru devoir consulter le Dr Reilly et engager une infirmière, en l'espèce miss Leatheran, pour tenir compagnie à votre femme et apaiser ses craintes ?

— Oui.

— Certains incidents se produisent : des mains frappent à la fenêtre, une figure spectrale surgit derrière les vitres, des bruits nocturnes se font entendre dans la salle des antiquités. Vous-même n'avez été témoin d'aucun de ces phénomènes ?

— Non.

— En réalité, Mrs Leidner en a seule été témoin ?

— Le père Lavigny a vu une lumière dans la salle des antiquités.

— Oui. Je ne l'ai pas oublié.

Après un silence d'une minute, il demanda :

— Votre femme laisse-t-elle un testament ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne le jugeait pas utile.

— Ne possédait-elle donc pas de fortune ?

— Si, de son vivant. Son père lui a légué une somme considérable, mais elle ne pouvait toucher au capital. À sa mort, cet argent devait revenir à ses enfants si, toutefois, elle en avait... Si elle mourait sans enfants, comme c'est le cas, l'héritage devait passer au *Pittstown Museum*.

Pensivement, Poirot tambourina sur la table.

— Ce qui nous permet d'éliminer dès maintenant un mobile du crime. S'il s'agit d'un meurtre, dès le commencement de l'enquête je me pose cette question : Qui bénéficie de *cette mort* ! Cette fois, c'est un musée. En eût-il été autrement, si Mrs Leidner était morte intestat en laissant une grosse fortune, je vous aurais alors demandé : Quel est l'héritier ? Vous... ou le premier mari ? Pour que celui-ci fasse valoir ses droits à l'héritage, il lui faudrait ressusciter ; il courrait dès lors grand risque d'être arrêté, bien que, j'imagine, cette peine de mort ne serait point appliquée si longtemps après la guerre. Mais nous n'avons pas à envisager pareille éventualité. Comme je vous le disais, je songe premièrement à la question d'intérêt. Secondairement, je soupçonne toujours le mari ou la femme de la victime ! Trois choses plaident en votre faveur : d'abord il est prouvé que vous n'avez pas approché de la chambre de votre femme durant l'après-midi d'hier, ensuite le décès de

Mrs Leidner, au lieu de vous enrichir, diminue votre fortune, et, en troisième lieu...

Poirot s'interrompt.

— En troisième lieu ? répéta le Dr Leidner.

— Eh bien ! certaines attitudes ne me trompent guère. Docteur Leidner, l'amour que vous éprouviez pour votre femme était la grande passion de votre vie, n'est-ce pas ?

Le docteur répondit simplement :

— Oui.

— Alors, poursuivons, dit Poirot.

— Hâtons-nous, ou nous n'en viendrons jamais à bout, observa le Dr Reilly avec impatience.

Poirot lui lança un regard chargé de reproche.

— Mon ami, prenons notre temps. Dans un crime comme celui-ci, tout doit être envisagé avec ordre et méthode. Quelle que soit l'affaire qui m'occupe, je ne m'éloigne jamais de cette règle. Ayant écarté plusieurs éventualités, nous arrivons à un point très important. Il est essentiel de jouer cartes sur table. Rien ne doit demeurer caché.

— C'est entendu, dit le Dr Reilly.

— Voilà pourquoi j'exige toute la vérité, poursuivit Poirot.

Le Dr Leidner le regarda avec étonnement.

— Je vous assure que j'ai tout révélé, absolument tout ce que je savais. Je ne vous cache rien.

— Docteur Leidner... réfléchissez bien... vous ne m'avez pas dit tout.

— Mais si ! Aucun détail ne m'a échappé.

Il paraissait angoissé.

Poirot hocha la tête.

— Vous ne m'avez pas expliqué, par exemple, pourquoi vous avez installé miss Leatheran dans la maison.

Le Dr Leidner parut décontenancé.

— Je vous l'ai déjà déclaré... La nervosité de ma femme... ses peurs...

Poirot se pencha en avant. D'un geste lent, il leva et abaissa son index.

— Non, non et non ! Il existe une autre raison. Votre femme court un danger, on la menace de mort. Vous faites venir... non

pas la police, ni même un détective privé... mais une nurse !
Cela n'est pas clair !

— Je... Je... Je pensais...

Le rouge lui montant aux joues, le docteur s'interrompit brusquement.

Poirot l'encouragea :

— Ah ! nous arrivons au fait. Que pensiez-vous ?

Le docteur demeura silencieux.

— Vos déclarations me semblent jusqu'ici très plausibles, sauf cette question de la nurse. Pourquoi une nurse ? Il ne saurait y avoir qu'une seule réponse. Personnellement, vous ne croyiez pas votre femme en danger.

Poussant un cri, le Dr Leidner s'effondra :

— Dieu me pardonne ! murmura-t-il. C'est vrai, je ne la croyais pas en danger !

Poirot l'observait avec la même attention qu'un chat surveillant un trou de souris... prêt à bondir dès que la bestiole se montrera.

— Alors, que croyiez-vous ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien... Je n'en sais rien...

— Mais si, vous le savez. Vous le savez même parfaitement, je puis peut-être vous aider... Dites-moi si je me trompe, docteur Leidner, ne soupçonniez-vous pas votre femme d'avoir écrit elle-même ces lettres ?

À quoi bon répondre ? Poirot n'avait deviné que trop juste. Levant la main comme pour implorer pitié, le Dr Leidner avouait sa détresse.

Je poussai un soupir. Ainsi, ma supposition était la bonne. Je me souvins du ton bizarre dont le Dr Leidner m'avait demandé ce que je pensais de toute cette histoire. Je hochai pensivement la tête et soudain je me rendis à l'évidence : l'œil de M. Poirot se braquait sur moi.

— Vous aussi, nurse, vous l'avez cru également ?

— Oui, répondis-je en toute franchise, cette idée m'était venue.

— Pour quelle raison ?

Je lui fis ressortir la similitude entre l'écriture des lettres anonymes et celle de l'enveloppe que m'avait montrée Mr Coleman.

Poirot se tourna vers le Dr Leidner.

— Ainsi, vous aviez remarqué une ressemblance entre les écritures ?

Le docteur baissa la tête.

— Oui, je l'avoue. L'écriture paraissait plus petite et plus serrée que celle de Louise, d'ordinaire grande et espacée, mais plusieurs signes étaient formés de la même manière. Je vais vous le montrer.

D'une poche intérieure de son veston, il tira quelques lettres et en choisit une qu'il tendit à Poirot. C'était une lettre que lui avait écrite sa femme. Poirot la compara soigneusement avec les lettres anonymes.

— En effet, murmura-t-il. Dans les deux cas, les s et les e se ressemblent. Je ne suis pas un expert en graphologie et n'oserais me prononcer à coup sûr (du reste, je n'ai jamais vu deux graphologues s'accorder sur un point quelconque), mais, en attendant, je puis affirmer que l'analogie entre les deux écritures reste frappante. Il est probable que toutes ont été écrites par la même personne. Cependant, rien n'est certain et ne nous hâtons pas de conclure sans preuves.

Se renversant sur le dossier de sa chaise, il ajouta d'un air pensif :

— Trois hypothèses s'offrent à nous : premièrement, la similitude des écritures n'est que pure coïncidence ; deuxièmement, ces lettres de menaces ont été écrites par Mrs Leidner pour quelque raison inconnue de nous ; ou bien, troisièmement, par une autre personne qui, intentionnellement, a imité l'écriture de Mrs Leidner. Dans quel dessein ? Je ne le discerne pas. En tout cas, l'une de ces trois suppositions doit être la bonne.

Il réfléchit un instant, puis, se tournant vers le Dr Leidner, il lui demanda, de son air toujours préoccupé :

— Lorsque vous avez suspecté Mrs Leidner d'être l'auteur de ces lettres, qu'avez-vous pensé ?

Le docteur hocha la tête :

— J’ai chassé de mon esprit cette monstrueuse idée.

— Y avez-vous cherché une explication ?

— Je me suis demandé si le souvenir lancinant du passé avait affaibli le cerveau de ma femme. J’ai supposé qu’elle pouvait avoir écrit ces lettres sans en avoir conscience. Hypothèse encore possible, n’est-ce pas ? demanda-t-il en s’adressant au Dr Reilly.

Celui-ci fit une moue et répondit vaguement :

— On peut s’attendre à tout du cerveau humain.

Puis il lança un coup d’œil entendu à Poirot qui, comme pour obéir à son injonction, poursuivit :

— Les lettres ne manquent pas d’intérêt, déclara-t-il, mais nous ne devons pas nous arrêter là. Selon moi, trois solutions se présentent.

— Trois ?

— Oui. Première solution, la plus simple. Le premier mari de votre femme est encore vivant. Il lui adresse des menaces, puis les met à exécution. Si nous acceptons cette version, notre tâche consiste à découvrir comment il a pu entrer et sortir sans être vu.

« Deuxième solution : Mrs Leidner, pour des raisons personnelles (raisons sans doute plus faciles à comprendre pour un praticien que pour un profane) s’écrit à elle-même des lettres de menaces. Cette asphyxie par le gaz serait échafaudée par elle (si vous vous souvenez, c’est elle qui vous a réveillé en attirant votre attention sur l’odeur du gaz). Cependant, si Mrs Leidner s’écrivait ces lettres, elle ne courait aucun danger de la part de l’auteur présumé de cette correspondance. Il convient donc de chercher ailleurs l’assassin, à savoir parmi les membres de votre expédition. Oui, telle est la seule conclusion logique, proféra-t-il, devant les protestations du Dr Leidner.

« Un d’eux l’a tuée par vengeance personnelle. Cette personne devait être au courant des lettres... ou du moins savait que Mrs Leidner craignait ou prétendait craindre quelqu’un. Ce fait, dans l’esprit du meurtrier, lui permettait d’agir impunément. D’avance il était sûr qu’on accuserait le mystérieux auteur des lettres de menaces.

« Une variante de cette dernière solution consisterait à admettre que le meurtrier, connaissant le passé de Mrs Leidner, aurait lui-même écrit les lettres. Mais en ce dernier cas, pourquoi le criminel aurait-il imité l'écriture de Mrs Leidner, puisqu'il égarait les soupçons en laissant supposer que ces lettres venaient du dehors ?

« La troisième hypothèse est, à mon avis, la plus intéressante. J'inclinerais à croire que ces lettres de menaces proviennent du premier mari de Mrs Leidner – ou de son jeune frère – qui doit, effectivement, faire partie de l'expédition.

CHAPITRE XVI

LES SUSPECTS

Le Dr Leidner se leva d'un bond.

— Impossible ! Absolument impossible ! Cette idée est absurde.

M. Poirot le considéra d'un air calme, mais sans mot dire.

— Vous prétendez que le premier mari de ma femme serait un des membres de l'expédition et qu'elle ne l'aurait pas identifié ?

— Parfaitement. Prenez la peine de réfléchir. Voilà une vingtaine d'années, votre femme a vécu seulement quelques mois avec cet homme. L'eût-elle reconnu si elle l'avait rencontré au bout de ce laps de temps ? J'en doute. Sa physionomie et son visage se sont transformés : sa voix n'a peut-être pas beaucoup changé, mais il la surveille. Et remarquez bien ceci : *elle ne cherche pas*. Elle pense à lui comme à quelqu'un du dehors... un étranger. Une autre éventualité se présente : le jeune frère, l'enfant entièrement dévoué à la mémoire de son aîné. Maintenant, c'est un homme. Aurait-elle discerné dans un homme approchant de la trentaine l'ancien gamin de dix à douze ans ? Ne perdons pas de vue le jeune William Bosner. À ses yeux, son frère n'est pas mort en traître, mais en patriote, en martyr pour son pays, l'Allemagne. Pour lui, Mrs Leidner représente le monstre qui a conduit son frère bien-aimé au poteau ! Un enfant sensible est capable d'une profonde adoration pour un héros et cette obsession de sa jeunesse persiste dans l'âge mûr.

— Parfaitement exact, confirma le Dr Reilly. La croyance populaire selon laquelle les enfants oublient facilement est fausse. Bien des êtres traversent l'existence envoûtés par une idée qui leur a été inculquée dans leurs tendres années.

— Bien. Vous avez donc, d'une part, Frederick Bosner, actuellement âgé d'environ cinquante ans et, d'autre part, William Bosner, frisant la trentaine. Si vous le voulez bien, examinons chacun des membres de votre personnel.

— C'est fantastique ! murmura le Dr Leidner. Mon personnel ! Les membres de ma propre expédition !

— Et que, par conséquent, vous jugez au-dessus de tout soupçon, dit sèchement Poirot. Une considération à retenir. Commençons ! D'abord, qui, sans aucun doute, ne saurait être Frederick ou William ?

— Les femmes !

— Parbleu ! Rayons donc de la liste miss Johnson et Mme Mercado. Qui encore ?

— Carey. Lui et moi avons travaillé ensemble bien des années avant ma rencontre avec Louise.

— En outre, l'âge ne concorde pas. Il a, ce me semble, trente-huit ou trente-neuf ans, trop jeune pour Frederick et trop âgé pour William. Et le reste ! Le père Lavigny et M. Mercado : l'un ou l'autre pourrait être Frederick Bosner.

— Voyons, cher monsieur, s'écria le Dr Leidner, d'un ton moitié irrité, moitié amusé, le père Lavigny est universellement connu en tant qu'épigraphiste, et M. Mercado a travaillé de longues années dans un grand musée de New York. Ni l'un ni l'autre ne saurait être l'homme que vous supposez. Impossible !

Poirot agita une main légère.

— Impossible ! Impossible ! C'est toujours l'impossible que j'examine de plus près ! Mais passons. Qui avez-vous encore ? Carl Reiter, un jeune homme au nom allemand, et David Emmott...

— N'oubliez pas qu'il a déjà passé deux saisons en ma compagnie.

— Le jeune Reiter est doué d'une patience à toute épreuve. S'il commettait un crime, il prendrait son temps et toutes précautions utiles.

Le Dr Leidner eut un geste de désespoir.

— Enfin, William Coleman, poursuivit Poirot.

— Il est anglais.

— Pourquoi pas ? Mrs Leidner n'a-t-elle pas dit que le jeune Bosner quitta l'Amérique et qu'on perdit sa trace ? Pourquoi n'aurait-il pas été élevé en Angleterre ?

— Vous avez réponse à tout, observa le Dr Leidner.

Quant à moi, je réfléchissais de mon mieux. Dès le début, Mr Coleman avait évoqué en mon esprit un héros d'un roman de P.-G. Wodehouse. Pourrait-il jouer longtemps cette comédie ?

Poirot prenait des notes sur son calepin.

— Procédons avec ordre et méthode, dit-il. D'un côté, nous avons deux noms : le père Lavigny et M. Mercado ; de l'autre, trois : Coleman, Emmott et Reiter.

« Maintenant, considérons un autre aspect de la question : les moyens et l'occasion. *Qui, parmi les membres de l'expédition, avait les moyens et l'occasion de commettre le meurtre ?* Carey se trouvait aux fouilles ; Coleman, à Hassanieh ; vous, vous étiez sur le toit. Il nous reste le père Lavigny, M. Mercado, Mme Mercado, David Emmott, Carl Reiter, miss Johnson et miss Leatheran.

— Oh ! m'écriai-je, en bondissant de ma chaise.

M. Poirot me considéra de ses petits yeux clignotants.

— Eh oui, ma sœur, excusez-moi, mais je dois vous comprendre dans ma liste. Il vous était très facile de vous introduire chez Mrs Leidner et de la tuer alors que la cour était déserte. Vous ne manquez ni de muscles ni de force, et la malheureuse ne se fût pas méfiée avant que vous frappiez le coup.

J'étais bouleversée au point de ne pouvoir articuler un mot. Le Dr Reilly en profita pour s'amuser à mes dépens.

— Crime sensationnel : une infirmière tuait ses malades l'un après l'autre, murmura-t-il.

Quel coup d'œil je lui décochai !

L'esprit du Dr Leidner suivait une tout autre voie.

— Monsieur Poirot, vous ne sauriez suspecter Emmott. Souvenez-vous qu'il se trouvait sur le toit avec moi durant ces dix minutes.

— Impossible, cependant, de l'exclure. En descendant, il a pu se rendre chez Mrs Leidner, la tuer et, ensuite, rappeler le *boy*.

Ou bien, il a profité d'une des occasions où il vous a envoyé le gamin.

Le Dr Leidner soupira :

— Quel cauchemar !... Quel affreux mystère !

À mon étonnement, Poirot partagea son point de vue.

— Vous pouvez le dire : il existe rarement de crime aussi mystérieux. Habituellement, le meurtre est sordide... et plutôt simple. Mais nous nous trouvons en présence d'une affaire compliquée. Docteur Leidner, votre femme devait sortir de l'ordinaire.

Il avait si bien assené son coup au bon endroit, que je sursautai.

— N'est-ce point la vérité, ma sœur ?

Le Dr Leidner me dit d'une voix calme :

— Mademoiselle, expliquez-lui comment était Louise. Il ne pourra du moins vous accuser de partialité.

Je m'exprimai donc en toute sincérité.

— Elle était si belle qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer et de chercher à lui plaire. Jamais je n'avais rencontré une femme pareille.

— Merci ! me dit le docteur en souriant.

— Voilà un témoignage qui, dans la bouche d'une nouvelle venue, prend de la valeur, énonça poliment M. Poirot. Continuons notre enquête. Sous le titre *Moyen et Occasions* nous retenons six noms. Miss Leatheran, miss Johnson, Mme Mercado, Mr Reiter, Mr Emmott et le père Lavigny.

Une fois de plus, il s'éclaircit la gorge. Vraiment, ces étrangers ont de drôles d'habitudes !

— Pour le moment, admettons l'exactitude de notre troisième hypothèse : le meurtrier est Frederick ou William Bosner, et fait partie de l'expédition. En comparant nos deux listes, nous pouvons réduire le nombre des suspects à quatre : le père Lavigny, M. Mercado, Carl Reiter et David Emmott.

— Le père Lavigny est hors de cause, intervint le Dr Leidner avec décision. Il appartient à la Compagnie des Pères Blancs de Carthage.

— Et sa barbe est authentique, ajoutai-je.

— Ma sœur, un assassin de première force ne porte jamais une barbe postiche.

— Comment savez-vous que l'assassin est de première force ? demandai-je d'un ton de protestation.

— Parce que, dans le cas contraire, la vérité me sauterait déjà aux yeux... alors que je n'y vois goutte.

« Cet homme est plein de vanité... » pensai-je à part moi.

— Quoi qu'il en soit, répliquai-je, revenant sur la barbe, il a fallu un certain temps pour la faire pousser.

— Votre observation est très judicieuse, dit Poirot.

Le Dr Leidner s'irritait de plus en plus.

— Mais c'est ridicule. Le père Lavigny et M. Mercado sont des hommes très connus depuis longtemps.

Poirot le regarda.

— Vous manquez de discernement. Un point important vous échappe : si Frederick Bosner n'est pas mort... qu'a-t-il fait durant toutes ces années ? Il a pris un nom d'emprunt et s'est taillé une place dans l'existence.

— En tant que Père Blanc ? demanda le Dr Reilly d'un ton sceptique.

— Cela paraît, en effet, quelque peu fantastique, avoua Poirot. Seul le tribunal peut trancher cette question. Voyons les autres suspects.

— Les jeunes ? dit Reilly. Si vous voulez mon opinion, un seul remplit les conditions.

— Lequel ?

— Le jeune Carl Reiter. Nous n'avons rien de précis contre lui, mais, en y regardant de près, il a l'âge voulu, un nom allemand, il est nouveau dans le personnel et il pouvait profiter de l'occasion pour quitter son atelier de photographie, traverser la cour, accomplir sa vilaine besogne et déguerpir à toutes jambes tandis que la cour était encore déserte. Si quelqu'un s'était introduit dans l'atelier de photographie durant son absence, il aurait juré ses grands dieux qu'il se trouvait dans la chambre noire. Je ne le désigne pas comme le coupable, mais, de toute cette liste, Reiter semblerait le plus suspect.

M. Poirot ne partageait pas cet avis. Il hocha la tête d'un air grave, mais non convaincu.

— Vos déductions sont plausibles, mais l'affaire est plus compliquée que vous ne le supposez. Restons-en là pour le moment. Si vous le permettez, j'aimerais jeter un coup d'œil dans la chambre du crime.

— Certainement.

Le Dr Leidner fouilla ses poches et leva les yeux vers le Dr Reilly en disant :

— Le capitaine Maitland l'a prise.

— Il me l'a confiée avant son départ pour une affaire pressante.

Il produisit la clef.

Le Dr Leidner prononça d'une voix hésitante :

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, je préfère ne point... Peut-être mademoiselle...

— Bien sûr, bien sûr... répondit Poirot. Je comprends votre sentiment et ne veux vous causer aucune peine inutile. Ma sœur, auriez-vous l'obligeance de m'accompagner ?

— Volontiers, répondis-je.

CHAPITRE XVII

UNE TACHE PRÈS DE LA TABLE DE TOILETTE

Aux fins d'autopsie, on avait transporté à Hassanieh le cadavre de Mrs Leidner, mais la chambre était demeurée absolument intacte. Elle était si peu meublée que la perquisition des policiers s'effectua très rapidement.

À droite, en entrant, on voyait le lit. En face de la porte, deux fenêtres munies de barreaux de fer donnaient sur la campagne. Entre elles, une table de chêne à deux tiroirs tenait lieu de coiffeuse à Mrs Leidner. Contre le mur situé à l'est, s'appuyait une commode de bois blanc et une rangée de patères recevait les vêtements protégés par des sacs de coton. Immédiatement à gauche de la porte se trouvait la table de toilette et, au milieu de la pièce, une table de chêne d'assez grandes dimensions, sur quoi étaient posés un encrier, un buvard et une petite serviette de cuir, dans laquelle Mrs Leidner conservait ses lettres anonymes. De petits rideaux blancs rayés de bandes orange garnissaient les fenêtres. Quatre peaux de chèvre étaient posées sur le dallage : trois brunes, assez étroites, devant les fenêtres et la table de toilette ; une blanche, plus grande et de meilleure qualité, rayée de brun, entre le lit et la grande table.

La chambre ne comportait ni armoire, ni retraits, ni tentures, aucun coin permettant de se cacher. Le lit de fer, très simple, était recouvert d'une courtepointe en cretonne. Trois oreillers du plus léger duvet constituaient le seul luxe de cette pièce. Personne autre que Mrs Leidner ne possédait d'oreillers semblables.

En quelques mots brefs, le Dr Reilly expliqua dans quelle position on avait découvert le corps de Mrs Leidner, affaissé sur la peau de chèvre près du lit.

Pour illustrer ses paroles, il me fit signe d'approcher.

— Je vous en prie, mademoiselle...

Je ne manque pas de sang-froid. Me laissant choir sur le sol, j'essayai autant que possible de prendre l'attitude dans laquelle on avait trouvé le cadavre.

— En arrivant devant cette macabre découverte, Leidner souleva la tête de sa femme, dit le médecin. Mais, après l'avoir interrogé de près, j'ai conclu qu'il n'a pas déplacé le corps.

— Jusqu'ici tout me paraît assez régulier, prononça Poirot. Mrs Leidner est étendue sut le lit, en train de dormir ou de se reposer... on ouvre la porte, elle regarde et se lève...

— Et l'assassin la frappe, acheva le médecin. Elle s'évanouit immédiatement et la mort s'ensuit aussitôt. Vous comprenez...

Il expliqua l'effet de la blessure en langage technique.

— Ainsi, pas de sang répandu ? demanda Poirot.

— Non, le sang s'épancha intérieurement, dans le cerveau.

— Voilà des explications plausibles, sauf sur un point. Si l'homme était inconnu de Mrs Leidner, pourquoi n'a-t-elle pas appelé au secours ? Si elle avait crié, quelqu'un l'aurait entendue, notamment miss Leatheran, Emmott et le *boy*.

— La réponse est facile, observa d'un ton sec le Dr Reilly. L'assassin n'était pas étranger à la maison.

Poirot approuva de la tête.

— Oui, dit-il pensivement. Peut-être a-t-elle été surprise à la vue de son visiteur, mais non effrayée. Au moment où il assénait le coup elle peut avoir poussé un petit cri mais trop tard.

— Le cri perçu par miss Johnson ?

— Oui, si réellement elle l'a entendu, mais j'en doute. Ces murs en terre sont épais et les fenêtres étaient fermées.

Il alla vers le lit.

— Quand vous l'avez quittée, était-elle allongée sur le lit ? me demanda-t-il.

Je lui expliquai ce que j'avais fait.

— Avait-elle l'intention de dormir ou de lire ?

— Je lui ai remis deux livres, un roman et un volume de mémoires. D'habitude, elle lisait pendant un certain temps et finissait par s'endormir.

— Était-elle, comment dirais-je, dans son état normal ?

Je réfléchis un instant.

— Oui. Elle avait l'air tout à fait normale et gaie. Un peu fantasque, peut-être, mais j'attribuai cette humeur au fait que, la veille, elle me fit des confidences et se sentait un peu gênée envers moi.

Les yeux de Poirot clignotèrent.

— Ah ! oui. Je comprends très bien ce sentiment.

Il regarda autour de la chambre.

— Quand vous êtes entrée ici après le meurtre, tout était-il dans le même ordre qu'auparavant ?

Mes yeux firent le tour de la pièce.

— Il me semble que oui.

— Rien ne révélait la nature de l'arme qui a servi pour frapper ?

— Non.

Poirot se tourna vers le Dr Reilly.

— À votre avis, de quelle arme s'est-on servi ?

Le médecin s'empessa de répondre.

— Un objet contondant très lourd et assez volumineux, la base arrondie d'une statue, par exemple. Attention ! Je ne prétends pas que ce soit cela, mais quelque chose dans ce genre. Le coup a été donné avec force.

— Assené par un bras vigoureux... Le bras d'un homme ?

— Oui... à moins...

— À moins... que ?

Le Dr Reilly prononça lentement :

— Il est encore possible que Mrs Leidner se trouvât agenouillée... auquel cas, le coup étant frappé d'en haut avec un instrument lourd, la force nécessaire pouvait être moindre.

— À genoux... murmura Poirot. Ça, c'est une idée !

— Prenez garde ! Rien qu'une idée, s'empessa de souligner le médecin. Absolument rien ne l'indique.

— Mais c'est dans le domaine du possible ?

— Oui. Et, après tout, vu les circonstances, je ne vois là rien d'extraordinaire. La peur a pu la jeter aux pieds de son bourreau pour demander grâce, au lieu de crier, alors que l'instinct l'avertissait qu'il était trop tard pour appeler au secours... et que personne ne serait arrivé à temps.

— Oui, dit Poirot pensivement, c'est une idée...

Une piètre idée, pensai-je à part moi. Je m'imaginais mal Mrs Leidner agenouillée devant qui que ce fût.

Poirot fit lentement le tour de la chambre. Il ouvrit les fenêtres, éprouva la solidité des barreaux, passa la tête au travers et constata qu'en aucune façon il ne pouvait y introduire les épaules.

— Les fenêtres étaient fermées lorsque vous l'avez trouvée, dit-il. L'étaient-elles également quand vous avez quitté Mrs Leidner à une heure moins le quart ?

— Oui, elles demeuraient toujours fermées l'après-midi. Il n'y a pas de gaze devant ces fenêtres comme dans la salle commune et dans la salle à manger. On les tient closes pour empêcher les mouches d'entrer.

— Et personne ne pouvait pénétrer par-là, observa Poirot. Quant aux murs, ils sont construits de terre séchée solide comme de la brique. Il n'existe ni trappe ni verrière. Non, on n'accède à cette chambre que par la porte... et, pour y arriver, on doit passer par la cour. Celle-ci ne comporte qu'une seule entrée : la porte voûtée. Devant cette porte voûtée se trouvaient cinq hommes qui, tous, racontent la même histoire, et je ne crois pas qu'ils mentent... Non, ils ne mentent pas. Nul ne les paie pour mentir. Le meurtrier était ici...

Je ne dis rien. N'avais-je pas eu la même impression lorsque, tout à l'heure, nous étions réunis autour de la table ?

Lentement, Poirot marcha dans la chambre. Il prit une photographie posée sur la commode. Elle représentait un vieux monsieur avec un bouc blanc. Il m'interrogea du regard.

— Le père de Mrs Leidner, dis-je. Je le tiens d'elle-même.

Il la remit à sa place et jeta un coup d'œil sur les articles de la table de toilette... tous en écaille, simples mais élégants. Son regard s'attarda ensuite sur une étagère garnie de livres dont il énonça les titres à haute voix.

— *Qui étaient les Grecs ?*, *Introduction à la Relativité*, *La vie de lady Hester Stanhope*, *Le train de Crewe*, *Le retour à Mathusalem*, *Linda Condon*. Vont-ils nous fournir quelque indication ? Ce n'était pas une ignorante, votre Mrs Leidner, mais une femme cultivée.

— Oh ! elle était très intelligente, appuyai-je. Elle lisait énormément et elle se tenait au courant de tout. Mrs Leidner sortait, en effet, de l'ordinaire.

Il sourit en me regardant.

— Oui. Je l'ai tout de suite deviné. Continuant son inspection, il s'arrêta quelques instants devant la table de toilette où était disposé un arsenal de flacons et de crèmes de beauté.

Soudain, il s'agenouilla et examina la peau de chèvre.

Le Dr Reilly et moi le rejoignîmes vivement. Il regardait une petite tache foncée, presque invisible, sur le poil brun. Le fait est qu'on la remarquait seulement à l'endroit où elle débordait sur une des bandes blanches.

— Qu'en pensez-vous, docteur ? Est-ce du sang ? demanda-t-il.

À son tour, le Dr Reilly se mit à genoux.

— Peut-être. Je vais m'en assurer, si vous le désirez.

— Je vous en serais reconnaissant.

M Poirot examina le pot à eau et la cuvette. Le pot à eau était placé sur le côté de la table de toilette, la cuvette vide mais, auprès de la table, un ancien bidon à essence contenait de l'eau usagée.

Il se tourna vers moi.

— Mademoiselle, vous souvenez-vous si ce pot à eau était hors de la cuvette lorsque vous avez quitté Mrs Leidner à une heure moins le quart ?

— Je ne saurais l'affirmer, dis-je au bout d'un moment. Je crois plutôt qu'il était dans la cuvette.

— Ah !

— Comprenez-vous, ajoutai-je aussitôt je le vois ainsi parce qu'il s'y trouvait d'habitude. Les *boys* remettent bien tout en ordre. J'ai l'impression que si je n'avais pas vu le pot à eau à sa place, je l'y aurais mis moi-même.

Il approuva d'un signe de tête.

— Oui, je comprends. Ce goût de l'ordre vient de votre stage dans les hôpitaux. Dès qu'un objet n'est pas à sa place dans une chambre, inconsciemment, vous le rangez. Et après le crime ? Tout était-il dans l'état actuel ?

— Je ne me suis pas attardée à ces petits détails ; je m'inquiétais plutôt de savoir si l'assassin était caché en quelque endroit ou s'il avait oublié un objet quelconque après lui.

— C'est bel et bien du sang, déclara le Dr Reilly, en se relevant. Y attachez-vous de l'importance ?

Perplexe, Poirot plissait le front. Il secoua les mains avec vivacité.

— Je ne puis rien dire. Comment le saurais-je ? Cette tache peut ne rien signifier du tout. Il me serait permis d'en déduire que le meurtrier, ayant du sang sur les mains, est allé se les laver. Les choses ont pu se passer ainsi. Mais ne nous hâtons pas de conclure.

— La blessure n'a dû saigner que très peu, observa le Dr Reilly. Le sang n'a pas jailli. Tout au plus, aurait-il suinté. Naturellement, si l'assassin a touché la plaie...

Je frémis. Une vision affreuse se présenta à ma pensée : un individu (le jeune photographe, à la jolie figure rose) frappait mortellement cette belle femme, puis, penché sur elle, les traits soudain cruels, enfonçait le doigt dans la blessure à la façon d'un sadique.

Le Dr Reilly remarqua mon tremblement.

— Qu'avez-vous, nurse ?

— Rien... seulement la chair de poule, répondis-je.

Se retournant, M. Poirot m'observa.

— Je vois ce qu'il vous faut, ma sœur. Tout à l'heure, notre perquisition terminée, je retournerai à Hassanieh en compagnie du docteur et je vous emmènerai avec nous. Voulez-vous offrir le thé à miss Leatheran, docteur ?

— J'en serai ravi.

M. Poirot me donna une tape amicale sur l'épaule, une petite tape à l'anglaise, qui n'avait rien d'étranger.

— Ma sœur, faites ce que je vous dis. De plus, vous me rendrez un grand service. J'aimerais discuter avec vous certains

sujets que je ne puis aborder ici par respect des convenances. L'excellent Mr Leidner adorait sa femme et il est persuadé... oh ! il n'oserait en douter... que chacun ici éprouvait les mêmes sentiments que lui envers elle ! Selon moi, ce ne serait pas naturel ! Non, il faut que nous parlions de Mrs Leidner... voyons... comment dire ?... sans prendre de gants. Ainsi, voilà une question réglée. Dès que nous aurons rempli notre tâche ici, nous vous emmenons avec nous à Hassanieh.

— N'importe comment, il faut que je quitte ma place. Ma situation ici est plutôt gênante.

— N'en faites rien pendant un ou deux jours, me conseilla le Dr Reilly. Vous ne sauriez décemment partir avant les obsèques.

— Très bien. Et si j'allais être assassinée à mon tour ? dis-je, en plaisantant à demi.

Le Dr Reilly le prit de la même façon et je m'attendais à une répartie spirituelle de sa part, mais à ma surprise, M. Poirot s'immobilisa soudain au milieu de la pièce et se frappa le front de la paume de sa main.

— Ah ! c'est possible ! murmura-t-il. Il y a du danger... oui, un grand danger. Mais qu'y faire ? Comment l'éviter ?

— Voyons, monsieur Poirot, je ne parlais pas sérieusement ! Qui songerait à me tuer, je vous le demande un peu ?

— Vous... ou une autre, dit-il.

Et le ton de ses paroles me fit courir un frisson de peur dans le dos.

— Pourquoi ? insistai-je.

Il me regarda droit dans les yeux.

— À mon tour de rire, mademoiselle ! Mais n'oubliez pas que tout, dans l'existence, n'est pas sujet de plaisanterie. Ma profession m'a appris bien des vérités, dont la redoutable est celle-ci : l'assassinat devient une habitude !

CHAPITRE XVIII

LE THÉ CHEZ LE Dr REILLY

Avant notre départ, Poirot fit une ronde autour de la maison d'habitation et des dépendances. Il posa aussi quelques questions aux serviteurs, par le truchement du Dr Reilly qui, à mesure, traduisait les questions d'anglais en arabe et vice versa.

Cet interrogatoire portait principalement sur l'aspect extérieur de l'étranger que Mrs Leidner et moi avions surpris regardant par la fenêtre et avec qui, dès le lendemain, le père Lavigny s'était entretenu.

— Croyez-vous vraiment que cet individu soit mêlé à l'affaire ? s'enquit le Dr Reilly, alors que nous roulions, tous cahotés, dans sa voiture sur la mauvaise route d'Hassanieh.

— J'aime à prendre tous les renseignements possibles, fut la réponse de Poirot.

Ce trait illustre admirablement la façon de procéder du petit détective belge. Par la suite, je découvris qu'à ses yeux aucun détail ne demeurerait insignifiant. Il relevait le moindre potin. D'ordinaire, les hommes dédaignent les commérages.

Je fus heureuse, je l'avoue, de boire une tasse de thé en arrivant chez le Dr Reilly. M. Poirot mit cinq morceaux de sucre dans la sienne et, remuant son thé avec soin, il dit :

— À présent, nous pouvons parler librement, n'est-ce pas, et chercher qui, vraisemblablement, a tué Mrs Leidner ?

— Lavigny, Mercado, Emmott ou Reiter ? demanda le Dr Reilly.

— Non, non ! Cette liste a été dressée suivant l'hypothèse n°3. Étudions plutôt l'hypothèse n°2..., laissant dans l'ombre le mystérieux mari ou beau-frère surgi du passé. Cherchons maintenant à loisir quel membre de l'expédition a pu avoir les moyens et l'occasion de supprimer Mrs Leidner, et qui est capable d'un tel acte.

— Cette idée ne semblait pas tout à l'heure retenir votre attention.

— Au contraire, mais je possède un tact naturel, dit Poirot sur un ton de reproche. Pouvais-je, en présence du Dr Leidner, discuter les mobiles ayant pu pousser un des membres de son expédition à tuer sa femme ? C'eût été manquer de délicatesse. Mieux valait lui laisser l'illusion que son épouse était adorable et que tous l'adoraient !

« Mais, il va de soi, tel n'est pas le cas. Entre nous, rien ne nous empêche d'exprimer de façon brutale et objective le fond de notre pensée. Nous n'avons plus à tenir compte de l'opinion des gens. Ici, le concours de miss Leatheran nous sera précieux. Elle a, je n'en doute pas, de remarquables dons d'observation.

— Oh ! je n'en suis nullement certaine, répliquai-je.

Le Dr Reilly me tendit une assiette de brioches chaudes que je trouvais excellentes.

— Pour vous donner du courage, me dit-il.

— Maintenant, arrivons au fait, déclara M. Poirot d'un ton aimable. Exposez-moi, ma sœur, les sentiments de chacun des membres de l'expédition envers Mrs Leidner.

— Mais je n'ai passé qu'une semaine avec eux, monsieur Poirot.

— Pour une personne de votre intelligence, cela suffit amplement. Une infirmière juge vite son monde. Elle se forme une opinion et agit en conséquence. Commençons, si vous voulez, par le père Lavigny.

— Vous me placez dans un rude embarras. Lui et Mrs Leidner semblaient prendre plaisir à converser ensemble, mais d'ordinaire ils s'exprimaient en français et mes connaissances en cette langue sont plutôt médiocres, bien que je l'aie apprise à l'école. Selon moi, ils parlaient surtout littérature.

— En d'autres termes, ils se plaisaient en la société l'un de l'autre... n'est-ce pas ?

— Oui, si vous voulez, mais la personnalité de Mrs Leidner intriguait le père Lavigny... et celui-ci en éprouvait quelque ennui. Je ne sais si je me fais bien comprendre.

Alors, je lui répétais la conversation que j'eus avec le moine lors de ma première visite aux fouilles. Ce jour-là, le père Lavigny avait qualifié Mrs Leidner de « femme dangereuse ».

— Voilà qui est très intéressant, observa M. Poirot. Et elle... quelle était son opinion sur le Père blanc ?

— Comment aurais-je pu savoir ce que Mrs Leidner pensait des gens ? Parfois, je m'imagine que le père Lavigny l'intriguait également. Je me souviens d'avoir entendu Mrs Leidner dire à son mari que ce prêtre ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle avait rencontrés jusque-là.

— Vous vous montrez terrible pour ce malheureux moine, dit le Dr Reilly d'un ton facétieux.

— Mon cher ami, lui dit Poirot, vous avez peut-être quelque malade à visiter ? Pour rien au monde, je ne voudrais vous déranger dans l'accomplissement des devoirs de votre profession.

— Les malades ne manquent pas. J'en ai plein un hôpital, déclara le médecin, qui se leva et sortit en riant.

— Voilà qui me plaît, dit Poirot. Nous allons maintenant converser en tête à tête, de façon plus intéressante et plus utile. Mais que cela ne vous empêche point de prendre votre thé.

Il me passa une assiette de sandwiches et m'offrit une seconde tasse de thé. Il se montrait réellement agréable et plein d'attentions.

— À présent, reprenons notre sujet et faites-moi part de vos impressions. À votre avis, qui, parmi les membres de l'expédition, n'aimait pas Mrs Leidner ?

— Je vais formuler une opinion toute personnelle, et je ne voudrais pas qu'elle fût répétée comme venant de moi.

— Comptez sur ma discrétion.

— Eh bien ! à mon sens, la petite Mme Mercado détestait cordialement Mrs Leidner !

— Ah ! Et M. Mercado ?

— Mrs Leidner lui avait un peu tourné la tête. À part son épouse, les femmes ne devaient faire aucun cas de lui. Et Mrs Leidner excellait tant à s'intéresser aux autres et à écouter leurs confidences ! Le pauvre homme se sera sans doute forgé des idées !

— Et Mme Mercado voyait cela d'un mauvais œil ?

— Elle en concevait de la jalousie... si vous voulez savoir la vérité. On ne se montre jamais trop circonspect lorsqu'on vit avec des gens mariés. Je pourrais vous en raconter de drôles là-dessus. Vous ne soupçonnez point ce qui se passe dans l'esprit d'une femme lorsque son mari est en jeu.

— Oh ! mais je ne doute pas de ce que vous me dites. Ainsi, Mme Mercado se montrait jalouse et exécrait Mrs Leidner ?

— Je l'ai vue lui lancer des regards comme si elle eût voulu la foudroyer... Oh ! mon Dieu ! Excusez-moi, monsieur Poirot, ce n'est pas ce que je voulais dire... pas une minute je n'ai songé...

— Non ! non ! Je comprends parfaitement. Ces paroles vous ont échappé et tombent à propos. Mrs Leidner s'inquiétait-elle de cette animosité de Mme Mercado ?

Je réfléchis avant de répondre :

— Elle ne semblait y attacher aucune importance. Au fait, je ne sais même pas si elle s'en est aperçue. Une fois, j'ai cru devoir l'en avertir... encore que cette intervention m'ennuyât beaucoup. Et puis je me suis dit qu'on regrettait souvent d'avoir parlé, jamais de s'être tu.

— Vous faites preuve d'une grande sagesse. Pourriez-vous me citer quelques exemples où Mme Mercado a trahi devant vous ses sentiments ?

Je lui répétais notre conversation sur la terrasse.

— Elle vous a donc parlé du premier mariage de Mrs Leidner. À ce moment-là vous a-t-elle regardée comme pour se rendre compte si vous aviez entendu une version différente de la sienne ?

— Croyez-vous qu'elle était au courant de la vérité ?

— C'est encore possible. Elle a pu écrire ces lettres... et inventer de toutes pièces cette histoire de main qui frappe et tout le reste.

— Moi-même j'y ai songé. Je la juge parfaitement capable d'une vengeance mesquine de ce genre.

— Oui. Je la croirais volontiers cruelle, mais je doute qu'elle possède suffisamment de cran pour commettre un assassinat, à moins que...

Après une pause, il ajouta :

— Je pense à cette curieuse réflexion qu'elle vous a faite : « Je sais pourquoi vous êtes ici. » Que voulait-elle insinuer par-là ?

— Je me le demande.

— Elle vous suspectait d'être venue pour une tout autre raison que celle que vous aviez déclarée. Laquelle ? Et pourquoi se croyait-elle visée ? Pourquoi aussi cette insistance à vous dévisager pendant le thé le jour de votre arrivée ?

— Oh ! vous savez, Mme Mercado ne brille point par ses manières, m'empressai-je de répondre.

— Cela, ma sœur, est une excuse, non une explication.

Je ne saisis pas très bien sa pensée, mais il poursuivit :

— Et les autres membres du personnel ?

Je réfléchis.

— Miss Johnson ne nourrissait pas non plus des sentiments très affectueux envers Mrs Leidner, mais elle ne s'en cachait point et franchement admettait devant moi ses préventions contre la femme du docteur. Toute dévouée à Mr Leidner, elle avait travaillé avec lui pendant des années, et, vous comprenez, le mariage apporta bien des changements.

— Bien, dit Poirot, et du point de vue de miss Johnson, ce mariage ne valait rien. Le docteur eût bien mieux fait de l'épouser, elle.

— Certes, je le crois, moi aussi. Mais un homme reste toujours un homme. Pas un sur cent ne consulte sa raison au moment de choisir une femme. Ma foi, on ne saurait en blâmer le Dr Leidner. La pauvre miss Johnson est bien mal partagée quant aux attraits physiques, tandis que Mrs Leidner était réellement une belle femme... pas toute jeune... mais, oh ! si vous l'aviez connue ! Il émanait un charme de toute sa personne... Mr Coleman la comparait un jour à une nymphe des forêts. Vous allez peut-être vous moquer de moi... mais je trouvais aussi à Mrs Leidner une allure... éthérée.

— En somme, cette femme possédait le don de se faire aimer. Je comprends, dit Poirot.

— D'autre part, Mr Carey et elle ne faisaient guère bon ménage, repris-je. Je le trouvais jaloux à la façon de miss Johnson. Il lui parlait toujours sèchement et Mrs Leidner

lui répondait sur le même ton. Quand elle lui passait un plat, elle se montrait polie, mais l'appelait toujours Mr Carey d'un ton cérémonieux. Évidemment, c'était un vieil ami de son mari et certaines femmes ne peuvent supporter que d'autres aient connu leurs époux avant elles-mêmes... Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

— Oui, oui, je comprends. Et les trois jeunes hommes ? Ne disiez-vous pas que Coleman devenait poète lorsqu'il parlait d'elle ?

Je ne pus réprimer mon envie de rire.

— C'était même très drôle : un garçon si terre à terre...

— Et les deux autres ?

— Je ne connais guère Mr Emmott, ce garçon si réservé et si calme. Mrs Leidner le traitait avec beaucoup de gentillesse : elle l'appelait familièrement David et le taquinait au sujet de miss Reilly, et ainsi de suite.

— Ah ! vraiment ? Goûtait-il ces sortes de plaisanteries ?

— Je n'en sais rien. Il se contentait de la regarder d'un air bizarre. Impossible de lire dans sa pensée.

— Et Mr Reiter ?

— Avec lui, elle n'était pas du tout aimable. Je crois même qu'il lui donnait sur les nerfs. Chaque fois qu'elle s'adressait à lui, c'était pour lui décocher des sarcasmes.

— S'en offusquait-il ?

— Il devenait tout rouge, le pauvre garçon. Pourtant, elle ne le faisait point par méchanceté.

Puis, soudain, mon indulgence pour Reiter se dissipa et j'eus la conviction que ce jeune homme, peut-être un assassin, jouait la comédie depuis le début.

— Oh ! monsieur Poirot ! m'exclamai-je, que s'est-il réellement passé, à votre avis ?

Il hocha la tête d'un air pensif.

— Dites-moi franchement : cela ne vous ennuerait pas d'aller coucher là-bas, ce soir ?

— Oh ! non. Je n'ai pas oublié vos paroles, mais qui songerait à me tuer ?

— Personne, évidemment, répondit-il. C'est un peu pour cette raison que je désirais entendre vos impressions sur

chacun. À présent, je suis certain que vous n'avez rien à craindre.

— Si quelqu'un m'avait dit, à Bagdad...

Je m'interrompis.

— Vous aviez déjà entendu quelques racontars sur les Leidner et les membres de l'expédition avant de venir ici ? me demanda-t-il.

Je lui appris le surnom donné à Mrs Leidner et lui touchai un mot des propos de Mrs Kelsey.

À ce moment, la porte s'ouvrit et miss Reilly entra. Elle venait de jouer au tennis et tenait encore sa raquette à la main.

Je savais que Poirot lui avait déjà été présenté à son arrivée à Hassanieh.

Elle me salua de son air le plus indifférent et prit un sandwich.

— Eh bien ! monsieur Poirot, dit-elle, où en êtes-vous de notre crime local ?

— Pas très loin, mademoiselle.

— Je m'aperçois que vous avez sauvé miss Leatheran du naufrage.

— Mademoiselle vient de me fournir des informations précieuses sur les différentes personnes composant l'expédition. J'ai ainsi appris maints détails sur la victime... et la victime possède souvent la clef du mystère.

— Mes compliments pour votre grande perspicacité, monsieur Poirot. En tout cas, laissez-moi vous dire que si une femme méritait de finir assassinée, c'était bien Mrs Leidner !

— Miss Reilly ! m'écriai-je, scandalisée.

Elle émit un petit rire mauvais.

— Ah ! dit-elle. Je me doutais bien qu'on ne vous avait pas révélé l'exacte vérité. Comme les autres, miss Leatheran s'est laissé prendre au piège. Je souhaite, monsieur Poirot, que le meurtrier de Louise Leidner vous échappe. J'éprouve une vive sympathie envers lui, car moi-même, je l'avoue, j'aurais supprimé cette femme sans le moindre remords.

Cette petite peste m'inspirait une véritable horreur. M. Poirot l'écouta sans s'émouvoir. Il s'inclina et dit d'un ton aimable :

— En ce cas, j'espère, mademoiselle, que vous avez préparé un alibi pour justifier votre emploi du temps hier après-midi ?

Il y eut un moment de silence et la raquette de miss Reilly tomba sur le parquet. Elle ne se donna même pas la peine de la ramasser et proféra d'une voix haletante :

— Je jouais au tennis au club. Mais, sérieusement, monsieur Poirot, je me demande si vous savez quel genre de femme était Mrs Leidner.

Il renouvela son petit salut et déclara :

— Veuillez vous-même m'en informer, mademoiselle.

Elle hésita un instant, puis s'exprima avec une sécheresse et une méchanceté écoeurantes.

— Un préjugé stupide exige qu'on se taise devant la mort. La vérité reste toujours la vérité. Et, tout bien pesé, mieux vaudrait ne pas médire des vivants, car on risque de leur nuire. Les morts sont au-dessus de ces contingences. N'empêche que les conséquences du mal commis par eux de leur vivant subsistent parfois après leur disparition. Miss Leatheran vous a-t-elle fait part du malaise qui planait sur Tell Yaminjah ? Vous a-t-elle dit à quel point tout le monde paraissait agité et soupçonneux ? Tout cela, par la faute de Louise Leidner. Il y a trois ans, lorsque je n'étais encore qu'une fillette, il me plaisait de voir tous les membres de l'expédition si gais et si heureux. Même l'année dernière, tout marchait assez bien. Mais cette saison, un nuage pesait sur le groupe à cause d'elle. Elle appartenait à ce genre de femmes qui ne souffrent pas le bonheur autour d'elles. Elle éprouvait le besoin de semer la brouille, soit par plaisir ou par désir de dominer... ou peut-être simplement parce qu'elle était ainsi faite. De plus, elle accaparait tous les hommes autour d'elle.

— Miss Reilly, m'écriai-je, vous vous trompez. Je proteste contre vos propos !

Elle reprit, sans tenir compte de ma remarque :

— Non contente d'avoir un mari qui l'adorait, il fallait qu'elle tournât la tête à cet imbécile de Mercado. Ensuite, elle jeta son dévolu sur Bill. Un type raisonnable, Bill, mais elle est tout de même parvenue à l'éblouir. Quant à Carl Reiter, elle prenait un

malin plaisir à le tourmenter. Elle avait beau jeu, ce garçon est timide et rougit comme une fille !

« Elle obtint moins de succès auprès de David. Celui-ci reconnaissait le charme de la femme, mais savait y résister. Il se rendait pleinement compte qu'elle était dépourvue de toute sentimentalité. Nullement en quête d'intrigues amoureuses, elle s'amusait avec le cœur des hommes et dressait les gens les uns contre les autres. Elle s'y entendait à merveille ! De sa vie, elle n'eut de dispute avec personne, mais que de querelles naissaient à cause d'elle ! Il lui fallait des drames, à condition de ne pas y être mêlée. Tapie dans l'ombre, elle tirait les ficelles et riait des souffrances d'autrui. Vous saisissez, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Peut-être plus que vous ne pensez, mademoiselle.

Le petit vieux ne s'indignait pas, mais sa voix recelait... quoi ? Je ne puis vous l'expliquer.

Cependant, Sheila Reilly le comprit mieux que moi, car son visage s'empourpra aussitôt.

— Pensez-en ce que vous voudrez, dit-elle, mais je vous l'ai dépeinte telle qu'elle était en réalité. Cette femme intelligente s'ennuyait, alors, pour passer le temps, elle expérimentait sur des êtres humains, tout comme d'autres le font sur des produits chimiques. Elle se plaisait à exaspérer les sentiments de la pauvre miss Johnson qui, chaque fois, mordait à l'hameçon, mais savait se dominer. Elle excitait la petite Mercado et la mettait dans de terribles colères. Elle me blessait au vif... et j'avoue que j'y donnais prise à tout instant ! Elle s'employait à connaître les torts de chacun et les servait au moment opportun. Elle n'exerçait pas de chantage proprement dit : elle se contentait de faire savoir aux gens ce qu'elle savait sur leur compte et de les laisser dans le doute sur ses intentions. Ah ! cette femme était vraiment artiste et s'y prenait avec une rare délicatesse !

— Et son mari ? demanda Poirot.

— Elle le traitait avec beaucoup d'égards et de gentillesse, prononça lentement miss Reilly. Elle paraissait beaucoup l'aimer. C'est un homme charmant, continuellement accaparé par ses travaux d'archéologie. Il adorait Louise et la mettait sur

un piédestal. Certaines femmes en eussent été ennuyées pas elle ! Quant à lui il vivait dans une complète béatitude, et il s'estimait heureux parce que sa femme remplissait son idéal. D'autre part, il est bien difficile de concilier cette confiance avec...

— Continuez, je vous en prie, mademoiselle, insista Poirot.

Elle se tourna soudain vers moi.

— Qu'avez-vous dit à M. Poirot au sujet de Richard Carey ?

— Au sujet de Mr Carey ? demandai-je, étonnée.

— Oui, à propos de Mrs Leidner et Mr Carey ?

— Ma foi, j'ai dit qu'ils ne s'entendaient guère...

À ma surprise, elle éclata de rire.

— Ils ne s'entendaient guère ! Quelle naïveté ! Il était follement épris d'elle et en souffrait beaucoup, étant donné sa vieille amitié pour Leidner. Cette seule raison suffisait pour qu'elle s'interposât entre ces deux hommes. Toutefois, j'imagine que...

— Eh bien ?

Absorbée dans ses pensées, elle fronça le sourcil :

— J'imagine que, pour une fois, poussant les choses trop loin, elle s'est laissé prendre à son propre piège ! Carey est un homme séduisant au possible... Elle agissait d'ordinaire à froid, mais avec lui elle s'enflamma comme une torche.

— Ces accusations, mademoiselle, sont simplement scandaleuses, protestai-je. Que dites-vous là ? Ils se parlaient à peine !

— Ah ! vraiment ? On voit que vous n'y connaissez rien. Dans la maison, c'étaient des « Mr Carey » par-ci, « Mrs Leidner » par-là, mais ils se donnaient rendez-vous dehors. Elle descendait le sentier jusqu'au Tigre. Au même moment, il quittait le chantier et ne revenait qu'au bout d'une heure. D'habitude, la rencontre avait lieu parmi les arbres fruitiers.

« Un jour, je le vis prendre congé d'elle et revenir à grandes enjambées vers les fouilles, tandis qu'elle le regardait s'éloigner. Accusez-moi d'infamie si vous voulez, mais j'avais des jumelles dans mon sac et m'en suis servie pour observer l'expression de son visage. Croyez-m'en : elle était entichée de Richard Carey...

Elle s'interrompit et s'adressa à Poirot :

— Excusez-moi d’empiéter sur vos fonctions, monsieur Poirot, proféra-t-elle avec un rire forcé, mais vous me saurez peut-être gré de vous avoir donné l’exacte couleur locale.

D’un pas ferme, elle quitta la salle à manger.

— Monsieur Poirot ! m’écriai-je, je ne crois pas un mot de tous ces racontars.

Il me considéra avec un sourire et dit d’une voix bizarre :

— Vous ne nierez tout de même pas, ma sœur, que la version de miss Reilly a jeté quelque lumière sur cette affaire ?

CHAPITRE XIX

UN NOUVEAU SOUPÇON

Nous ne pûmes en dire davantage : à cet instant, le Dr Reilly entra.

Le médecin et le détective s'engagèrent dans une discussion d'ordre plus ou moins médical sur l'état psychologique et mental d'un auteur de lettres anonymes. Le Dr Reilly cita quelques cas rencontrés dans l'exercice de sa profession et M. Poirot raconta plusieurs affaires de ce genre qu'il avait dû démêler.

— C'est moins simple qu'on ne le croit habituellement, acheva-t-il. Le coupable agit par besoin de domination, ou encore sous l'influence d'un complexe d'infériorité.

Le Dr Reilly approuva.

— Voilà pourquoi l'auteur de lettres anonymes est souvent la personne que l'on soupçonne le moins : par exemple, une petite fille inoffensive à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession, arborant toutes les apparences de la douceur et de la résignation chrétiennes, mais consumée intérieurement d'une flamme infernale.

— Insinueriez-vous par-là que Mrs Leidner souffrait d'un complexe d'infériorité ?

Le Dr Reilly vida sa pipe en ricanant.

— C'était la dernière femme sur terre à qui j'eusse attribué cette faiblesse : chez elle, aucune contrainte ! De la vie, encore de la vie et toujours de la vie ! Voilà ce qu'elle cherchait et obtenait.

— Psychologiquement parlant, aurait-elle, selon vous, pu écrire ces lettres ?

— Je le crois. Mais si elle l'a fait, c'était dans le dessein de se poser en héroïne de tragédie. Dans le privé, Mrs Leidner se considérait un peu comme une star de cinéma. Il lui fallait

constamment se tenir au premier plan... sous le feu des projecteurs. Suivant la loi des contrastes, elle épousa le Dr Leidner, l'homme le plus tranquille et le plus modeste de ma connaissance. Il l'adorait... mais l'adoration au coin du feu ne suffisait point à sa femme ; elle voulait, de surcroît, jouer le rôle de l'héroïne persécutée.

— Autrement dit, prononça Poirot en souriant, vous rejetez l'hypothèse du mari selon laquelle la femme aurait écrit elle-même ces lettres dans un état de somnambulisme ?

— Ah ! non, mais il m'était difficile de contredire un homme venant de perdre une épouse bien-aimée et de lui jeter à la face que cette femme n'était qu'une vulgaire menteuse et qu'elle avait failli le faire devenir fou d'inquiétude pour satisfaire ses instincts de comédienne. Il serait en effet imprudent de révéler à un mari la vérité sur les agissements de sa femme ! Le plus drôle, c'est que je n'hésiterais nullement à dénoncer les torts du mari devant une épouse. Une femme reconnaît volontiers qu'un homme est un propre à rien, un escroc, un opiomane, un coquin et même un ignoble pourceau sans que pour autant ces accusations diminuent d'un iota son affection envers le coupable. Les femmes sont des réalistes en diable !

— Franchement, docteur Reilly, quelle est votre opinion sur Mrs Leidner ?

Le médecin se rejeta sur le dossier de sa chaise et, lentement, tira sur sa pipe.

— Franchement... votre question m'embarrasse. Je connaissais trop peu cette femme. Elle avait un charme incontestable, beaucoup d'intelligence et de compréhension. Quoi encore ? Ni sensuelle, ni paresseuse, ni vaniteuse, elle n'était pas entachée des vices ordinaires à son sexe. Je l'ai toujours prise (sans aucune preuve, du reste) pour une fieffée menteuse. Je me demande si elle mentait à elle-même ou aux autres. J'ai personnellement un faible pour les menteuses. Pour moi, une femme qui ne ment jamais est un être dépourvu d'imagination et de sensibilité. Je ne crois pas qu'elle courait après les hommes... elle prenait plutôt plaisir à les réduire à sa merci. Si vous abordiez ce sujet devant ma fille...

— Nous avons déjà eu cet avantage, répondit Poirot, en esquissant un sourire.

— H'm ! s'exclama le Dr Reilly. Elle n'a pas perdu de temps ! Elle n'a pas dû l'épargner, j'imagine ! La jeune génération n'a aucun respect envers les morts. À cheval sur les principes, elle condamne sans appel la moralité de ses aînés et érige pour elle-même un code très élastique. Si Mrs Leidner avait entretenu une douzaine d'intrigues, Sheila l'eût approuvée de « vivre sa vie » ou « d'obéir à sa nature ». Mais ma fille ne voyait pas que Mrs Leidner suivait, en réalité, son tempérament. Le chat obéit à son instinct quand il joue avec la souris. Il est ainsi fait. Les hommes ne sont pas des gamins qu'il faille protéger contre les ruses féminines. Tôt ou tard, ils rencontreront des femmes, certaines au caractère félin, d'autres fidèles comme des épagneuls, d'autres encore, perruches autoritaires et braillardes, qui ne leur accorderont pas une minute de répit ! La vie est un champ de bataille... et non une partie de plaisir. J'aimerais à voir Sheila descendre de ses grands chevaux et admettre, en toute franchise, qu'elle haïssait Mrs Leidner pour des raisons toutes personnelles. Sheila, la seule jeune fille de l'endroit, se figure que tous les jeunes hommes doivent tomber à ses pieds. Elle est naturellement humiliée de constater qu'une femme d'âge mûr et comptant deux maris à son actif se mette sur les rangs et la batte sur son propre terrain. Sheila est, au demeurant, une charmante fillette, débordante de santé et, disons-le, assez jolie et séduisante. Mais Mrs Leidner sortait de l'ordinaire : elle possédait cette beauté fatale qui conquiert le cœur de tous les hommes... telle une belle dame sans merci.

Je sursautai sur mon siège. Quelle coïncidence ! Le jeune Coleman n'avait-il pas lui-même fait cette comparaison ?

— Si je ne suis pas indiscret, votre fille éprouve peut-être quelque tendresse pour un des jeunes gens de l'expédition ?

— Oh ! je ne pense pas. Elle a bien eu comme danseurs le jeune Coleman et Emmott. Je ne saurais dire vers lequel vont ses préférences. Il y a aussi deux aviateurs. Les prétendants ne manquent pas : elle n'a que l'embarras du choix. Mais ce qui la rend furieuse, c'est de voir une femme à l'automne de la vie triompher de sa jeunesse. Elle n'a pas, certes, mon expérience

des hommes. À mon âge, on apprécie à sa juste valeur un teint d'écolière, un regard clair, et un jeune corps souple et robuste. Mais une femme, passé la trentaine, sait prêter une oreille complaisante aux propos des jeunes gens et placer, çà et là, un compliment les rehaussant dans leur propre estime... Comment résisteraient-ils à ces flatteries ? Sheila est jolie, mais Louise Leidner était réellement une belle femme, aux yeux magnifiques et aux cheveux d'or.

Oui, pensai-je en mon for intérieur, cet homme a raison. La beauté est un bienfait des dieux. Mrs Leidner dégageait un charme dont on ne pouvait être jaloux : on se contentait de l'admirer. Au premier abord, j'ai eu l'impression que, pour cette femme, j'aurais fait n'importe quoi.

Toutefois, ce soir-là, comme le Dr Reilly me reconduisit en auto à Tell Yaminjah (il m'avait offert à dîner auparavant), un ou deux détails gênants me revinrent à la mémoire. Je n'avais pas prêté créance aux racontars injurieux de Sheila Reilly, les considérant comme inspirés par la haine et le dépit.

À présent, je me rappelais que Mrs Leidner avait insisté pour sortir seule l'après-midi et refusé ma compagnie. Malgré moi, je me demandais si, après tout, elle n'était pas allée rejoindre Mr Carey. La politesse exagérée dont ils usaient l'un envers l'autre à la maison me semblait pour le moins bizarre, étant donné que les autres membres de l'expédition s'appelaient par leurs prénoms.

Il évitait toujours de la regarder en face. Peut-être parce qu'il ne l'aimait pas... ou pour la raison contraire.

J'essayai de bannir ces pensées de mon esprit. Voilà maintenant que je me mettais toutes sortes de choses en tête... tout cela par suite d'une colère de gamine ! Preuve indiscutable des ravages qu'on peut provoquer en répétant de telles calomnies.

Mrs Leidner n'était pas du tout ce type de femmes. Bien sûr, elle n'éprouvait aucune sympathie pour Sheila Reilly : ce jour-là, au déjeuner, elle avait même lancé des pointes à Emmott au sujet de la jeune fille.

Cette drôle de façon dont il l'avait regardée ! Impossible de deviner le fond de sa pensée. Jamais, d'ailleurs, on ne savait ce

qui passait par la tête de Mr Emmott. Il était si calme, si aimable. Un homme sur qui on pouvait compter !

Quant à Mr Coleman, un vrai hurluberlu !

Nous arrivâmes à Tell Yaminjah à neuf heures précises et la porte cochère était fermée à clef pour la nuit.

Ibrahim se précipita vers moi pour l'ouvrir à l'aide d'une énorme clef.

À Tell Yaminjah, on se couchait de bonne heure. Aucune lumière dans la salle commune. Une lampe brûlait dans l'atelier des architectes et une autre dans le bureau du Dr Leidner, mais presque toutes les autres fenêtres étaient plongées dans l'obscurité. Chacun, ce soir-là, avait dû se retirer encore plus tôt que de coutume.

En passant devant la salle de dessin pour me rendre à ma chambre, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Mr Carey, en manches de chemise, travaillait, penché sur un plan d'importantes dimensions.

Il me parut bien malade, las et souffrant. J'en ressentis une pénible impression. Impossible d'analyser Mr Carey : on ne pouvait le juger d'après ses paroles, parce qu'il parlait très rarement et de choses banales, et ses façons de faire demeuraient discrètes : cependant, cet homme s'imposait à votre attention, et jamais il ne vous laissait indifférent.

Tournant la tête, il m'aperçut. Il tira sa pipe de sa bouche :

— Eh bien ! mademoiselle, vous voilà de retour d'Hassanieh ?

— Oui, monsieur Carey. Vous travaillez tard, ce soir, il me semble ? Tout le monde est allé se coucher.

— J'ai cru devoir continuer ma besogne, légèrement en retard. Demain, nous retournons aux fouilles.

— Déjà ? demandai-je, scandalisée.

Il me regarda d'un air bizarre.

— C'est le mieux que nous ayons à faire. J'en ai touché un mot à Leidner. Demain, il passera la journée à Hassanieh pour accomplir certaines formalités. Nous autres, nous reprenons notre vie quotidienne. À quoi bon demeurer ici en train de se regarder ?

Raisonnement très judicieux, étant donné l'état de nervosité de chacun.

— D'un sens, je vous approuve, lui dis-je. Le travail fait oublier bien des choses.

L'enterrement, je le savais, devait avoir lieu le surlendemain.

De nouveau, il s'était replongé dans son travail. Je ne saurais en expliquer la raison, mais mon cœur se serrait à la vue de cet homme. J'étais convaincue qu'il allait passer là une nuit blanche.

— Désireriez-vous prendre un somnifère, monsieur Carey ? lui demandai-je d'une voix hésitante.

Il secoua la tête en souriant.

— Merci, mademoiselle, je peux très bien m'en passer. C'est là une mauvaise habitude.

— Eh bien ! bonne nuit, monsieur Carey. Si je puis vous rendre un service...

— Oh ! pas la peine, mademoiselle. Merci. Et bonne nuit.

— Je suis désolée, dis-je, peut-être un peu trop impulsivement.

— Désolée ?

Il me regarda avec surprise.

— Oui, désolée pour tout le monde ici. Cette mort tragique est si affreuse, surtout en ce qui vous concerne.

— Pour moi ? Comment cela ?

— Vous êtes un si vieil ami pour tous deux !

— Je suis un vieil ami de Leidner, mais Mrs Leidner et moi n'étions point particulièrement liés d'amitié.

Le ton de ses paroles laissait entendre qu'il n'éprouvait envers elle aucune sympathie. Ah ! si seulement Reilly avait pu l'entendre !

— Alors, bonne nuit, répétei-je.

Et je courus à ma chambre.

Avant de me déshabiller, je vaquai à diverses occupations : je lavai quelques mouchoirs, une paire de gants, et écrivis mon journal. Au moment où je me décidais à me coucher, je jetai par la porte un coup d'œil dans la cour. Les lumières continuaient à brûler dans l'atelier des architectes et le pavillon sud.

Le Dr Leidner devait encore travailler dans son bureau. J'hésitais à aller lui souhaiter bonne nuit, car je ne tenais point à paraître obséquieuse. Peut-être m'en voudrait-il de le déranger ? Une sorte de scrupule s'empara de moi. Après tout quel mal y avait-il à m'inquiéter de sa santé et à lui offrir mes services pour le cas où il aurait besoin de moi ? Je ne ferais qu'entrer et sortir.

Le Dr Leidner n'était pas là. Dans le bureau éclairé, je trouvai seulement miss Johnson, la tête penchée sur la table et pleurant à chaudes larmes.

Ce spectacle me bouleversa. Miss Johnson était une personne si calme et si maîtresse d'elle-même que je ressentis pour elle une profonde pitié.

— Que se passe-t-il donc, mademoiselle ? lui demandai-je, en lui posant la main sur l'épaule. Allons, allons, je ne veux pas de ça ! Il ne faut pas rester ici toute seule en train de pleurer.

Elle ne me répondit point, mais sanglota de plus belle.

— Ne pleurez plus ! suppliai-je. Reprenez courage ! Je vais vous préparer une bonne tasse de thé chaud !

Levant enfin la tête, elle me répondit :

— Inutile, je vous remercie. Tout va bien à présent. Je me conduis comme une sotte.

— Qu'est-ce qui vous tourmente ainsi ?

Après un moment d'hésitation, elle me dit :

— C'est trop affreux...

— Pensez à autre chose, lui conseillai-je. Il faut se résigner devant l'irréparable. À quoi bon vous mettre dans un pareil état ?

Elle se redressa et arrangea sa chevelure.

— Je sais que je me rends ridicule à vos yeux, prononça-t-elle de sa voix grave. Jugeant préférable de m'occuper utilement, je mettais un peu d'ordre dans ce bureau lorsque, soudain, j'ai été prise d'une crise de larmes.

— Oui, oui, je comprends. Allez vous coucher maintenant et je vous apporterai au lit une bonne tasse de thé et une bouteille d'eau chaude.

Elle dut s'exécuter, car je repoussai toute protestation.

— Merci, mademoiselle, me dit-elle lorsque, bien installée dans son lit, et les pieds au chaud, elle buvait son thé. Vous êtes la bonté même, me dit-elle. Il est assez rare que je me laisse abattre ainsi.

— Oh ! cela arrive à n'importe qui en pareilles circonstances. Vous avez éprouvé tant d'émotions et de fatigue ! Ajoutez à cela la visite de la police. Je vous assure que moi-même je ne me sens pas dans mon état normal.

Lentement et d'une voix étrange, elle reprit :

— Ce que vous disiez tout à l'heure me paraît très judicieux. Nous ne pouvons rien devant l'irréparable... (Elle se tut pendant quelques secondes et reprit d'un ton qui me rendit perplexe.) Cette femme n'était pas bonne !

Je m'abstins de discuter ce point avec elle. L'antipathie qui régnait entre les deux femmes ne m'avait jamais surprise. Miss Johnson se réjouissait peut-être, en son for intérieur, du décès de Mrs Leidner et, se rendant compte de la bassesse de ce sentiment, avait-elle eu honte d'elle-même ?

— Maintenant, faites-moi le plaisir de dormir et de ne plus songer à vos soucis.

Je ramassai différents objets et mis un peu d'ordre dans la chambre, posai ses bas sur le dossier de la chaise et pendis ses vêtements à un portemanteau. Sur le parquet, j'aperçus une petite boule de papier froissé qui avait dû tomber de sa poche.

J'étais en train de la déplier afin de voir s'il convenait de la jeter au panier, lorsqu'elle me fit sursauter.

— Donnez-moi ça !

Je lui obéis et demeurai interloquée par son ton péremptoire. Elle m'arracha le papier des mains et le présenta à la flamme de la bougie pour le brûler.

Désemparée, je la regardai faire.

Son geste avait été si brutal que je n'eus pas le temps de lire le contenu de cette note. Mais, sous l'effet de la flamme, la feuille se tordit de mon côté et je pus voir quelques mots écrits à l'encre.

Une fois au lit, je compris pourquoi cette écriture m'avait frappée : elle ressemblait étonnamment à celle des lettres anonymes.

Miss Johnson était-elle l'auteur de cette infamie ?

CHAPITRE XX

Miss JOHNSON, Mme MERCADO, Mr REITER

Cette idée, je l'avoue, produisit sur moi une forte commotion. Jamais je n'aurais, de moi-même, soupçonné miss Johnson d'une telle action. Passe encore Mme Mercado ; mais miss Johnson, cette demoiselle si distinguée, si raisonnable et si maîtresse d'elle-même.

Mais je me souvins de l'entretien qui eut lieu, le soir même, en ma présence, entre le Dr Reilly et M. Poirot, et de nouveaux horizons s'ouvrirent devant moi.

Si miss Johnson était vraiment l'auteur de ces lettres, bien des choses s'expliquaient. Loin de moi la pensée d'accuser miss Johnson d'assassinat. Mais la haine pouvait l'avoir poussée à effrayer Mrs Leidner afin que celle-ci quittât l'expédition et renonçât une fois pour toutes à suivre son mari en Orient.

Or, Mrs Leidner avait été tuée et miss Johnson en ressentait un cuisant remords ; elle regrettait son inutile cruauté et se rendait compte maintenant que ces lettres anonymes servaient de paravent au meurtrier. Rien de surprenant qu'elle se fût effondrée sous le poids de son chagrin. Au fond, miss Johnson n'était pas dépourvue de sensibilité : voilà pourquoi elle accueillit avec tant d'empressement mes paroles de consolation : « Devant l'inévitable, il faut se résigner. »

Je me rappelai ensuite sa mystérieuse remarque qui, à ses yeux, devait justifier sa conduite : « Cette femme n'est pas bonne ! »

À présent, quelle décision prendre ?

Pendant un long moment, je me tournai et me retournai dans mon lit et, de guerre lasse, je résolus de me confier à M. Poirot à la prochaine occasion.

Il revint le lendemain, mais il me fut absolument impossible de lui glisser un mot en particulier.

Le seul instant où nous fûmes tête à tête, alors que je cherchais comment aborder le sujet, le détective me souffla dans l'oreille :

— Je parlerai à miss Johnson... dans la salle commune. Avez-vous toujours en votre possession la clef de Mrs Leidner ?

— Oui, répondis-je.

— Très bien. Vous vous rendrez dans sa chambre, vous aurez soin de fermer la porte derrière vous et de pousser un cri – pas un hurlement, bien sûr – un simple cri d'alarme, de surprise, et non point de terreur panique. Si l'on vous entend, donnez une excuse quelconque... par exemple, que vous avez fait un faux pas.

À cette seconde précise, miss Johnson apparut dans la cour et je n'eus pas le temps de raconter mon histoire à Poirot.

Je devinai parfaitement ce qu'il avait derrière la tête. Dès qu'il eut entraîné miss Johnson dans la salle commune, je me rendis à la chambre de Mrs Leidner et m'y enfermai.

Je me trouvais un peu ridicule, seule dans cette pièce et poussant un cri qu'aucune douleur physique ne justifiait. En outre, il m'était difficile de déterminer l'intensité à donner à ce cri. Je lançai donc un « oh ! » assez fort, puis un second, d'un ton plus élevé, et un troisième, plus bas.

Alors, je sortis, prête à expliquer, à quiconque me poserait une question, que j'avais trébuché et failli me faire une entorse.

Fort heureusement, je n'eus point d'explication à fournir. Poirot et miss Johnson étaient engagés dans une conversation très animée que rien, de toute évidence, n'était venu interrompre.

— Enfin, pensai-je, à part moi, la question est tranchée. Ou bien miss Johnson s'était imaginé entendre ce cri, ou alors il s'agissait de tout autre chose.

Hésitant à les déranger, je m'assis sous la véranda, sur une chaise de pont. Leurs voix me parvenaient, distinctes.

— La situation est délicate, disait Poirot. Le Dr Leidner aimait sa femme...

— Il l'adorait, précisa miss Johnson.

— Il ne cesse de me répéter à quel point tous les membres de son expédition lui étaient dévoués ! Quant à eux, que peuvent-ils dire, sinon abonder dans son sens ? Par pure courtoisie. La simple décence l'exige. Peut-être est-ce la vérité... ou bien le contraire ? Pour ma part, je demeure convaincu que la clef de l'énigme réside dans la compréhension absolue du caractère de Mrs Leidner. S'il m'était possible de recueillir l'opinion... l'opinion sincère s'entend... de chaque membre de l'expédition, je pourrais me former un jugement sur la défunte. En réalité, voilà qui explique ma présence parmi vous aujourd'hui. Je savais que le Dr Leidner se rendrait à Hassanieh. Cela me permet de m'entretenir avec chacun de vous en particulier et de vous demander votre concours.

— Votre idée me semble excellente en tout point, déclara miss Johnson.

— N'allez surtout pas, en bons Anglais, m'opposer des clichés tout faits. Ici, nous ne jouons pas au cricket ni au football... Ne venez pas me raconter qu'on ne doit jamais dire de mal des morts... enfin... que la loyauté exige ceci ou cela... Sachez que, dans une affaire criminelle, la fidélité à la mémoire de la victime corrompt et obscurcit la vérité.

— Rien ne m'oblige à défendre la mémoire de Mrs Leidner. Quant à son mari, il en va différemment. Après tout, c'était sa femme.

— Précisément, précisément ! Je comprends vos scrupules à parler mal de la femme de votre chef. Il n'est nullement question ici d'un certificat de bonne conduite, mais d'un mystérieux assassinat. Chercher à me faire croire qu'un ange de vertu a été tué ne peut en rien faciliter mon enquête.

— Moi, je ne l'appellerai certainement pas un ange ! déclara miss Johnson, sur un ton amer.

— Dites-moi franchement votre opinion sur Mrs Leidner... en tant que femme.

— Hum ! Tout d'abord, monsieur Poirot, laissez-moi vous prévenir que j'ai du parti pris. Je suis... nous l'étions tous

d'ailleurs... très dévouée au Dr Leidner. Nous prîmes tous ombrage de la venue de Mrs Leidner. Nous lui en voulions d'accaparer son temps et son attention. L'affection qu'il lui portait nous irritait. Je suis franche, monsieur Poirot, et il me coûte de vous parler ainsi. Sa présence me contrariait, mais je m'abstins toujours de le montrer. Cette femme était venue jeter le trouble dans notre existence.

— *Notre ? Vous dites notre ?*

— Oui, je veux parler de Mr Carey et de moi-même. Nous sommes les plus anciens, vous comprenez. Le nouvel ordre de choses nous offusqua. Sentiment assez naturel, mais peut-être un peu mesquin de notre part. Ce fut un tel changement pour nous !

— Quel genre de changement ?

— Oh ! en toutes choses. Jusque-là, nous vivions si heureux ! Nous nous amusions beaucoup, nous prenions plaisir à nous faire des niches, comme de bons camarades travaillant en commun. Le Dr Leidner lui-même était gai comme un écolier.

— L'arrivée de Mrs Leidner vint jeter la perturbation dans votre petit groupe ?

— Oh ! je ne la rends pas entièrement responsable ; cependant, l'année dernière, cela marchait tout de même mieux. Surtout, n'allez pas croire que nous eussions des griefs précis contre elle. Elle s'est toujours montrée charmante envers moi... tout à fait charmante. Voilà pourquoi j'éprouve parfois un remords. Ce n'est pas sa faute si ses moindres paroles ou ses moindres actes me blessaient. En réalité, on ne pouvait être plus aimable qu'elle !

— Néanmoins, sa présence, cette année, apporta un changement complet... une ambiance toute différente ?

— Oh ! entièrement. À la vérité, je ne saurais à quoi l'attribuer. Tout alla de mal en pis... à part le travail. Mais aucun de nous n'était maître de son caractère. Nous avions les nerfs à fleur de peau, comme à l'approche de l'orage.

— Et vous l'imputiez à l'influence de Mrs Leidner ?

— Une bonne harmonie régnait entre nous avant son arrivée, constata sèchement miss Johnson. Vous m'objecterez peut-être que, de nature peu sociable, je suis hostile à tout changement.

Je vous en prie, ne tenez aucun compte de mon opinion, monsieur Poirot.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me parler du caractère et du tempérament de Mrs Leidner ?

Après quelque hésitation, miss Johnson répondit d'une voix lente :

— Évidemment, elle était très lunatique, sujette à des hauts et des bas. Un jour, charmante avec vous, et le lendemain, ne vous adressant pas la parole. Au fond, bonne et pleine d'attentions pour chacun de nous. Quand même, on voyait qu'elle avait été choyée toute sa vie. La sollicitude dont la comblait le docteur lui semblait tout à fait naturelle. Je doute qu'elle ait jamais apprécié son mari à sa juste valeur... un savant si remarquable ! J'en souffrais parfois. Nerveuse et susceptible au possible, elle se forgeait des tas d'idées et se mettait dans des états épouvantables ! Je fus soulagée lorsque le Dr Leidner fit venir miss Leatheran. Il ne pouvait à la fois s'occuper sérieusement de son travail et calmer les craintes de sa femme.

— Personnellement, que pensez-vous des lettres anonymes qu'elle recevait ?

Il me fut impossible de résister à ma curiosité. Je me penchai en avant jusqu'à ce que je visse le profil de miss Johnson tourné vers Poirot. L'air parfaitement calme et maîtresse d'elle-même, elle répondait à ses questions.

— Quelqu'un en Amérique devait lui en vouloir et s'efforçait de l'effrayer et de la tourmenter.

— Rien de plus ?

— Telle est du moins mon opinion. Cette belle femme avait peut-être des ennemis et ces lettres devaient provenir d'une rivale. Avec son caractère impressionnable, Mrs Leidner prit ces menaces au sérieux.

— Sans aucun doute, dit Poirot. Mais souvenez-vous... la dernière lettre n'est pas arrivée par la poste.

— Pour peu qu'on voulût s'en donner la peine, c'était un jeu d'enfant de procéder ainsi. Une femme menée par la jalousie ne recule devant aucun obstacle.

Vérité indiscutable, pensai-je en moi-même.

— Vous avez peut-être raison, mademoiselle. Comme vous le dites, Mrs Leidner était une jolie femme. À propos, connaissez-vous miss Reilly, la fille du médecin ?

— Sheila Reilly ? Certes, oui !

Poirot affecta un ton confidentiel. On eût dit une vieille commère.

— J'ai entendu dire (naturellement, je me garderai d'en parler au docteur) qu'il existait une amourette entre elle et un des membres de l'expédition du Dr Leidner. Savez-vous si c'est vrai ?

Miss Johnson parut amusée.

— Oh ! le jeune Coleman et David Emmott l'ont plusieurs fois sollicitée pour danser avec eux. Tous deux se disputaient cet honneur dans les bals d'Hassanieh où ils se rendaient habituellement le samedi soir. Je ne crois pas que Sheila y attachât quelque importance ; seule jeune fille blanche de l'endroit, elle avait aussi comme danseurs les jeunes officiers du camp d'aviation.

— Ainsi donc ces commérages n'ont rien de fondé ?

— Je ne saurais l'affirmer, dit miss Johnson d'un air pensif. Il est vrai qu'elle s'aventurait souvent du côté des fouilles. L'autre jour, Mrs Leidner taquinait à ce propos David Emmott et disait que la jeune Sheila courait après lui... Plaisanterie de mauvais goût, à mon sens, et qui n'eut pas l'heur de plaire au jeune homme. Oui, Sheila venait souvent ici. En ce fatal après-midi, je l'ai vue arriver à cheval dans la direction du chantier. D'un mouvement de tête, elle désigna la fenêtre ouverte. Mais ni David Emmott ni Coleman n'y travaillaient ce jour-là. Richard Carey surveillait les fouilles. Peut-être est-elle attirée par un de ces jeunes gens... mais c'est une gamine si moderne et si peu sentimentale qu'il est impossible de la prendre au sérieux. En tout cas, je ne pourrais vous dire lequel des deux lui plaît davantage : Billy est un excellent garçon, pas si bête qu'il en a l'air. Quant à David Emmott, c'est la crème des hommes... brave et honnête.

Elle regarda curieusement Poirot et continua :

— Quel rapport cette histoire a-t-elle avec le crime, monsieur Poirot ?

M. Poirot lança ses mains en l'air d'une manière toute française :

— Vous me faites rougir, mademoiselle. Vous allez me faire passer pour un vulgaire bavard. Mais, que voulez-vous ? je m'intéresse toujours aux affaires sentimentales des jeunes gens.

Miss Johnson poussa un léger soupir.

— Tout cela est très joli lorsque rien ne vient troubler leur amour.

Poirot répondit par un soupir. Je me demandais si miss Johnson évoquait en ses souvenirs un amour contrarié au cours de sa jeunesse... J'aurais voulu savoir si M. Poirot était marié et si, comme on le prétend au sujet des étrangers, il avait des maîtresses. Cet homme me paraissait si comique que je ne pouvais imaginer pareille chose.

— Sheila Reilly ne manque pas de caractère, observa miss Johnson. Elle est jeune et mal élevée, mais au fond c'est une honnête fille.

— Je vous crois sur parole, mademoiselle.

Poirot se leva et ajouta :

— Y a-t-il dans la maison d'autres membres du personnel ?

— Marie Mercado doit s'y trouver. Tous les hommes sont allés au chantier : on eût dit que tous désiraient s'éloigner. Je ne leur en fais point reproche. Si vous voulez que je vous accompagne aux fouilles...

Elle entra dans la véranda et me dit :

— Miss Leatheran se fera peut-être un plaisir de vous y conduire ?

— Oh ! certainement, miss Johnson, lui répondis-je.

— Et vous reviendrez déjeuner avec nous, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Enchanté, mademoiselle.

Miss Johnson regagna la salle commune où elle se livrait à un travail de classement.

— Mme Mercado est sur la terrasse, dis-je à M. Poirot. Désirez-vous lui parler avant de sortir ?

— Pourquoi pas ? Montons, si vous voulez bien.

Comme nous grimpions l'escalier, je confiai à mon compagnon :

— Je vous ai obéi en tout point. Avez-vous entendu quelque chose ?

— Pas un son.

— Voilà qui soulagera la conscience de cette pauvre miss Johnson, dis-je. Elle craignait de n'avoir pas fait le nécessaire lorsqu'elle a entendu un cri.

Assise sur la balustrade, Mme Mercado, la tête penchée en avant, était si profondément plongée dans ses pensées qu'elle ne nous entendit pas venir.

Lorsque Poirot s'arrêta devant elle et lui souhaita le bonjour, elle leva la tête et sursauta.

Je lui trouvai mauvaise mine, les traits tirés et de grands cernes sombres autour des yeux.

— Encore moi, dit Poirot. Je viens aujourd'hui vous voir pour une raison toute spéciale.

Et il lui tint à peu près le même langage qu'à miss Johnson, lui démontrant qu'il était nécessaire de lui fournir de Mrs Leidner un portrait aussi fidèle que possible.

Mme Mercado, n'étant pas aussi franche que miss Johnson, se répandit en louanges opposées à sa pensée.

— Chère Louise ! Comment expliquer son caractère à qui ne l'a pas connue ? Un être si énigmatique, qui ne ressemblait à personne. Elle a dû vous produire cette impression, n'est-ce pas, mademoiselle ? Esclave de ses nerfs et de ses caprices, elle était sujette à des moments d'humeur ; mais on lui pardonnait tout. Elle était si aimable envers tout le monde, et si modeste avec cela ! Ignorant tout de l'archéologie, elle ne cherchait qu'à apprendre. Constamment, elle se renseignait auprès de mon mari sur les procédés chimiques pour le traitement des objets en métal, et prêtait la main à miss Johnson pour le recollage des poteries ! Oh ! tous nous ressentions envers elle une vive affection.

— Alors, ce qu'on m'a dit n'est pas vrai, madame ? On a prétendu, en effet, qu'il planait sur cette maison une atmosphère de gêne et de suspicion.

Mme Mercado écarquilla ses yeux noirs et opaques.

— Oh ! qui donc a pu tenir devant vous de pareils propos ? Miss Leatheran ? Le Dr Leidner ? Ce pauvre homme, j'en suis certaine, ne s'est jamais rendu compte de rien.

Elle me décocha un coup d'œil hostile.

Un sourire béat éclaira le visage de M. Poirot.

— J'ai mes espions, madame, déclara-t-il d'un ton enjoué.

L'espace d'un éclair, je vis les paupières de Mme Mercado trembler, puis clignoter.

— Ne pensez-vous pas, demanda Mme Mercado avec une grande douceur dans la voix, qu'après un événement de ce genre chacun prétende connaître un tas de choses n'ayant jamais existé ?... On parle d'atmosphère tendue, de pressentiments... Les gens inventent cela après coup.

— Ces paroles, madame, renferment une bonne part de vérité.

— En réalité, tout ce qu'on vous a raconté est faux. Nous vivions tous ici en famille, très heureux.

— Cette femme ment avec une audace inouïe ! m'exclamai-je, indignée, lorsque M. Poirot et moi, ayant quitté la maison, suivions le sentier qui conduisait à l'excavation. Je suis persuadée qu'elle haïssait Mrs Leidner de toute son âme !

— Ce n'est pas à elle qu'il faut s'adresser pour connaître la vérité, acquiesça Poirot.

— On perd son temps à l'interroger, appuyai-je.

— Pas tout à fait... Pas tout à fait... Si les lèvres d'une personne mentent, souvent ses yeux proclament la vérité. De quoi a-t-elle peur, cette petite Mme Mercado ? J'ai discerné de la frayeur dans ses prunelles. Décidément, elle redoute quelque chose. Elle m'intéresse beaucoup.

— J'ai une confidence à vous faire, monsieur Poirot.

Je lui racontai les incidents de mon retour la veille au soir et lui dis que je soupçonnais fort miss Johnson d'être l'auteur des lettres anonymes.

— Encore une fieffée menteuse, celle-là ! m'exclamai-je. Avec quel sang-froid elle vous a répondu ce matin au sujet de ces lettres.

— Oui, dit Poirot. Sa déclaration est également fort intéressante. À son insu, elle m'a laissé entendre qu'elle était

parfaitement au courant de ces lettres anonymes. Or, jusqu'ici, personne n'en a parlé devant le personnel. Il est possible évidemment que le Dr Leidner lui en ait touché un mot hier, lui et elle sont de vieux amis. Sinon, le fait est plutôt curieux, n'est-ce pas ?

Poirot monta de cent coudées dans mon estime. Avec quelle ruse il avait amené cette femme à lui parler des lettres !

— Allez-vous la questionner là-dessus ? demandai-je.

M. Poirot fut scandalisé de ma suggestion.

— Non ! Non ! Il est toujours imprudent d'étaler son savoir. Jusqu'à la dernière minute, je garde tout ici. (Il se frappa le front.) Au moment propice, je bondis comme la panthère... et, mon Dieu ! je sème la consternation autour de moi !

Je ne pus réprimer un sourire en imaginant M. Poirot dans le rôle de la panthère.

À cet instant, nous arrivions au chantier. La première personne que nous vîmes fut Mr Reiter, occupé à photographier des murailles en ruines.

Selon moi, les hommes qui creusaient, taillaient des murs à l'endroit où ils désiraient en voir. En tout cas, cela en avait bien l'air. Mr Carey m'expliqua que sous la pioche on sentait tout de suite la différence. Il essaya de me le prouver, mais en pure perte. Lorsque le terrassier annonçait *Libn* (mur de terre), moi, je ne voyais que de la poussière et de la terre ordinaire.

Mr Reiter, clichés pris, remit son appareil et les châssis à son *boy* en lui recommandant de les apporter à la maison.

Poirot lui posa quelques questions techniques sur la photographie, auxquelles il répondit avec empressement, heureux qu'on s'intéressât à son travail.

Au moment où il s'excusait de devoir nous quitter, Poirot aborda le sujet qui lui tenait à cœur. En réalité, ces questions n'étaient point étudiées à l'avance ; elles variaient suivant le caractère de l'individu à qui elles étaient posées. Je ne m'astreindrai point à les transcrire entièrement chaque fois. Avec des personnes sensées et raisonnables comme miss Johnson, il allait droit au but ; avec certaines autres, il jugeait préférable de tourner autour du pot, mais, en définitive, il arrivait toujours à ses fins.

— Oui, oui, je vois ce que vous me demandez, dit Mr Reiter, mais, en réalité, je ne sais en quoi je puis vous être utile. C'est ma première saison ici et j'ai à peine adressé la parole à Mrs Leidner. Excusez-moi, mais je ne puis vous fournir d'autre renseignement.

Je discernai une certaine raideur dans son élocution ; pourtant on ne lui trouvait pas d'accent étranger... sauf l'accent américain, cela va de soi.

— Vous pourriez du moins me dire si vous l'aimiez ou la détestiez ? dit M. Poirot avec un sourire.

Mr Reiter rougit et balbutia :

— C'était une personne charmante et très intelligente. Elle avait beaucoup d'esprit.

— Bien. Vous l'aimiez. Vous aimait-elle ?

Les joues de Mr Reiter s'empourprèrent davantage.

— Oh ! je ne crois pas qu'elle s'inquiétait beaucoup de ma personne. Une ou deux fois, je voulus lui rendre service et ne réussis pas. Ma maladresse semblait l'exaspérer... J'étais pourtant animé des meilleures intentions... J'aurais fait n'importe quoi...

Poirot prit en pitié l'embarras de cet homme.

— Parfaitement... Parfaitement... Passons à un autre sujet. L'ambiance de la maison était-elle agréable ?

— Plaît-il ?

— Voyons... Étiez-vous tous heureux ? Aimiez-vous à rire et à bavarder ?

— Non... non... ce n'est pas tout à fait cela. Il régnait une certaine tension...

Il fit une pause, sembla lutter avec soi-même et continua :

— De nature timide et gauche, je ne brille guère en société. Le Dr Leidner m'a toujours témoigné une grande bonté, mais... c'est stupide, je n'arrive pas à surmonter ma timidité. Je dis les choses qu'il ne faut pas, je renverse les pots à eau. En somme, je n'ai pas de chance.

Il avait en effet, l'air d'un grand garçon empoté.

— C'est le lot de tous les jeunes gens, dit Poirot en souriant. Le sens de la mesure et le savoir-faire, tout cela vous vient plus tard.

Avec un mot d'adieu, nous poursuivîmes notre chemin.

Poirot me dit :

— Celui-là, ma sœur, est un jeune homme simpliste, ou un comédien consommé.

Je ne répondis point, absorbée de nouveau par la troublante idée que dans notre entourage existait un assassin dangereux et maître absolu de ses nerfs. Par cette éclatante matinée pleine de soleil, un tel monstre me paraissait irréel.

CHAPITRE XXI

M. MERCADO, RICHARD CAREY

— Ils travaillent, à ce que je vois, à deux chantiers différents, dit Poirot en s'arrêtant.

Mr Reiter avait pris ses clichés à une extrémité de l'excavation principale. À quelque distance de nous, un second groupe d'hommes allait et venait, portant des paniers.

— Voilà ce qu'on appelle la grande tranchée, expliquai-je. On n'y extrait pas grand-chose, sauf des fragments de poteries bons à jeter aux ordures, mais le Dr Leidner affirme qu'ils offrent un énorme intérêt. Il a sans doute raison.

— Eh bien ! allons-y.

Nous cheminions lentement, car les rayons du soleil étaient brûlants.

M. Mercado dirigeait les travaux. Nous le vîmes, au-dessous de nous, en conversation avec le contremaître, un vieillard dont l'épiderme était fripé comme la peau d'une tortue et qui portait un manteau de drap sur la longue tunique de coton rayé.

On accédait à la tranchée par un étroit et mauvais chemin, taillé de marches grossières, dans lequel les porteurs montaient et descendaient constamment, sans même se ranger pour nous laisser passer.

Je suivais Poirot qui me demanda soudain, par-dessus son épaule :

— M. Mercado est-il droitier ou gaucher ?

Quelle drôle de question ! pensais-je.

Après un instant de réflexion, je répondis :

— Il est droitier.

Poirot ne condescendit point à me fournir des explications, il continua sa route.

M. Mercado parut enchanté de nous voir. Sa longue figure mélancolique s'éclaira d'un sourire.

M. Poirot feignit de s'intéresser à l'archéologie. Je suis persuadée qu'il s'en moquait royalement, mais M. Mercado se mit en quatre pour le renseigner.

Il lui annonça qu'ils avaient creusé douze couches de fondations.

— Nous arrivons à présent au quatrième millénaire, ajouta-t-il avec enthousiasme.

— Tiens ! Je me figurais qu'un millénaire n'existait que dans l'avenir... époque où tout finit, dit-on, par s'arranger.

M. Mercado désigna les couches de cendres.

(Comme sa main tremblait ! Était-il atteint de la malaria ?) Il lui apprit comment les poteries et les sépultures changeaient de style suivant les siècles, lui expliqua qu'ils avaient découvert, dans une certaine couche, toute une série de sépulcres d'enfants – pauvres petits anges ! – et lui parla de la position et de l'orientation des ossements.

Soudain, au moment où il se baissait pour ramasser une espèce de couteau en silex gisant dans un coin en compagnie de poteries, il bondit en poussant un hurlement.

Il se retourna et vit Poirot et moi qui le regardions, l'air étonné.

De sa main, il se frappa le bras gauche.

— Quelque chose m'a piqué comme une aiguille chauffée à blanc !

Poirot parut galvanisé d'énergie.

— Vite, cher monsieur ! Montrez-nous cela ! Mademoiselle Leatheran !

Je m'avançai.

Il saisit d'un geste adroit le bras de M. Mercado et releva la manche de la chemise kaki jusqu'à l'épaule.

— Là, dit M. Mercado, en désignant la piqure.

À trois pouces environ au-dessous de l'épaule, une goutte de sang perlait.

— Curieux ! s'exclama Poirot. (Il examina soigneusement la manche relevée.) Je ne vois rien, C'est sans doute une fourmi.

— On ferait bien d'y mettre un peu d'iode, observai-je.

Je porte toujours sur moi un crayon d'iode. Je le tirai vivement de son étui et l'appliquai sur la piqûre. Mais mon attention fut distraite par un détail inattendu : l'avant-bras de M. Mercado, sur toute sa longueur, était marqué de petits points. Je reconnus là les traces de l'aiguille hypodermique.

M. Mercado rabaissa sa manche et reprit ses explications. M. Poirot prêta une oreille attentive, mais il n'essaya point d'amener la conversation sur le couple Leidner. De fait, il ne posa aucune question à M. Mercado.

Bientôt nous prîmes congé de M. Mercado et remontâmes le sentier.

— Pas mal joué, hein ? me demanda mon compagnon.

Du revers de son veston, M. Poirot retira un objet et le contempla amoureusement. À ma stupéfaction, je vis une longue aiguille à repriser munie à l'extrémité d'une goutte de cire à cacheter lui donnant la forme d'une épingle.

— Monsieur Poirot ! m'écriai-je. C'est vous qui avez fait cela ?

— C'est moi l'insecte piqueur. Et je m'y suis adroitement pris, qu'en dites-vous ? Vous ne m'avez même pas vu.

C'était pourtant vrai. Je ne l'avais pas vu, pas plus, d'ailleurs, que M. Mercado ne l'avait soupçonné. Son geste dut être rapide comme l'éclair.

— Mais... monsieur Poirot... pourquoi ?

Il me répondit par une autre question.

— N'avez-vous rien remarqué, ma sœur ?

— Si, des marques de piqûres hypodermiques.

— Nous savons donc quelque chose sur le compte de M. Mercado. Je m'en doutais... mais sans savoir. Or, il est toujours utile de savoir.

« Et tous les moyens d'investigation vous sont bons, » pensai-je à part moi, mais je crus bon de me taire.

Poirot se frappa la cuisse à l'endroit de sa poche :

— Ah ! zut ! J'ai laissé tomber mon mouchoir là-bas et j'y avais caché l'épingle.

— Je cours le chercher, dis-je en rebroussant chemin.

Le naturel revenu chez moi au galop, je considérais Poirot comme le médecin et moi comme l'infirmière chargée de la

guérison d'un cas grave. De fait, il s'agissait d'une opération et Poirot était le chirurgien. Je ne devrais peut-être pas l'avouer, mais, au fond, tout cela commençait à m'amuser.

Je me souviens que, tout de suite après mon stage, je fus envoyée dans une villa pour soigner une malade. Une opération immédiate s'imposant, et le mari ne voulant pas entendre parler de maison de santé, la patiente fut opérée chez elle.

Pour moi, c'était une aubaine ! Personne pour me surveiller ! Je m'occupais de tout et ne savais où donner de la tête. Je songeais à tout ce dont le chirurgien aurait besoin, mais je craignais constamment d'avoir oublié un détail. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces gens-là ! Au dernier moment, il leur manque toujours quelque chose. Cependant, tout marcha comme sur des roulettes. Je le servis à souhait et, l'opération terminée, il me prodigua des éloges... Fait assez rare chez un chirurgien ! D'autre part, le médecin traitant était un homme extrêmement gentil. Et je dirigeai seule la maison à la satisfaction de tous.

La malade récupéra sa santé et le bonheur régna de nouveau dans la villa.

Actuellement, je me trouvais dans le même état d'esprit. M. Poirot me rappelait un peu ce chirurgien, petit et laid, avec une figure de singe, mais quel homme prodigieux ! D'instinct, il savait où trancher. Je connais pas mal de chirurgiens et sais reconnaître leurs mérites.

Peu à peu, M. Poirot avait su m'inspirer confiance. Lui aussi savait exactement ce qu'il convenait de faire et je sentais qu'il était de mon devoir de l'aider. En d'autres termes, de lui passer les pinces et les pansements au moment voulu. Voilà pourquoi il me semblait tout naturel de courir après son mouchoir, comme j'aurais ramassé une serviette tombée des mains du chirurgien.

Quand j'eus retrouvé le carré de batiste, et le lui rapportai, je ne vis pas d'abord M. Poirot. Au bout d'un instant, je l'aperçus assis à quelque distance de là, en conversation avec Mr Carey. Le *boy* de Mr Carey se tenait à proximité, avec, en main, un mètre pliant en bois. À ce moment, Mr Carey lui donna un ordre et le garçon s'éloigna, emportant son mètre.

Comprenez mon hésitation : j'ignorais ce que M. Poirot voulait de moi. Qui sait s'il ne m'avait pas envoyée chercher son mouchoir dans la seule intention de m'écarter de lui pendant quelques minutes ?

De nouveau, j'assistais le chirurgien dans une opération. Il convenait de remettre au praticien l'objet désiré et à la seconde précise où il en avait besoin. Dieu merci ! je connais suffisamment mon métier à l'amphithéâtre, et là je ne risque pas de commettre de bévues. Mais ici je n'étais qu'une novice ; aussi me fallait-il ouvrir l'œil.

Bien entendu, je n'imaginai pas que M. Poirot m'avait éloignée pour m'empêcher d'entendre sa conversation avec Mr Carey, mais peut-être pensait-il que celui-ci parlerait plus librement en mon absence.

Je ne voudrais pas qu'on me crût capable de chercher à surprendre les entretiens privés. Bien que je sois curieuse, je ne songerais jamais à commettre pareille vilenie !

S'il s'était agi, en l'occurrence, d'une entrevue secrète, je ne me serais pas abaissée à ce que je fis ce jour-là.

J'étais certaine de ne pas outrepasser mes droits. En effet, une infirmière entend bien des propos échappés au malade sous l'influence de l'anesthésie. Le patient ignore totalement que vous les avez entendus, mais le fait n'en demeure pas moins. À mon point de vue, pour l'instant, Mr Carey n'était qu'un malade que l'on opère. Il ne s'en trouverait pas plus mal s'il ne se doutait de rien. Vous me taxerez peut-être d'indiscrétion ? Je suis la première à l'admettre. Je ne voulais laisser échapper aucun détail important.

Tout cela me conduisit à vous avouer que je fis demi-tour et pris un chemin de traverse aboutissant à quelques pas d'eux, derrière le remblai, dont la pointe de terre me dissimula parfaitement à leur vue. Si quelqu'un prétend que cette façon d'agir était malhonnête, je me permets de le contredire : on ne doit rien cacher à l'infirmière de service, bien que, cela va de soi, il appartienne au médecin ou au chirurgien de prendre toutes décisions.

Par quelle voie détournée M. Poirot aborda-t-il le sujet qui le passionnait ? Mystère ! Toujours est-il que lorsque je pus entendre, il visait en plein dans le mille, pour ainsi parler.

— Personne plus que moi ne rend hommage à l'affection dévouée du Dr Leidner envers sa femme, disait-il. Mais il arrive très souvent qu'on en apprend plus sur le compte d'une personne en s'adressant à ses ennemis plutôt qu'à ses amis.

— Vous attachez donc plus d'importance aux défauts de la victime qu'à ses vertus ? répliqua Mr Carey d'un ton sarcastique.

— Oui... s'il est question d'un assassinat. Autant que je le sache, nul n'a été tué parce qu'il était trop vertueux !... Bien qu'à mon avis la perfection soit parfois bien exaspérante !

— Je crains de ne pouvoir vous renseigner utilement, déclara Mr Carey. En toute sincérité, Mrs Leidner et moi n'éprouvions pas une grande sympathie l'un pour l'autre. Non point que nous fussions ennemis, mais en tout cas nous n'étions point amis. Mrs Leidner prenait peut-être ombrage de ma longue amitié pour son mari. Malgré toute mon admiration pour sa beauté, je lui en voulais un peu de son influence sur Leidner. Résultat : des rapports courtois régnaient entre nous, sans plus.

— Quelle lumineuse explication ! s'écria Poirot.

Ne voyant que leurs têtes, je remarquai que Mr Carey tournait brusquement la sienne vers Poirot comme si les paroles de celui-ci l'avaient choqué.

M. Poirot poursuivit :

— Cette froideur entre vous et sa femme n'affectait-elle pas votre ami ?

Carey hésita un long moment avant de répondre :

— Je ne puis rien certifier. Lui-même n'y faisait jamais allusion et je ne crois même pas qu'il ait eu le temps de s'en apercevoir, tant il se passionnait pour ses fouilles.

— Ce qui revient à dire que vous n'aimiez pas Mrs Leidner.

Carey haussa les épaules.

— Peut-être lui eusse-je témoigné plus de cordialité si elle n'avait été la femme de Leidner.

Il éclata de rire, amusé par sa propre repartie.

Poirot lui dit d'un ton lointain et rêveur :

— J'ai interrogé miss Johnson ce matin ; elle a reconnu avoir eu quelques préventions contre Mrs Leidner et ne pas la porter en odeur de sainteté, mais elle s'est empressée d'ajouter que Mrs Leidner s'était toujours montrée aimable envers elle.

— Tout cela est bien exact, reconnut Carey.

— Je l'ai crue sur parole. Ensuite, j'ai eu une conversation avec Mme Mercado. Celle-ci ne tarit pas sur sa profonde affection et son admiration sans bornes pour la défunte.

Carey ne répondit pas. Après un silence, Poirot continua :

— Je ne la crus pas ! Alors, je viens vous trouver... vous me parlez... Eh bien !... je ne vous crois pas davantage !

Carey se redressa. J'entendais la colère sourde qui grondait dans sa voix.

— Croyez-moi ou ne me croyez pas, monsieur Poirot. Je vous ai dit la vérité : acceptez-la ou rejetez-la. Peu m'importe !

Poirot garda tout son sang-froid et prit un air doux et découragé :

— Est-ce ma faute si je crois... ou ne crois pas ? J'ai l'oreille si délicate, savez-vous ? Et des bruits courent... des rumeurs flottent dans l'air. On écoute... on se figure apprendre des nouvelles intéressantes. Oui, on raconte bien des histoires...

Carey bondit. Je vis nettement le sang battre ses tempes. Quel superbe profil ! Si émacié et si bronzé avec cette mâchoire carrée et volontaire ! Rien d'étonnant qu'il conquît le cœur des femmes !

— Quelles histoires ? lança-t-il d'un ton furieux.

Poirot le regarda de travers.

— Allons, vous savez bien... les ragots habituels... au sujet de vous et Mrs Leidner.

— Que les gens ont l'âme noire !

— N'est-ce pas ? Tout comme les chiens, qui déterrent toutes sortes d'immondices pour s'en repaître.

— Et vous prenez au sérieux tous ces racontars ?

— Je ne demande qu'à me laisser convaincre... de la vérité, répondit Poirot d'un ton grave.

— Savoir si vous discernerez la vérité lorsqu'on vous la dira ? ricana insolemment Carey.

— Mettez-moi à l'épreuve, rétorqua Poirot en l'observant de près.

— Entendu ! Je vais vous servir à souhait ! Eh bien ! je haïssais Louise Leidner... Voilà une vérité pour vous ! Je la haïssais de toute la force de mon être !

CHAPITRE XXII

DAVID EMMOTT, LE PÈRE LAVIGNY, UNE DÉCOUVERTE

Faisant brusquement demi-tour, Carey s'éloigna à grandes enjambées.

Poirot le suivit des yeux en murmurant :

— Ah ! oui, je comprends...

Sans retourner la tête, il prononça d'une voix légèrement plus forte :

— Attendez une minute avant de sortir de votre cachette, ma sœur. Il pourrait se retourner. Maintenant, le danger est passé. Avez-vous mon mouchoir ? Merci. Vous êtes bien aimable.

Il ne fit aucune réflexion sur ma présence derrière le remblai, et cependant il savait que j'avais écouté. Comment s'y était-il pris ? Il n'avait même pas regardé une fois dans ma direction. Je ne fus point fâchée qu'il gardât le silence sur ce point. J'étais en règle avec ma conscience, mais j'eusse éprouvé de l'embarras pour lui expliquer ma conduite. Je lui fus reconnaissante de sa discrétion.

— Croyez-vous vraiment que cet homme haïssait Mrs Leidner ? demandai-je.

Hochant lentement la tête avec une expression comique sur le visage, Poirot répondit :

— Oui... je le crois.

Se levant brusquement, il se rendit au sommet du remblai où travaillaient les terrassiers. Je le suivis. Tout d'abord, nous ne vîmes que des Arabes, puis nous découvrîmes Mr Emmott, la tête baissée vers le sol en train d'enlever la poussière d'un squelette récemment mis à jour.

En nous apercevant, il nous accueillit de son sourire grave.

— Vous venez visiter le chantier ? demanda-t-il. Je suis à vous dans une minute.

Il se releva, prit son couteau et commença de gratter la terre adhérent encore aux ossements, s'interrompant de temps à autre pour déloger les petites poussières à l'aide d'un soufflet ou de sa propre haleine. Je jugeai ce dernier procédé plutôt antihygiénique.

— Monsieur Emmott, vous allez avaler toutes sortes de miasmes ! m'écriai-je.

— Les miasmes font partie de mon régime quotidien, répondit-il. Les germes nocifs ne peuvent rien contre l'archéologue : ils finissent par se lasser.

Il nettoya encore un peu l'os de la cuisse et donna ses instructions au contremaître.

— Voilà ! dit-il en se redressant. Reiter pourra photographier cette dame après le lunch. Elle avait emporté de jolis souvenirs dans son cercueil.

Il nous montra une coupe en cuivre recouverte de vert-de-gris, quelques épingles, des débris d'or et des pierres bleues qui jadis avaient formé son collier.

Les ossements et les divers objets, une fois débarrassés de leurs impuretés, furent étalés sur place en l'attente du photographe.

— Qui était-elle ? s'enquit Poirot.

— Elle appartenait au premier millénaire. Une dame de qualité, sans doute. Le crâne affecte une forme bizarre... et évoque une mort déterminée par un coup violent. Je demanderai à Mercado d'y jeter un coup d'œil.

— Une Mrs Leidner d'il y a deux mille ans ?

— Qui sait ?

Bill Coleman attaquait un mur à l'aide d'une pioche.

David Emmott lui cria quelques mots que je ne compris point et accompagna M. Poirot dans les fouilles.

Lorsque cette courte visite, accompagnée de commentaires, fut achevée, Emmott consulta sa montre.

— Nous quittons le chantier dans dix minutes, annonça-t-il. Voulez-vous que nous retournions maintenant à la maison ?

— Très volontiers, répondit M. Poirot.

Nous marchâmes à pas lents le long du vieux sentier.

— Vous devez tous être heureux d’avoir repris le travail ? dit Poirot.

Emmott lui répondit sur le même ton sentencieux :

— Oui, c’était le meilleur parti à prendre. On s’ennuyait à traîner et à bavarder dans la maison.

— Sachant, tout le temps, qu’un de vous était un assassin.

Emmott ne broncha point. Je me rendais compte maintenant que, dès le début, après avoir interrogé les domestiques, il avait soupçonné la vérité.

Au bout de quelques instants, il demanda, d’une voix calme :

— Votre enquête avance-t-elle, monsieur Poirot ?

L’interpellé répondit :

— Pourriez-vous m’aider à faire quelques pas dans mes recherches ?

— Mais, voyons, je ne demande pas mieux !

Observant son homme de très près, Poirot prononça :

— Le centre de l’affaire est Mrs Leidner. Je voudrais me renseigner sur son compte.

— Qu’entendez-vous par-là ? demanda lentement Mr Emmott.

— Peu m’importent le lieu de sa naissance et son nom de jeune fille, la forme de son visage et la couleur de ses prunelles ! Je cherche surtout à connaître son individualité.

— Croyez-vous que cela compte dans l’enquête ?

— Mais certainement.

Emmott garda un instant le silence, et acquiesça :

— Peut-être avez-vous raison.

— Et c’est en cela que vous pouvez m’aider. Dites-moi, par exemple, quel genre de femme c’était.

— Je me le suis moi-même demandé bien souvent.

— Et avez-vous fini par vous former une opinion ?

— Ma foi, oui !

— Eh bien ?

Mais Mr Emmott crut bon de s’abstenir et dit, après un court silence :

— Que pense d'elle miss Leatheran ? Une femme a vite fait d'en juger une autre, dit-on. De plus, une infirmière possède une expérience variée en la matière.

Poirot ne me laissa pas le temps de placer un mot, même si j'avais eu le désir de parler.

— Ce que je veux savoir, dit-il, c'est ce qu'en pense un homme !

Emmott esquissa un sourire.

— Tous partageront le même avis... Mrs Leidner n'était certes pas de la première jeunesse, mais sans conteste d'une beauté remarquable.

— Cette réponse n'en est pas une, monsieur Emmott.

— En tout cas, c'en est presque une, monsieur Poirot.

Il se tut quelques instants et poursuivit :

— Je me rappelle avoir lu, dans mon enfance, un conte de fées : *la Reine des Neiges*. Mrs Leidner me rappelle cette Reine des Neiges qui toujours emmenait le petit Key en promenade dans son carrosse.

— Ah ! ça, c'est un conte d'Andersen, n'est-ce pas ? Il y avait aussi une petite fille nommée la petite Gerda, si je ne me trompe ?

— Peut-être. Ma mémoire ne va pas jusque-là.

— Pourriez-vous m'en dire davantage, monsieur Emmott ?

David Emmott secoua la tête.

— Je ne sais si moi-même je l'ai correctement jugée. C'était une femme énigmatique ; un jour, capable d'une mesquinerie et, le lendemain, d'un acte généreux. De même que vous, je la considère comme le noyau de cette affaire. Voilà le but vers lequel tendaient tous ses efforts : être le centre de l'univers. Il lui fallait que tout le monde s'occupât d'elle ; non pas seulement pour lui passer les rôties et le beurre, mais vous deviez mettre votre esprit et votre cœur à nu devant elle.

— Et si quelqu'un refusait de se prêter à ses caprices ? demanda Poirot.

— Alors elle devenait méchante !

Il pinça les lèvres et serra les mâchoires.

— Monsieur Emmott, consentiriez-vous à me dire, à titre tout à fait confidentiel, qui, selon vous, a commis le crime ?

— Je ne sais pas. Je n'en ai pas la moindre idée. À la place de Carl... Carl Reiter, il y a longtemps que je me serais débarrassé d'elle. Elle lui en a fait voir de cruelles ! Mais, entre nous, il n'a eu que ce qu'il méritait. A-t-on idée d'être aussi bonasse : c'est inviter les gens à vous botter le derrière !

— Mrs Leidner lui a-t-elle... botté le derrière ? s'enquit Poirot.

Emmott ricana.

— Non ! Seulement de petites piquûres avec une aiguille à broder... telle était sa façon d'opérer. Carl est exaspérant comme un gamin geignant et stupide, mais une aiguille est une arme redoutable.

Lançant un regard vers Poirot, je crus percevoir un léger tremblement sur ses lèvres.

— Vous ne soupçonnez tout de même pas Carl Reiter de l'avoir assassinée ? demanda-t-il.

— Non, à mon sens, on ne tue pas une femme parce qu'elle vous tourne en ridicule à chaque pas.

Poirot hocha pensivement la tête.

D'après Mr Emmott, Mrs Leidner n'avait plus rien d'un être humain. Il convenait d'entendre un autre son de cloche.

— Ce Mr Reiter était vraiment agaçant. Il sautait dès qu'elle lui adressait la parole et se livrait à des bouffonneries idiotes. Par exemple, il lui passait la marmelade plusieurs fois de suite, sachant pertinemment qu'elle n'y touchait jamais. À maintes reprises, j'eus moi-même l'envie de le rappeler à l'ordre.

Les hommes ne se figurent pas à quel point leurs empressements intempestifs ont le don d'énervier les femmes.

À l'occasion, je songerai à en toucher un mot à M. Poirot.

Arrivés à la maison, Mr Emmott offrit à M. Poirot de le conduire à sa chambre pour lui permettre de faire un brin de toilette.

Quant à moi, je me hâtai de regagner la mienne.

Je sortis à peu près en même temps que les deux hommes et tous trois nous nous dirigeons vers la salle à manger, lorsque le père Lavigny, ouvrant la porte de sa chambre, invita M. Poirot à entrer.

Mr Emmott me rejoignit et ensemble nous pénétrâmes dans la salle à manger. Miss Johnson et Mme Mercado s'y trouvaient déjà, et, après quelques minutes, M. Mercado, Mr Reiter et Bill Coleman firent leur apparition.

Nous venions de nous asseoir, et M. Mercado avait envoyé le *boy* arabe prévenir le père Lavigny que le lunch était prêt, quand un cri faible et étouffé nous fit tous sursauter.

Nos nerfs devaient être à bout, car tous nous nous levâmes d'un bond et miss Johnson, pâle comme un linge, s'écria :

— Qu'est-ce que cela peut bien être ? Que se passe-t-il encore ?

Mme Mercado, la fixant dans les yeux, lui dit :

— Qu'avez-vous donc, chère miss Johnson ? C'est seulement un bruit dans les champs.

À cet instant même, Poirot et le père Lavigny entrèrent.

— Nous avons cru que quelqu'un venait de se blesser, dit miss Johnson.

— Mille pardons, mademoiselle. C'est moi le coupable. Le père Lavigny était en train de m'expliquer des inscriptions sur ses tablettes. J'en prends une et vais près de la fenêtre pour la regarder lorsque je me tords le pied. Sur le moment la douleur fut si vive que je poussai un cri.

— Nous avons cru à un second crime ! s'exclama Mme Mercado.

— Marie ! gourmanda M. Mercado.

Devant ce rappel à l'ordre, Mme Mercado rougit et se mordit la lèvre.

Miss Johnson s'empessa de faire dévier la conversation sur les travaux d'excavation et les divers objets intéressants mis à jour dans le courant de la matinée. Dès lors, durant le reste du repas, la conversation roula sur l'archéologie.

C'était, assurément, le sujet le moins scabreux.

Après le café, nous passâmes dans la salle commune. Puis les hommes, à l'exception du père Lavigny, repartirent pour les chantiers.

Le père Lavigny emmena Poirot dans la salle des antiquités où j'accompagnai les deux hommes. Je commençais à me familiariser avec tous ces objets de valeur inestimable et

ressentis une pointe d'orgueil – tout comme s'il s'agissait d'un bien personnel – quand le père Lavigny prit la coupe d'or sur le rayon et que j'entendis Poirot jeter un cri d'admiration :

— Dieu ! Que c'est beau ! Quel travail artistique !

Le père Lavigny abonda dans son sens et fit ressortir toutes les beautés de cette coupe avec un enthousiasme et une connaissance d'érudit.

— Tiens, aujourd'hui, il n'y a pas de cire dessus, observai-je.

— De la cire ? me demanda Poirot en me regardant dans le blanc des yeux.

— De la cire ? répéta le père Lavigny.

J'expliquai ma remarque.

— Ah ! je comprends, dit le père Lavigny, il s'agissait d'une tache de bougie.

Cela nous conduisit directement à l'histoire du visiteur nocturne. Oubliant ma présence, les deux hommes se mirent à parler en français. Je les laissai tête à tête et regagnai la salle commune.

Mme Mercado raccommodait les chaussettes de son mari et miss Johnson lisait un livre, ce qui lui arrivait rarement, car elle avait toujours quelques travaux en réserve.

Au bout d'un moment, le père Lavigny et Poirot sortirent ; le premier s'excusa, alléguant un travail urgent, et Poirot s'installa près de nous.

— Un homme très intéressant, observa Poirot.

Puis il demanda si le père Lavigny avait eu beaucoup de travail jusqu'ici.

Miss Johnson lui expliqua que les tablettes avaient été plutôt rares ainsi que les pierres gravées et les sceaux cylindriques. Cependant, le père Lavigny s'était acquitté de sa part de besogne dans l'expédition et accomplissait de grands progrès dans la pratique de la langue arabe.

La conversation dévia sur les sceaux cylindriques et bientôt miss Johnson alla chercher dans une armoire une feuille couverte d'impressions obtenues en roulant ces cylindres sur de la plasticine.

Tandis que, penchés sur ce travail, nous en admirions la finesse, je songeai que telle avait dû être l'occupation de miss Johnson en ce fatal après-midi.

Durant l'entretien, je remarquai que Poirot roulait et moulait entre ses doigts une petite boule de plasticine.

— Employez-vous une grande quantité de plasticine, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Pas mal. Cette année, il me semble que nous en avons fait une grande consommation... mais j'ignore quel en a été l'emploi. En tout cas, la moitié de notre réserve est déjà partie.

— Où se trouve-t-elle ?

— Ici... dans cette armoire.

Comme elle remplaçait la feuille d'impressions, elle lui montra le rayon garni de rouleaux de plasticine, de durofix, de pâtes photographiques et autres fournitures de ce genre.

Poirot se baissa.

— Et ceci, mademoiselle ?

Il avait glissé sa main jusqu'au fond et ramené un objet de forme curieuse.

Comme il l'égalait sous nos yeux, nous vîmes une espèce de masque dont les yeux et la bouche étaient grossièrement dessinés à l'encre de Chine, le tout enduit de plasticine.

— Ah ! par exemple ! s'écria miss Johnson. C'est la première fois que je vois cela. Comment ce masque est-il là ? Que représente-t-il ?

— Comment est-il venu là ? Ma foi, une cachette en vaut une autre, et, sans doute, cette armoire n'aurait jamais été vidée avant la fin de la saison. Quant à ce qu'il représente, eh bien ! nous avons ici la face décrite par Mrs Leidner. Le visage spectral et privé de corps... entrevu à sa fenêtre dans la demi-obscurité.

Mme Mercado poussa un petit cri.

Miss Johnson, pâle jusqu'aux lèvres, murmura :

— Alors, il ne s'agissait pas d'hallucinations, mais d'une horrible farce ! Qui en est l'auteur ?

— Oui, appuya Mme Mercado, qui a pu se rendre coupable d'une plaisanterie aussi macabre ?

Sans essayer de répondre à leurs questions, et la figure renfrognée, Poirot passa dans la pièce voisine, en rapporta une boîte en carton vide et y logea le masque tout froissé.

— Je le montrerai à la police, expliqua-t-il.

— C'est affreux, murmura miss Johnson. Absolument affreux !

— Est-ce que le reste ne serait pas caché ici dans quelque coin ? s'écria Mme Mercado d'une voix perçante. Peut-être que l'arme... la massue avec laquelle on l'a tuée... toute couverte encore de sang... Oh ! j'ai peur... j'ai peur...

Miss Johnson la saisit par l'épaule.

— Calmez-vous, lui ordonna-t-elle. Voici le Dr Leidner. N'allons pas l'affliger davantage.

En effet, la voiture venait d'arriver. Le docteur en descendit, traversa la cour et se dirigea vers la salle commune. La fatigue avait ravagé son visage et il paraissait deux fois plus âgé que trois jours auparavant.

Il annonça d'une voix calme :

— L'enterrement aura lieu demain à onze heures. Le major Deane récitera les prières.

— Y assisterez-vous, Anne ? demanda le docteur à miss Johnson.

— Naturellement, docteur. Tout le monde y viendra.

Elle n'en dit pas davantage. Cependant son regard dut trahir les sentiments qu'elle ne pouvait décemment exprimer, car les traits du docteur rayonnèrent d'affection et de joie momentanées.

— Ma chère Anne, lui dit-il, vous m'apportez dans mon malheur une consolation et une aide inappréciables. Ma chère vieille amie !

Il posa sa main sur le bras de miss Johnson et je vis le rouge lui monter au visage tandis qu'elle murmurait, de son ton brusque habituel :

— Oh ! c'est tout naturel, docteur.

Une lueur éclaira son visage et je compris que, pendant ce bref instant, miss Johnson nageait dans le bonheur.

Une autre idée me traversa l'esprit. Peut-être que bientôt, suivant l'ordre normal des événements, le Dr Leidner,

recherchant un soulagement moral auprès de sa vieille amie, un dénouement heureux se produirait.

N'allez pas croire que je sois une marieuse. Envisager l'union de ces deux êtres eût été inconvenant de ma part à la veille des obsèques de Mrs Leidner. Mais, après tout, cette solution était souhaitable à tous points de vue. Il éprouvait une grande affection pour miss Johnson et celle-ci lui serait dévouée corps et âme jusqu'à la fin de sa vie. Du moins, s'il lui était possible d'entendre célébrer les louanges de Louise à longueur de journée. Mais les femmes savent s'accommoder de bien des désagréments lorsqu'elles ont atteint leur but.

Le docteur salua Poirot et lui demanda si son enquête avançait.

Miss Johnson, debout derrière le Dr Leidner, secouait énergiquement la tête et regardait avec insistance la botte que Poirot tenait dans sa main. Par son attitude, elle semblait supplier le petit détective de ne pas faire allusion au masque devant le docteur. Elle songeait, j'en suis persuadée, qu'il avait suffisamment souffert ce jour-là.

Poirot acquiesça à son désir.

— Ce genre d'enquête demande beaucoup de temps, monsieur.

Après quelques phrases banales, M. Poirot prit congé.

Je l'accompagnai jusqu'à sa voiture.

Il me restait une demi-douzaine de questions à lui poser, mais de la façon dont il me regarda, je crus prudent de garder le silence. Autant eût valu demander à un chirurgien s'il comptait réussir une opération. Je me contentai d'attendre ses instructions.

À ma grande surprise, il me dit :

— Prenez garde à vous, mon enfant.

Puis il ajouta aussitôt :

— Je me demande s'il est sage de vous laisser ici.

— Il faut tout de même que je parle au Dr Leidner avant de quitter ma place. Mais je crois devoir différer cet entretien jusque après l'enterrement.

Il m'approuva d'un signe de tête.

— En attendant, n'essayez pas d'approfondir les choses. Croyez-moi, n'ayez pas l'air trop perspicace !

Et il ajouta avec un sourire :

— À vous de tenir les pansements et à moi de faire l'opération.

Ces paroles, dans sa bouche, n'offraient-elles pas une curieuse coïncidence ?

Puis, changeant soudain de sujet :

— Quel homme original, ce père Lavigny !

— Un moine qui s'occupe d'archéologie, cela me semble drôle ! répondis-je.

— Ah ! oui, j'oubliais : vous êtes une protestante. Moi, je suis un bon catholique et je connais les prêtres et les moines.

Il fronça le sourcil, hésita un instant, puis déclara :

— Sachez qu'il est assez malin pour vous tirer les vers du nez s'il lui en prend envie.

S'il visait à me mettre en garde contre le bavardage, cet avertissement était superflu.

Après m'avoir dit au revoir, il monta dans la voiture, qui s'éloigna. Je regagnai lentement la maison en réfléchissant à tous les événements de la journée.

Je revis les traces de piqûres hypodermiques sur le bras de M. Mercado et me demandai de quel stupéfiant il faisait usage, puis cet horrible masque jaune tout enduit de plasticine. Comment expliquer que Poirot et miss Johnson n'aient pas entendu mon cri dans la salle commune alors que tous, à la salle à manger, nous avions perçu celui du détective ? Pourtant, la chambre du père Lavigny et celle de Mrs Leidner se trouvaient à égale distance de la salle commune et de la salle à manger.

CHAPITRE XXIII

JE DONNE DANS LES SCIENCES OCCULTES

Les obsèques furent très émouvantes. Tous les membres de l'expédition, ainsi que toute la colonie anglaise d'Hassanieh, y assistèrent. Sheila Reilly elle-même, vêtue de sombre, suivit le cortège funèbre. Sans doute éprouvait-elle du remords à la pensée des mauvais propos tenus par elle sur la défunte.

De retour à la maison, j'entrai dans le bureau du Dr Leidner et lui parlai de mon départ. Il se montra aimable et me remercia de tout ce que j'avais fait (Ce que j'avais fait ! Moins que rien !) et il m'offrit avec insistance une semaine d'appointments supplémentaires.

Je protestai, car je ne méritais nullement cette générosité de sa part.

— Je préférerais ne rien toucher du tout, à part mes frais de voyage.

Mais il ne voulut rien entendre.

— Docteur Leidner, j'ai le sentiment d'avoir failli à ma tâche. Ma présence ici n'a pas sauvé Mrs Leidner de la mort.

— Ne vous mettez pas cette idée en tête, mademoiselle, me dit-il d'un ton sincère. Somme toute, je ne vous ai pas engagée comme détective. J'étais loin de soupçonner que la vie de ma femme fût en danger, persuadé qu'elle souffrait des nerfs et d'une forte dépression mentale. Vous n'avez absolument rien à vous reprocher. Elle vous aimait et plaçait en vous sa confiance. Et ses derniers jours ont été plus calmes et plus heureux grâce à votre présence. Vous avez accompli tout votre devoir d'infirmière.

Sa voix tremblota et je lus dans sa pensée. Il ne s'en prenait qu'à lui d'avoir considéré trop à la légère les frayeurs de sa femme.

— Docteur Leidner, lui demandai-je, êtes-vous parvenu à vous former une opinion au sujet de ces lettres anonymes ?

— Je ne sais vraiment qu'en penser, soupira-t-il. Et qu'en dit M. Poirot ?

Louvoyant adroitement – du moins, je le croyais – entre la vérité et la fiction, je répondis :

— Hier, il n'avait encore rien conclu.

Je cherchais à voir quelle serait la réaction du docteur. La veille, toute au plaisir de constater la mutuelle affection existant entre lui et sa secrétaire, j'avais complètement oublié la question des lettres. Encore maintenant, je sentais qu'il serait plutôt mesquin d'en parler. Supposé même qu'elle les eût écrites, miss Johnson était assez punie par le remords. Cependant, je désirais savoir si un tel soupçon avait pénétré l'esprit du Dr Leidner.

— D'ordinaire, les lettres anonymes sont écrites par des femmes, observai-je.

— Je partage cet avis. Mais les lettres en question peuvent être réellement l'œuvre de Frederick Bosner.

— Oui, je ne perds pas de vue cette éventualité, mais je ne puis y croire.

— Moi si ! Il est stupide de vouloir les imputer à un membre de l'expédition. Ce n'est là qu'une hypothèse ingénieuse de M. Poirot. La vérité est plus simple. L'assassin, de toute évidence un fou, a rôdé autour de Tell Yaminjah sous un quelconque déguisement. Il a réussi à s'introduire dans la maison en ce fatal après-midi. Les domestiques, corrompus par l'argent, peuvent mentir.

— Cette version n'est pas invraisemblable.

Le Dr Leidner poursuivit, la voix irritée :

— Il est trop facile à M. Poirot de suspecter les membres de mon expédition ! Quant à moi, je réponds qu'aucun d'eux n'est mêlé à ce drame. Je travaille avec eux et les connais suffisamment !

Brusquement il s'interrompit et continua :

— Est-ce l'expérience qui vous a appris que les lettres anonymes sont habituellement le fait d'une femme ?

— Tel n'est pas toujours le cas. Mais il existe un certain dépit féminin qui trouve son exutoire dans cette forme de vengeance.

— Sans doute faites-vous allusion à Mme Mercado ?

Il hocha la tête en ajoutant :

— Même si elle avait eu le cœur assez noir pour vouloir commettre pareille infamie, elle eût manqué de la finesse nécessaire pour arriver à ses fins.

À ce moment, je songeai aux premières lettres renfermées dans la serviette en cuir de Mrs Leidner. Si la défunte avait omis de fermer à clef cette serviette, Mme Mercado, furetant dans la maison un jour qu'elle était seule, aurait pu aisément les découvrir et les lire. Des détails aussi simples échappent toujours à la perspicacité des hommes !

— En dehors de Mme Mercado, il n'y a ici d'autre femme que miss Johnson, dis-je en l'observant.

— Un tel soupçon serait grotesque.

Le sourire qui se dessina sur ses lèvres trancha la question. L'idée que miss Johnson fût l'auteur de ces lettres ne l'avait jamais effleuré. J'eus un instant l'envie de parler, mais je m'abstins. Il me répugnait de dénoncer une personne de mon sexe et, en outre, n'avais-je pas été témoin du remords sincère et émouvant de miss Johnson ? Inutile de revenir sur le passé et d'infliger à Mr Leidner une nouvelle déception en sus de tous ses chagrins.

Il fut convenu que je m'en irais le lendemain et, par l'entremise du Dr Reilly, je m'arrangeai pour passer un jour ou deux chez la directrice de l'hôpital afin de prendre les dispositions nécessaires pour mon retour en Angleterre, soit via Bagdad ou directement par Nisibin, par route et voie ferrée.

Le Dr Leidner eut la délicate pensée de me proposer, à titre de souvenir, un objet ayant appartenu à la morte.

— Oh ! non, protestai-je. Vous êtes vraiment trop aimable !

Il insista.

— Je désire que vous emportiez quelque chose. Louise m'approuverait, j'en suis certain.

Il m'invita à prendre les articles de toilette en écaille.

— Oh ! non ! répétais-je. Je n'oserais accepter un présent d'une telle valeur.

— Elle ne laisse aucune parente, vous le savez bien. Personne, après elle, ne se servira de ces objets.

Je comprenais fort bien sa répugnance à les voir tomber dans les petites mains avides de Mme Mercado, ou à les offrir à miss Johnson.

— Vous réfléchirez, continua-t-il sur le même ton amène. À propos, voici la clef de l'écrin à bijoux de Louise. Vous y trouverez peut-être quelque chose à votre goût. Et je vous saurais gré d'emballer sa garde-robe. Le Dr Reilly en fera don à quelques pauvres familles chrétiennes d'Hassanieh.

Heureuse de lui rendre ce service, j'acquiesçai avec empressement à ce désir. Aussitôt, je me mis à l'ouvrage.

Mrs Leidner n'avait emporté à Tell Yaminjah que l'indispensable et j'eus vite fait de trier et d'empaqueter ses effets dans deux valises. Tous ses papiers étaient enfermés dans la serviette de cuir. L'écrin contenait seulement quelques bijoux très ordinaires : une bague ornée d'une perle, une broche de diamant, un petit collier de perles, deux broches en or et un collier d'énormes grains d'ambre.

Bien entendu, je n'avais nulle intention de m'emparer des perles ni des diamants, mais mon choix balança entre le collier d'ambre et le nécessaire de toilette. En fin de compte, nulle raison ne s'opposait à ce que j'emportasse ce dernier. Il m'avait été offert très gentiment par le docteur, sans aucune arrière-pensée, et je l'accepterais dans cet esprit, repoussant d'avance tout faux sentiment de fierté. Après tout, j'avais tout de même une certaine sympathie pour Mrs Leidner.

Ce scrupule écarté, j'emballai les valises, refermai l'écrin à clef et le rangeai de côté pour le remettre au docteur avec la photographie du père de Mrs Leidner et un ou deux autres objets personnels de la défunte.

La chambre me parut vide et désolée lorsque j'eus terminé ce travail. Il ne restait plus rien à faire, et cependant une volonté indépendante de la mienne me retenait dans la pièce. Il me semblait que je devais y voir ou y apprendre quelque chose.

Je ne suis pas superstitieuse, mais j'eus comme l'intuition que l'esprit de Mrs Leidner flottait dans la chambre et essayait d'entrer en communication avec moi.

Je me souvins qu'à l'hôpital quelques-unes de mes compagnes s'étaient procuré une planchette sur laquelle s'inscrivaient des phrases étonnantes.

Étais-je moi-même, à mon insu, un médium ?

Parfois, l'imagination vous conduit à ce genre de puérités. Je fis le tour de la pièce, remuant les meubles, mais je ne découvris rien de caché ni de glissé derrière les tiroirs. Inutile de chercher davantage.

Finalement (on me prendra peut-être pour une détraquée, mais en certaines occasions on n'est plus maître de ses actes), je me prêtai à une étrange expérience : je m'allongeai sur le lit, fermai les yeux, m'efforçant d'oublier ma personnalité et de me reporter, par la pensée, à ce fatal après-midi. Je me figurais être Mrs Leidner se reposant dans une douce quiétude.

Il est inouï comme l'on peut, parfois, se livrer à des extravagances.

Je suis une femme normale et pondérée, nullement adonnée aux sciences occultes. Je vous affirme cependant qu'au bout de cinq minutes je commençai à me sentir un peu médium. Je n'opposai aucune résistance, mais au contraire encourageai chez moi ce sentiment.

— Je suis Mrs Leidner, me dis-je. Je suis Mrs Leidner... je suis étendue sur ce lit... à demi endormie. Tout à l'heure... dans un instant... la porte va s'ouvrir.

Je ne cessai de me répéter ces phrases... comme pour m'autosuggestionner.

— Il est à peu près une heure et demie... le moment approche... la porte va s'ouvrir... *la porte va s'ouvrir...* je verrai qui entrera.

Je ne détachais pas mes yeux de cette porte qui allait s'ouvrir. Je la venais s'ouvrir... et je verrais *la personne qui l'ouvrirait*.

Cet après-midi-là j'avais certes l'esprit légèrement fatigué pour m'imaginer que je résoudrais le mystère de cette façon.

Mais je me pris à mon propre jeu. Un frisson me traversa l'épine dorsale et continua dans mes jambes. Je les sentis insensibles... paralysées.

— Tu vas tomber en transe, me dis-je, et tu vas voir...

De nouveau, je répétais, d'une voix monotone :

— La porte va s'ouvrir... la porte va s'ouvrir... L'impression d'engourdissement et de froid s'intensifia dans mes membres.

Et alors, lentement, *je vis la porte s'entrebâiller*.

Spectacle horrible !

De ma vie je n'avais ressenti pareille torture. J'étais paralysée, glacée jusqu'au cœur, incapable de bouger, même le petit doigt.

Et j'étais terrifiée. Malade et immobilisée par la peur.

Cette porte qui n'en finissait pas de s'ouvrir !

Sans aucun bruit.

Dans un instant, je verrais...

Lentement... lentement... elle s'ouvrait.

Bill Coleman entra d'un pas tranquille.

Il faillit crier de frayeur.

Je bondis du lit en hurlant et me précipitai au milieu de la chambre.

Il demeura figé sur place, son visage rose prit une teinte plus vive encore et, abasourdi, il ouvrit la bouche toute grande.

— Eh bien ! Eh bien ! mademoiselle. Que se passe-t-il ?

Du coup, je revins à la réalité.

— Mon Dieu ! monsieur Coleman ! Est-ce possible de faire peur ainsi aux gens !

— Je vous demande pardon, dit-il en esquissant un sourire.

Je remarquai alors qu'il portait à la main un petit bouquet de renoncules rouges, de jolies fleurs qui croissent à l'état sauvage sur le coteau du Tell. Mrs Leidner les affectionnait particulièrement.

Il s'empourpra davantage.

— À Hassanieh on ne peut trouver de fleuristes. Il est tout de même navrant de ne pouvoir déposer un bouquet sur la tombe ; aussi ai-je pensé à me glisser ici pour mettre ces fleurettes dans ce petit vase qu'elle plaçait toujours sur sa table... simplement

pour montrer qu'on ne l'a pas oubliée. Idée un peu puérile, peut-être...

Ce sentiment l'honorait. Il était tout honteux et embarrassé comme tous les Anglais pris en flagrant délit de sentimentalité.

— Au contraire, c'est une attention très délicate de votre part.

Je pris le petit vase, le remplis d'eau et y arrangeai les fleurs.

Mr Coleman remontait encore dans mon estime. Ce geste prouvait son bon cœur et sa grande sensibilité.

Il ne me demanda aucune explication au sujet du cri que j'avais poussé à sa vue et je lui en sus gré. Quelle réponse aurais-je pu lui faire ?

« À l'avenir, ma fille, sois raisonnable, me dis-je à moi-même, en remontant mes manchettes et rectifiant les plis de mon tablier. Tu n'es pas taillée pour faire un médium. »

Ensuite, je m'occupai de faire mes bagages et employai de mon mieux le reste de la journée.

Le père Lavigny m'exprima son grand regret de me voir partir. Il me dit que mon humeur égale et mon sens commun m'avaient fait apprécier de tout le monde. Mon sens commun ! S'il m'avait vue à l'œuvre dans la chambre de Mrs Leidner !

— Nous n'avons pas vu M. Poirot aujourd'hui, remarqua-t-il.

Je lui appris que le détective devait passer la journée à lancer des télégrammes.

Le père Lavigny leva le sourcil.

— Des télégrammes ? En Amérique ?

— Je crois que oui. Il m'a dit « dans le monde entier ». Ces étrangers exagèrent toujours !

Alors, je rougis, me rappelant que le père Lavigny était lui-même un étranger.

Il prit cette remarque en riant et me demanda si on avait des nouvelles de l'homme aux yeux louches.

Je lui fis part de mon ignorance à ce sujet.

Le père Lavigny voulut également savoir l'heure approximative à laquelle Mrs Leidner et moi avions aperçu cet homme dressé sur la pointe des pieds et essayant de plonger son regard par la fenêtre.

— Tout indique que cet individu s'intéressait outre mesure à Mrs Leidner, dit-il pensivement. Bien souvent, je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un Européen déguisé en Irakien.

Je réfléchis longuement à cette supposition. Je l'avais pris pour un indigène, mais je n'avais attaché d'importance qu'à son accoutrement et à la couleur jaune de sa peau.

Le père Lavigny me fit part de son intention de se rendre à l'endroit où Mrs Leidner et moi avions vu cet homme.

— Qui sait ? Il a peut-être laissé tomber un objet. Dans les romans policiers, tout bon criminel commet cette imprudence.

— Dans la vie courante, ils se montrent moins étourdis.

Je rapportai quelques chaussettes que je venais de raccommoder et les posai sur la table de la salle commune afin que chaque homme pût prendre celles qui lui appartenaient. Puis, ne voyant rien de mieux à faire, je montai sur la terrasse.

Miss Johnson s'y trouvait déjà, mais elle ne m'entendit pas venir. J'arrivai à sa hauteur sans qu'elle eût soupçonné ma présence.

Mais déjà je me rendais compte du trouble de la vieille fille.

Debout au milieu de la terrasse, elle regardait fixement devant elle, le visage dévoré d'angoisse, comme si elle venait de s'apercevoir d'un fait que son intelligence refusait d'admettre.

J'en demeurai interdite.

Ne confondons pas : l'autre soir, je l'avais vue bouleversée ; aujourd'hui, son expression était toute différente.

— Chère miss Johnson, lui dis-je en m'approchant d'elle, qu'avez-vous donc ?

Elle tourna la tête et me regarda d'un air absent.

— Que se passe-t-il ? insistai-je.

Elle fit une grimace... comme pour avaler sa salive et proféra d'une voix rauque :

— Je viens de voir quelque chose.

— Quoi donc ? Racontez-moi cela. Vous semblez dans tous vos états.

Elle essaya de se ressaisir, mais en vain.

Elle me dit d'une voix blanche :

— Je viens de me rendre compte comment on peut s'introduire ici de l'extérieur, sans se faire voir.

Je suivis la direction de son regard, mais je ne distinguai rien.

Mr Reiter se tenait sur le seuil de son atelier de photographie et le père Lavigny traversait la cour... Rien d'autre.

Me tournant vers elle, très intriguée, je discernai une étrange expression sur ses traits.

— Vraiment, je ne saisis pas ce que vous voulez dire. Voulez-vous me l'expliquer ?

Elle hocha la tête.

— Pas en ce moment... plus tard. Oh ! nous aurions dû nous en douter ! Nous aurions dû nous en douter !

— Si seulement vous consentiez à me renseigner...

Mais elle secoua de nouveau la tête.

— Laissez-moi d'abord réfléchir.

Passant devant moi, elle redescendit l'escalier. Je ne la suivis pas, mais, assise sur la balustrade, j'essayai de démêler cette énigme, sans toutefois y parvenir. La cour n'offrait qu'une seule issue : la grande porte voûtée. Devant cette entrée, le porteur d'eau bavardait avec le cuisinier indien. Nul n'aurait pu pénétrer sans être vu d'eux.

Perplexe, je hochai la tête et redescendis dans la cour.

CHAPITRE XXIV

L'ASSASSINAT DEVIENT UNE HABITUDE

Ce soir-là, nous nous retirâmes tous de bonne heure. Au dîner, miss Johnson se comporta comme à l'ordinaire. Elle avait cependant les yeux hagards et, à une ou deux reprises, elle parut ne pas comprendre les questions qu'on lui posait.

Le repas manqua plutôt d'entrain. Vous m'objecterez que pareil état de choses est tout à fait normal le jour même de l'enterrement de la maîtresse de maison. Néanmoins, je sais ce que je veux dire.

Jusque-là, nos repas s'étaient passés dans un silence relatif et une certaine contrainte. Tout de même, il y régnait un semblant de cordialité. La sympathie générale allait vers le Dr Leidner et un sentiment de solidarité unissait les autres, qui se sentaient tous dans le même bateau.

Ce soir-là me rappelait mon premier repas, le jour de mon arrivée : Mme Mercado m'avait dévisagée avec insistance et une menace pesait sur la table.

Aujourd'hui, la même atmosphère nous enveloppait : tous nous étions nerveux et irritables au possible. Si quelqu'un avait laissé tomber sa fourchette, je suis sûr qu'un d'entre nous eût poussé des cris.

Comme je viens de le dire, nous nous séparâmes de bonne heure. Je me couchai presque aussitôt. Les dernières paroles que j'entendis furent le bonsoir adressé par Mme Mercado à miss Johnson devant la porte de ma chambre.

Je glissai bientôt dans le sommeil... fatiguée des émotions de la journée et surtout de cette ridicule expérience psychique

effectuée chez Mrs Leidner. Plusieurs heures durant, je dormis d'un sommeil lourd et sans rêves.

Je me réveillai en sursaut, avec le sentiment d'un désastre imminent. Quelque bruit m'avait tirée du sommeil et comme, assise sur mon séant, je prêtais l'oreille, je le perçus de nouveau.

Un épouvantable râle de souffrance.

En un clin d'œil, j'eus allumé ma bougie et sauté hors du lit. Je pris également une lampe de poche électrique, pour le cas où la bougie viendrait à s'éteindre. Je sortis sur le pas de ma porte et écoutai. Le bruit ne provenait pas de loin. Il se répéta. Il émanait de la chambre voisine de la mienne... celle de miss Johnson.

Je me précipitai chez elle. Miss Johnson, couchée dans son lit, se tordait de souffrance. Je posai la lumière et me penchai vers la femme. Ses lèvres remuaient pour essayer de parler, mais il n'en sortait qu'un son rauque. Je constatai alors que les coins de sa bouche et la peau de son menton, d'une couleur grisâtre, étaient brûlés.

Mon regard alla de son visage à un verre gisant sur le parquet ; il s'était sans doute échappé de sa main, marquant le tapis clair d'une tache d'un rouge vif. Je le ramassai et plongeai mon doigt au fond. J'enlevai aussitôt ma main en poussant une exclamation. J'examinai ensuite l'intérieur de la bouche de la malheureuse.

Aucun doute : d'une façon ou d'une autre, avec ou sans intention, elle avait bu une dose d'acide corrosif... oxalique ou chlorhydrique.

Je courus appeler le Dr Leidner. Il réveilla les autres et nous nous occupâmes de notre mieux de la pauvre demoiselle. Mais dès le début j'eus l'impression que nos soins ne servaient à rien. Nous lui administrâmes une forte solution de bicarbonate de soude... suivie d'huile d'olive. Pour soulager sa souffrance, je lui pratiquai une piqûre de morphine.

David Emmott courut à Hassanieh chercher le Dr Reilly, mais, avant son retour, la mort avait accompli son œuvre.

Je vous ferai grâce des détails horribles de cette scène. L'empoisonnement par une forte solution d'acide chlorhydrique

(l'autopsie démontra qu'il s'agissait de ce produit) entraîne une mort des plus affreuses.

Lorsque je me penchai vers elle afin de lui injecter la morphine, elle fit un effort désespéré pour parler. Un murmure étranglé sortit de ses lèvres :

— *La fenêtre*, dit-elle, *nurse... la fenêtre...*

Elle ne put m'en dire davantage et sombra dans l'inconscience.

Cette nuit-là restera gravée à jamais dans ma mémoire : l'arrivée du Dr Reilly, celle du capitaine Maitland et, enfin, à l'aube, l'apparition d'Hercule Poirot.

Ce fut lui qui, me prenant gentiment par le bras, me conduisit dans la salle à manger, où il m'obligea à m'asseoir et à prendre une tasse de thé bien fort.

— Là, mon enfant, dit-il. Ça va aller mieux. Vous ne tenez plus debout.

Là-dessus, je fondis en larmes.

— C'est trop horrible ! sanglotai-je. Cette nuit, j'ai vécu un épouvantable cauchemar. Et ses yeux... Oh ! monsieur Poirot... ses yeux...

Avec une douceur toute féminine, Poirot me donna une petite tape sur l'épaule.

— Allons, allons... n'y pensez plus. Vous avez accompli votre devoir.

— C'était un acide corrosif, une forte solution d'acide chlorhydrique. Sans doute ce qu'on emploie ici pour décaper les poteries.

— Oui. Miss Johnson l'a avalé avant d'être tout à fait éveillée. À moins qu'elle ne l'ait bu avec intention.

— Oh ! monsieur Poirot ! Quelle idée horrible !

— Après tout, c'est possible. Qu'en pensez-vous ?

Je réfléchis un instant et secouai fermement la tête.

— Je ne le crois pas... Non, pas le moins du monde... Il me semble qu'elle a découvert quelque chose hier après-midi.

— Que dites-vous là ? Elle aurait découvert quelque chose ?

Je lui répétai notre curieuse conversation de la veille.

Poirot sifflota.

— La pauvre femme ! s'écria-t-il. Elle a dit qu'elle voulait réfléchir, n'est-ce pas ? À ce moment précis, elle signait son arrêt de mort. Si seulement elle s'était confiée... à vous... tout de suite. Veuillez me redire exactement ses paroles.

Ce que je fis.

— Elle aurait vu comment on pouvait s'introduire du dehors sans se faire voir ? Venez, ma sœur. Montons sur la terrasse et vous me montrerez l'endroit où se tenait miss Johnson.

Nous montâmes ensemble l'escalier et je lui désignai la place où se trouvait miss Johnson.

— Comme ceci ? demanda Poirot. Que vois-je ? La moitié de la cour, la porte voûtée, les portes du bureau des architectes, de l'atelier de photographie et du laboratoire. Y avait-il quelqu'un dans la cour ?

— Le père Lavigny se dirigeait vers la grande porte et Mr Reiter était debout sur le seuil de l'atelier de photographie.

— Je ne vois toujours pas comment quelqu'un pouvait s'introduire du dehors sans être vu, de l'un de vous... Mais elle l'a vu...

Il renonça à comprendre et hocha la tête.

— Sacré nom d'un chien, va ! Qu'a-t-elle donc vu ?

Le soleil se levait à cet instant. Du côté de l'Orient, le ciel n'était qu'une débauche de rose, d'orange et de gris perle.

— Quel magnifique lever de soleil ! s'exclama Poirot avec lyrisme.

À notre gauche, le fleuve décrivait une longue courbe et le Tell détachait sa haute silhouette sur un fond d'or. Au Sud, les vergers en fleur et les champs de labour s'étendaient à perte de vue. La noria grinçait dans le lointain et son bruit nous parvenait, faible et irréel. Au nord se dressaient les sveltes minarets et les maisons d'Hassanieh d'une blancheur féerique.

Le spectacle était d'une beauté inoubliable.

Soudain, tout près de moi, Poirot poussa un long soupir.

— Faut-il que je sois bête ! murmura-t-il. La vérité s'impose à moi... Elle me crève les yeux !

CHAPITRE XXV

SUICIDE OU ASSASSINAT ?

Je n'eus pas le temps de demander des explications à Poirot car au même moment le capitaine Maitland nous appelait d'en bas et nous pria de le rejoindre immédiatement.

Nous descendîmes l'escalier quatre à quatre.

— Dites donc, Poirot, commença le capitaine, voici une nouvelle complication : le moine a disparu.

— Le père Lavigny ?

— Oui. Jusqu'ici personne ne s'en était aperçu, quand, voilà un instant, quelqu'un remarqua qu'on ne l'avait pas vu et nous allâmes dans sa chambre. Son lit n'a pas été défait et le moine n'a laissé aucune trace après lui.

Je croyais rêver : d'abord l'empoisonnement de miss Johnson, puis la fuite du père Lavigny.

On appela les domestiques pour les interroger, mais ils ne purent donner aucun éclaircissement sur le mystère. La veille vers huit heures, il avait dit à un de ses compagnons qu'il allait faire une petite promenade avant de se coucher.

Personne ne l'avait vu revenir.

Comme d'habitude, la porte cochère avait été fermée et verrouillée à neuf heures. Or, personne ne se rappelait l'avoir ouverte le matin. Chacun des deux jeunes domestiques croyait que son collègue s'était chargé de ce soin.

Le père Lavigny était-il rentré la veille au soir ? Avait-il, au cours d'une récente promenade, découvert quelque indice et voulu procéder à une nouvelle investigation ? Fallait-il le considérer comme troisième victime ?

Le capitaine se retourna au moment où le docteur Reilly s'approchait, accompagné de M. Mercado.

— Alors, Reilly, rien de neuf ?

— Si fait. Je viens de vérifier les quantités avec Mercado. C'est bien de l'acide chlorhydrique provenant du laboratoire.

— Du laboratoire ? Était-il fermé à clef ?

M. Mercado secoua la tête. Ses mains tremblaient et son visage se contractait. On eût dit une épave humaine.

— Ce n'est pas dans nos habitudes, balbutia-t-il. Comprenez... ici tout le monde s'en sert à longueur de journée. Je... Personne ne se serait douté...

— Le ferme-t-on à clef pendant la nuit ?

— Oui, ainsi que toutes les autres salles. Les clefs sont accrochées à un clou dans la salle commune.

— En sorte que celui qui garde la clef de cette salle peut prendre tout le trousseau ?

— Oui.

— Est-ce une clef ordinaire ?

— Tout à fait.

— Rien ne prouve que miss Johnson n'ait pris elle-même le poison dans le laboratoire ? demanda le capitaine Maitland.

— Elle ne l'a pas pris ! m'écriai-je d'un ton nettement affirmatif.

Je sentis sur mon bras le contact d'une main. Poirot se tenait derrière moi.

À ce moment, un incident plutôt sinistre se produisit.

Non pas sinistre en lui-même... mais plutôt en raison de l'incongruité des circonstances actuelles.

Une automobile pénétra dans la cour et un petit homme, portant un casque colonial et un *trench-coat* court et épais, en descendit lentement.

Il alla droit vers le Dr Leidner, debout près du Dr Reilly, et lui serra chaleureusement la main.

— Vous voilà, mon cher ! s'écria-t-il. Enchanté de vous voir. J'ai passé par ici samedi après-midi, me rendant chez les Italiens à Fugima. J'ai visité vos excavations, mais sans y rencontrer un seul Européen. Hélas ! je ne connais pas la langue arabe et je n'ai pas eu le temps de pousser jusqu'à la maison. Ce matin à cinq heures j'ai quitté Fugima, je passerai deux heures ici en votre compagnie avant de rejoindre le convoi. Eh bien ! comment vont les travaux ?

C'était lugubre.

Le ton joyeux, les façons allègres de cet homme qui arrivait d'un monde normal, blessèrent nos sentiments. Ignorant tout du drame, ce personnage nous tombait dessus avec une bonne humeur exubérante.

Rien d'étonnant si le Dr Leidner ne proféra qu'un son inarticulé et, se tournant vers le Dr Reilly, lui adressa du regard un appel suppliant.

Le docteur se montra à la hauteur des circonstances.

Il emmena le petit homme à l'écart et le mit au courant des événements.

J'appris par la suite que ce visiteur était un archéologue français nommé Verrier qui explorait les îles de la Grèce.

Verrier demeura terrifié. Lui-même avait séjourné quelque temps dans un chantier italien, loin de toute vie civilisée.

Il se prodigua en condoléances, et en excuses et, s'élançant vers le Dr Leidner, lui serra chaleureusement les mains.

— Quelle tragédie ! Mon Dieu, quelle tragédie ! Les mots me manquent... Mon pauvre collègue !

Et, secouant la tête devant l'inutilité de ses efforts pour exprimer autrement sa pensée, le petit homme grimpa dans sa voiture et nous quitta.

Cet intermède gai au milieu du chagrin général, nous parut plus cruel que le drame lui-même.

— Maintenant, proposa le Dr Reilly d'une voix ferme, songeons au déjeuner. J'insiste. Leidner, il faut absolument vous sustenter.

Le pauvre homme n'était plus qu'une loque. Il nous accompagna à la salle à manger, où l'on nous servit un repas d'enterrement. Le café brûlant et les œufs frits nous firent du bien à tous, encore que personne ne se sentît l'envie de manger. Le Dr Leidner avala quelques gorgées de café et grignota son pain. Son visage, couleur de cendre, était contracté par la douleur et la consternation.

Après ce petit déjeuner, le capitaine Maitland nous interrogea.

Je lui expliquai qu'un bruit m'ayant réveillé, j'étais accourue dans la chambre de miss Johnson...

— Vous dites qu'un verre gisait à terre ?
— Oui, elle a dû le lâcher après avoir bu.
— Était-il brisé ?
— Non, il était tombé sur la descente de lit. J'ai ramassé le verre et l'ai posé sur la table.

— Je vous remercie de me fournir ces détails. Nous n'avons relevé que deux sortes d'empreintes, dont l'une appartient indiscutablement à miss Johnson, et l'autre à vous.

Il garda le silence et me pria de continuer.

Je décrivis méticuleusement les soins que j'avais donnés à miss Johnson, quêtant du regard l'approbation du Dr Reilly qui acquiesça de la tête.

— Personne, à votre place, n'aurait pu mieux faire, dit-il.

Malgré ma certitude de n'avoir rien négligé pour sauver cette femme, ces paroles m'apportèrent un vif soulagement.

— Saviez-vous ce qu'elle avait absorbé ? me demanda le capitaine.

— Non... mais je discernais parfaitement qu'il s'agissait d'un acide corrosif.

— À votre avis, nurse, miss Johnson aurait-elle avalé ce poison de son propre gré ? me demanda gravement le capitaine Maitland.

— Oh ! non ! Cette pensée ne m'a jamais effleuré l'esprit.

Je ne sais pourquoi j'étais si affirmative. Peut-être avais-je été influencée par la phrase de M. Poirot : « L'assassinat devient une habitude. » En outre, on ne conçoit guère qu'une personne voulant en finir avec la vie choisisse une mort aussi douloureuse.

Je fis part de cette réflexion au capitaine et, jusqu'à un certain point, il déclara partager ma manière de voir.

— En effet, on ne choisit d'ordinaire pas un pareil moyen de se détruire, à moins que, dans une crise de désespoir, on ne trouve pas autre chose sous la main.

— Était-elle désespérée à ce point ? demandai-je.

— Mme Mercado le prétend. Elle dit que miss Johnson paraissait, hier soir, tout à fait bouleversée et qu'elle répondait à peine quand on lui adressait la parole. Mme Mercado affirme

qu'elle était hantée par des idées noires et que, déjà la pensée du suicide l'avait effleurée.

— Eh bien, je n'en crois pas un mot ! dis-je brutalement.

— Ah ! cette Mme Mercado ! Quelle affreuse vipère !

— Alors, exposez-moi votre point de vue.

— Selon moi, elle a été empoisonnée.

Il me posa la question suivante d'un ton sévère comme s'il s'adressait à l'un de ses hommes :

— Quelle raison vous porte à le croire ?

— Je ne vois pas d'autre solution.

— C'est votre opinion personnelle. Pourquoi aurait-on assassiné cette femme ? Je n'en discerne pas le mobile.

— Pardon. Il y en a un. Miss Johnson a soulevé un coin du voile.

— Qu'a-t-elle donc découvert ?

Je répétais, mot pour mot, notre entretien sur la terrasse.

— Elle refusa de vous donner des précisions ?

— Oui, elle voulait, disait-elle, réfléchir avant de parler.

— Paraissait-elle agitée ?

— Oui.

— *Un moyen de s'introduire ici de l'extérieur*, répéta-t-il perplexe, le front plissé. Où voulait-elle en venir ?

— Je l'ignore. Je me suis en vain creusé la tête.

— Et vous, monsieur Poirot, qu'en pensez-vous ? demanda le capitaine.

Poirot répondit :

— Vous possédez là, ce me semble, un mobile suffisant.

— Pour commettre un crime ?

— Pour commettre un crime.

Le capitaine Maitland fronça davantage le sourcil.

— A-t-elle pu parler avant de mourir ?

— Oui. Elle est parvenue à articuler deux mots.

— Lesquels ?

— *La fenêtre...*

— La fenêtre ? répéta le capitaine Maitland. Et avez-vous compris à quoi elle faisait allusion ?

Je hochai la tête.

— Combien y avait-il de fenêtres dans sa chambre à coucher.

- Une seule.
- Elle donne sur la cour ?
- Oui.
- Était-elle ouverte ou fermée ? Ouverte, si je me souviens bien. Mais peut-être quelqu'un d'entre vous l'a ouverte ?
- Non, elle est restée tout le temps ouverte. Je me demande...
- Je m'interrompis...
- Continuez, nurse !
- J'ai examiné la fenêtre et n'ai rien remarqué d'anormal. Je me demande s'il n'y a pas eu substitution de verres par cette ouverture.
- Substitution de verres ?
- Oui. Miss Johnson avait l'habitude de se préparer un verre d'eau pour la nuit. On a dû enlever ce verre et mettre à sa place un verre d'acide chlorhydrique.
- Qu'en dites-vous, Reilly ?
- S'il y a eu meurtre, l'assassin s'y est certainement pris de cette façon. Personne, à l'état de veille, ne boirait du poison à la place d'eau. Mais si on a coutume d'avaler un verre d'eau au milieu de la nuit, instinctivement on tendra le bras, on le trouvera à l'endroit où on l'a mis, et, dans le demi-sommeil, on en absorbera une quantité suffisante avant même de se rendre compte de son geste fatal.
- Le capitaine Maitland réfléchit un instant.
- Je retournerai examiner cette fenêtre. À quelle distance se trouve-t-elle de la tête du lit ?
- En allongeant le bras, on atteint la petite table placée au chevet.
- La table sur laquelle était posé le verre d'eau ?
- Oui.
- La porte était-elle fermée à clef ?
- Non.
- Alors, on pouvait aussi bien entrer par-là pour effectuer la substitution.
- Certainement.
- Mais on courait un plus grand risque, observa le Dr Reilly. Quelqu'un profondément endormi se réveille parfois au

moindre bruit de pas. Si l'assassin a pu perpétrer son crime en passant le bras par la fenêtre, c'était, sans conteste, le moyen le plus sûr.

— Je ne pense pas seulement au verre, prononça d'un ton distrait le capitaine Maitland.

Se ressaisissant, il s'adressa à moi de nouveau :

— Selon vous, cette pauvre femme, se sentant mourir, aurait cherché à vous faire comprendre qu'on avait substitué, par la fenêtre ouverte, un verre d'acide à son verre d'eau ? À mon sens, le nom du criminel eût été préférable.

— Peut-être n'a-t-elle pas reconnu son visiteur nocturne, remarquai-je.

— Peut-être eût-il mieux valu qu'elle vous fît comprendre ce qu'elle avait découvert la veille.

Le Dr Reilly observa :

— À l'article de la mort, Maitland, on perd parfois le sens exact des proportions. Le fait qu'une main criminelle se soit avancée par la fenêtre ouverte a pu hanter l'esprit de cette femme à son dernier moment. Pour elle, l'important était de le faire savoir aux autres. À mon avis, elle avait raison : ce fait est de la plus haute importance. Elle se révoltait à l'idée qu'on pût conclure au suicide. Si elle avait eu le libre usage de sa langue, sans doute aurait-elle prononcé ces paroles : « Je n'ai pas voulu me suicider. On a placé le poison près de mon lit par la *fenêtre*. »

Sans répondre, le capitaine Maitland tambourina un instant sur la table, puis il dit :

— Je vois deux manières d'envisager cette mort : suicide ou assassinat. Quelle est la plus probable, docteur Leidner ?

Après quelques secondes de réflexion, le docteur répondit d'un ton calme et décisif :

— L'assassinat. Anne Johnson n'était point femme à se détruire.

— Non, admit le capitaine... pas en temps normal. Mais en certaines circonstances, le suicide devient une porte de sortie bien commode.

— Expliquez-vous.

Le capitaine Maitland se pencha pour ramasser un paquet que je l'avais vu déposer au pied de sa chaise. Il le jeta sur la table avec quelque effort.

— Vous ignorez probablement tous ce que contient ce paquet, que nous avons trouvé sous son lit.

Il défit le nœud de l'emballage, ouvrit la toile et mit à jour une lourde meule à main.

Cette trouvaille n'offrait en soi rien de sensationnel. Nous avions découvert une douzaine de pierres de ce genre au cours de nos excavations.

Mais sur ce spécimen une tache sombre et quelques cheveux collés retinrent notre attention.

— À vous de déterminer la nature de cette tache, Reilly, dit le capitaine. Mais, pour moi, cela ne fait aucun doute : cette pierre est l'instrument qui a servi à tuer Mrs Leidner !

CHAPITRE XXVI

À MON TOUR LA PROCHAINE FOIS

Quel horrible spectacle ! Le Dr Leidner semblait être prêt à défaillir et moi-même j'en étais écoeurée.

Avec une curiosité toute professionnelle, le Dr Reilly examina cette pièce à conviction.

— Pas d'empreintes ? demanda-t-il au capitaine.

— Aucune.

Le Dr Reilly prit une pince et commença son examen.

— Hum... Voici une parcelle de chair humaine... des cheveux... blonds... Telle est la constatation qui frappe à première vue. Avant de conclure, je vais me livrer à une étude plus approfondie du sang... Mais le résultat ne fait pas de doute en mon esprit. On a trouvé cette meule sous le lit de miss Johnson ? Ah ! voilà le mystère dévoilé. Elle a commis le crime, puis, — que Dieu ait son âme ! — dévorée de remords, elle a mis fin à ses jours. Cette hypothèse tient debout.

Le Dr Leidner accablé, hocha la tête en murmurant :

— Non, non ! Ce n'est pas Anne !

— Où donc avait-elle caché ce paquet auparavant ? dit le capitaine Maitland. Toutes les chambres ont été fouillées après la mort de Mrs Leidner.

Je pensai à part moi : « Dans l'armoire à fournitures de papeterie ! » mais je m'abstins de parler.

— En tout cas, poursuivit le capitaine, miss Johnson, n'étant pas très rassurée au sujet de sa première cachette, emporta la meule dans sa chambre qui avait déjà été perquisitionnée. Ou peut-être l'a-t-elle mise sous son lit, une fois sa décision prise de se donner la mort.

— Je n'en crois rien ! m'écriai-je.

Je ne pouvais m'imaginer la douce miss Johnson brisant le crâne de Mrs Leidner avec cette meule. Tout mon être se

révoltait contre cette pensée. Et pourtant je me rappelais certaines coïncidences plutôt troublantes. Par exemple, sa crise de larmes la nuit précédente. Moi-même j'avais attribué ces sanglots au « remords », mais je ne pensais à ce moment-là qu'aux petites mesquineries dont elle s'était rendue coupable envers la défunte.

— Je ne sais qu'en déduire, dit le capitaine Maitland. Il faudra également tirer au clair la disparition du moine français. Mes hommes battent la région pour le cas où on l'aurait assommé et jeté dans un canal d'irrigation.

— Ah ! je me souviens à présent... commençai-je.

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Cela se passait hier après-midi, dis-je. Le père Lavigny me questionna au sujet de l'homme qui louchait et qui essaya de regarder par la fenêtre de Mrs Leidner. Il voulut savoir à quel endroit exactement nous l'avions rencontré, puis il ajouta qu'il allait faire un tour de ce côté-là, précisant que, dans les romans policiers, le criminel laisse toujours tomber un objet compromettant.

— Je n'en dirai fichtre pas autant des criminels auxquels j'ai eu affaire, déclara le capitaine. C'était donc cela qui le préoccupait ? Drôle de coïncidence si lui et miss Johnson avaient réussi à découvrir en même temps un indice permettant d'établir l'identité du criminel !

Il ajouta, sur un ton irrité :

— L'homme qui louchait ? L'homme qui louchait ? Cette histoire de l'homme aux yeux bigles a plus de portée qu'on le suppose. Et dire que mes limiers n'arrivent pas à lui mettre le grappin dessus !

— Probablement parce qu'il ne louche pas du tout, répliqua Poirot imperturbable.

— Croyez-vous que ce strabisme soit simulé ? Je ne savais pas qu'on pouvait imiter longtemps pareille difformité.

Poirot se contenta de répondre :

— Ce talent est précieux en certains cas.

— Parbleu ! Je donnerais gros pour savoir où se cache cet individu, bigle ou pas bigle !

— Je parierais qu'il a déjà franchi la frontière syrienne, hasarda Poirot.

— Nous avons déjà alerté Tell Kotchek et Abu Kemal... en un mot tous les postes frontières.

— Il a dû prendre les sentiers de la montagne, ou la route que suivent les camionnettes portant de la contrebande.

— Alors, grommela le capitaine, nous ferions bien de télégraphier à Deir ez Zor.

— C'est déjà fait. Hier, j'ai recommandé à ce poste de ne pas laisser passer une voiture avec deux hommes porteurs de passeports absolument impeccables.

Le capitaine Maitland le regarda avec insistance.

— Ah ! vraiment ! Vous avez fait cela ? Deux hommes... hein ?

Poirot acquiesça de la tête.

— Oui. Ils sont deux.

— Monsieur Poirot, il me semble que vous êtes un cachottier.

— Non, pas du tout, protesta-t-il. La vérité me fut révélée ce matin, alors que je contemplais le lever du soleil. Une aurore splendide !

Personne d'entre nous n'avait remarqué la présence de Mme Mercado dans la pièce. Elle avait dû s'y glisser au moment où tous nous étions consternés à la vue de la meule tachée de sang.

Soudain, sans le moindre avertissement, elle se mit à pousser des cris comme ceux d'un cochon qu'on égorge.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle. Je devine tout ! À présent tout s'éclaire ! C'est le père Lavigny. C'est un dément... atteint de folie mystique. Pour lui, toutes les femmes sont des créatures damnées. Il veut les tuer toutes. Il a commencé par Mrs Leidner, puis ce fut le tour de miss Johnson... la prochaine fois, ce sera le mien.

Avec un hurlement de fureur, elle se rua vers le Dr Reilly et s'accrocha au médecin.

— Je ne veux plus rester ici ! Je ne reste pas un jour de plus. Il y a du danger... du danger partout ! Le fou se cache quelque part... attendant l'heure de frapper. Il va bondir sur moi.

La bouche ouverte, elle se mit à crier de plus belle.

Je m'empressai vers le Dr Reilly qui maintenait la femme par les poignets. J'appliquai à celle-ci deux bonnes claques sur les joues et, avec l'aide du médecin, je la fis asseoir.

— Personne ne va vous tuer, lui dis-je. Nous veillerons sur vous. Restez tranquille sur cette chaise.

Elle cessa de crier, referma la bouche et me regarda d'un œil stupide et effaré.

Alors se produisit une nouvelle interruption. La porte s'ouvrit et Sheila Reilly entra.

Le visage pâle et l'air grave, elle se dirigea vers Poirot.

— De bonne heure ce matin, je suis passée à la poste. Il y avait un télégramme pour vous et je vous l'apporte.

— Merci bien, mademoiselle.

Il le prit et l'ouvrit sous le regard observateur de la jeune fille.

Le visage impassible, Poirot lut le télégramme, le replia soigneusement et le glissa dans sa poche.

Mme Mercado le regardait faire. Elle demanda d'une voix étouffée :

— D'où vient-il ?... D'Amérique ?

Il hocha la tête :

— Non, madame... Il vient de Tunis.

Elle le considéra un instant comme si elle n'avait pas bien compris. Puis, poussant un long soupir, elle se renversa sur le dossier de la chaise.

— Le père Lavigny ! dit-elle. Je savais bien que j'étais dans le vrai. J'ai toujours jugé cet homme un peu bizarre. Un jour, il m'a raconté des choses... Il doit avoir un grain.

Elle fit une pause, puis ajouta :

— Je me tiendrai tranquille. Mais je veux absolument quitter cette maison. Joseph et moi nous préférons aller coucher à l'auberge.

— Patience, madame. Tout à l'heure j'expliquerai tout, dit Poirot.

Le capitaine Maitland le regarda d'un œil interrogateur.

— Ainsi, vous croyez tenir le nœud de l'affaire ? lui demanda-t-il.

Poirot s'inclina profondément, comme un acteur sur la scène, ce qui eut le don d'irriter le capitaine.

— En ce cas, monsieur, parlez !

Mais Hercule Poirot ne l'entendait pas de cette oreille. Je le soupçonnais de vouloir faire des embarras. Savait-il la vérité, ou était-ce simplement du bluff ?

Il se tourna vers le Dr Reilly.

— Auriez-vous l'obligeance d'appeler tout le monde, docteur ?

Le médecin s'empressa d'acquiescer au désir du détective. Une minute plus tard, les autres membres de l'expédition faisaient leur entrée dans la pièce. D'abord, Reiter et Emmott, puis Bill Coleman ; ensuite Richard Carey, et, enfin, M. Mercado.

Ce dernier, pâle comme la mort, craignait sans doute d'être accusé d'homicide par imprudence pour avoir laissé traîner à la portée de tous les dangereux produits chimiques.

Chacun prit place autour de la table, comme le jour de l'arrivée de M. Poirot. Bill Coleman et David Emmott hésitèrent avant de s'asseoir et jetèrent un regard du côté de Sheila Reilly. Debout devant la fenêtre, elle leur tournait le dos.

— Voulez-vous un siège, Sheila ? lui demanda Bill.

Et David Emmott dit de sa voix agréable et lente :

— Vous ne désirez pas vous asseoir ?

Elle se retourna et regarda les deux jeunes gens. L'un et l'autre lui offraient une chaise. Je me demandais laquelle elle choisirait.

En fin de compte, elle n'en prit aucune.

— Merci. Je préfère m'asseoir ici, dit-elle d'un ton brusque.

Elle s'installa sur le coin d'une table, à proximité de la fenêtre.

— Si toutefois, ajouta-t-elle, le capitaine n'y voit aucun inconvénient.

J'ignore quelle eût été la réponse du capitaine si Poirot ne l'avait devancé.

— Je vous en prie, mademoiselle, restez. Il est même indispensable que vous assistiez à nos débats.

Elle leva les sourcils.

— Indispensable ?

— Je n'ai pas employé d'autre mot, mademoiselle. J'ai certaines questions à vous poser.

De nouveau, elle leva les sourcils, mais garda le silence. Elle regarda par la fenêtre, comme pour témoigner son indifférence à ce qui se passait dans la salle.

— À présent, dit le capitaine, nous allons enfin savoir la vérité !

Homme d'action avant tout, il parlait avec une certaine impatience. À ce moment même, je suis persuadée que l'envie le démangeait de sortir pour aller à la recherche du père Lavigny ou pour envoyer des hommes à ses trousses.

Il décocha vers Poirot un regard rien moins qu'amène.

— Si ce bougre a quelque chose à dire, que ne parle-t-il pas ? Je devinais ces mots sur le bout de sa langue.

Poirot nous regarda tour à tour d'un air approbateur, puis se leva.

Certes, je m'attendais, de la part du petit Belge, à un discours pour le moins dramatique, mais pas à cette sentence en langue arabe.

Parfaitement, il nous servit de l'arabe. D'une voix lente et solennelle, presque religieuse, il prononça ces mots :

— *Bismillahi ar rahman ar rahim.*

Puis il nous en donna la traduction :

« Au nom d'Allah, le Compatissant et le Miséricordieux ! »

CHAPITRE XXVII

AU DÉBUT D'UN VOYAGE

— *Bismillahi ar rahman ar rahim*. Telle est la phrase rituelle qu'on répète ici avant de se mettre en voyage. Eh bien ! nous aussi nous allons entreprendre un voyage... un voyage dans le passé... dans les régions inconnues de l'âme humaine.

Jusqu'ici, je n'avais encore pas ressenti ce qu'on a coutume d'appeler « le charme de l'Orient ». Ce qui m'avait particulièrement frappée, c'était la crasse partout étalée. Mais les paroles de M. Poirot firent surgir une vision devant mon esprit, évoquèrent les noms de villes comme Samarcande et Ispahan... les marchands aux longues barbes... les chameaux agenouillés... les porteurs vacillant sous le poids d'énormes ballots retenus sur leur dos par une courroie de tête... les femmes à la chevelure teinte au henné, au visage tatoué, lavant leur linge à genoux au bord du Tigre. Je percevais leurs chants plaintifs mêlés au grincement lointain de la noria...

J'avais entendu et vu toutes ces choses sans en faire grand cas. Maintenant, elles me paraissaient différentes... tel un vieux morceau d'étoffe mis à la lumière du jour et qui, soudain, révèle les riches couleurs d'une broderie ancienne.

Puis je jetai un coup d'œil autour de la pièce où nous étions assis, et j'eus la curieuse impression que M. Poirot venait de dire vrai : nous nous mettons en route pour un voyage. Tous réunis pour le moment, bientôt chacun prendrait une voie différente.

J'observais mes compagnons l'un après l'autre, comme si je les voyais pour la première fois... et aussi pour la dernière... ce qui peut paraître stupide ; néanmoins, telle fut mon impression.

M. Mercado tordait nerveusement ses doigts et ses yeux clairs fixaient Poirot de leurs prunelles dilatées. Mme Mercado couvait du regard son mari, comme une tigresse prête à bondir.

Le Dr Leidner, ramassé sur lui-même, semblait abattu par ce dernier coup. On eût juré qu'il n'était pas du tout dans la pièce, mais que sa pensée errait dans une contrée connue de lui seul. Les yeux exorbités, l'air idiot, Mr Coleman regardait Poirot bouche bée. Je ne distinguais pas nettement le visage de Mr Emmott, car il considérait la pointe de ses souliers. Mr Reiter, faisant la moue, avançait les lèvres et ressemblait plus que jamais à un petit goret bien propre. Miss Reilly, toujours à la fenêtre, nous tournait le dos et il eût été difficile de deviner ses sentiments. Puis j'observai Mr Carey : son expression me fit peine à voir et je détournai la tête. Nous étions tous présents en ce moment, mais je ne pus m'empêcher de songer que lorsque Poirot aurait terminé son discours, nous nous trouverions séparés...

Sensation des plus troublantes...

Poirot continuait de sa voix calme, comme un fleuve coulant entre ses berges... jusqu'à la mer :

— Dès le début, j'ai senti que, pour comprendre cette affaire, il ne fallait point s'attacher aux signes ou indices extérieurs, mais à d'autres, plus réels, mettant en relief les conflits entre les personnes ici présentes et les secrets de leurs cœurs.

« Bien que je sois maintenant arrivé à ce que je considère comme la véritable solution du mystère, je n'en possède point la preuve matérielle. Je sais que cela est ainsi parce que cela doit être ainsi, parce que d'aucune autre façon nul détail ne trouverait la place qui lui est raisonnablement assignée.

« Selon moi, c'est la seule solution satisfaisante.

Après une pause, il continua :

« Je commencerai mon voyage au moment où je fus amené à me charger de l'enquête... lorsqu'on me plaça devant le fait accompli. À mon avis, chaque affaire criminelle présente une forme et un aspect particuliers. Celle-ci tourne autour de la personnalité de Mrs Leidner. Tant que j'ignorerais quel genre de femme était Mrs Leidner, je serais incapable de découvrir l'assassin et le mobile de son acte.

« Mon point de départ consistait donc à approfondir le caractère de la victime.

« Un autre point psychologique retint mon attention : l'atmosphère tendue régnant parmi les membres de l'expédition... Plusieurs personnes – quelques-unes même étrangères à cette maison – attestèrent ce fait et je pris note de ne pas le perdre de vue au cours de mes investigations.

« De l'avis général, ce malaise était dû à l'influence de Mrs Leidner, mais, pour des raisons que j'exposerai par la suite, cette hypothèse ne me donna pas toute satisfaction.

« D'abord, j'essayai d'analyser la personnalité de Mrs Leidner et les moyens ne me firent point défaut. J'étudiai les réactions produites par elle sur les habitants de cette maison, tous de caractères et de tempéraments nettement différents ; ajoutez à cela mes propres observations, il va de soi, assez restreintes. Cependant, certains faits ne m'échappèrent point.

« Mrs Leidner possédait des goûts simples, voire austères, et ne recherchait nullement le luxe. En outre, elle consacrait une bonne partie de son temps à des broderies fines et délicates, ce qui indique un tempérament artiste et épris de beauté. Les livres de sa petite bibliothèque m'apprirent que c'était une femme cultivée et aussi, je suppose, une individualiste absolue.

« On m'a laissé entendre qu'elle se plaisait à attirer les hommages des hommes et qu'elle était, en réalité, une femme sensuelle. J'ai peine à le croire.

« Dans sa chambre, sur une étagère, je relevai les volumes suivants : *Qui étaient les Grecs ? Introduction à la Relativité*, *La vie de lady Hester Stanhope*, *Le retour à Mathusalem*, *Linda Condon*, *Le train de Crewe*.

« Elle s'intéressait à la culture et à la science modernes... preuve d'un goût intellectuel très marqué. Quant aux romans, *Linda Condon* et *Le train de Crewe*, à un moindre degré, ils témoigneraient que Mrs Leidner réservait sa sympathie à la femme indépendante... affranchie des entraves masculines. De toute évidence, elle s'intéressait au caractère de lady Stanhope. *Linda Condon* est l'étude exquise d'une femme amoureuse de sa propre beauté. Et *Le train de Crewe*, l'observation approfondie d'une individualiste passionnée. *Le retour à Mathusalem* a trait

au côté intellectuel de la vie plutôt qu'à son côté émotionnel. Je commençais à comprendre la psychologie de la défunte.

« J'analysai ensuite l'opinion que se formait d'elle son entourage immédiat, et l'image de Mrs Leidner se précisa davantage en mon esprit.

« D'après les dires du Dr Reilly et des autres, je conclus qu'il s'agissait d'une de ces femmes douées par la nature, non seulement d'une grande beauté, mais d'une puissance fatale. De telles créatures sèment sur leur passage le drame et les catastrophes... qui, souvent, atteignent les autres... mais dont elles-mêmes tombent parfois victimes.

« Je fus dès lors convaincu que Mrs Leidner avait un amour excessif de sa personne et que, par-dessus tout, elle savourait la joie de dominer. En quelque lieu où elle se trouvât, elle voulait être le centre de l'univers. Autour d'elle, chacun – homme ou femme – devait reconnaître sa puissance. Certains ne lui opposaient aucune résistance. Miss Leatheran, par exemple, nature généreuse, à l'imagination romanesque, fut immédiatement conquise et lui prodigua sans réserve son admiration. Mais Mrs Leidner exerçait son influence d'une autre façon : la peur. Lorsqu'elle triomphait trop facilement, elle donnait libre cours à ses instincts cruels. Entendez bien qu'il ne s'agissait pas d'une cruauté consciente, mais tout à fait instinctive, comme celle du chat jouant avec la souris. Dans ses actes réfléchis, au contraire, elle se montrait foncièrement bonne et se mettait en quatre pour obliger autrui.

« Or, le problème des lettres anonymes était le plus important à résoudre. Qui les avait écrites et dans quel dessein ? Mrs Leidner se les était-elle adressées à *elle-même* ?

« Pour répondre à cette question, il est indispensable de remonter loin en arrière... jusqu'à son premier mariage. Ici commence réellement notre voyage... le voyage dans la vie de Mrs Leidner.

« Tout d'abord, ne perdons pas de vue que la Louise Leidner du passé est essentiellement la même que celle que vous avez connue.

« À cette époque, elle était jeune, remarquablement belle, de cette beauté ensorceleuse qui frappe l'esprit et les sens d'un homme et, de plus, déjà égoïste.

« De telles femmes se révoltent à l'idée du mariage. Elles peuvent être attirées vers les hommes, mais ne veulent appartenir à personne. Cependant, Mrs Leidner se maria... Nous ne nous tromperons guère en affirmant que son mari était un homme d'une certaine force de caractère.

« Lorsqu'elle apprend qu'il se livre à l'espionnage pour le compte d'une nation étrangère, elle le dénonce au Gouvernement, suivant ses révélations faites à miss Leatheran.

« J'admets qu'il y ait eu dans sa détermination une cause psychologique. N'a-t-elle pas confié à miss Leatheran que, pleine d'ardeur à cette époque, seule son exaltation patriotique l'avait guidée en la circonstance ? Mais nous cherchons tous, en général, à justifier nos actes et, instinctivement, nous leur prêtons les mobiles les plus nobles. Mrs Leidner peut elle-même avoir cru n'obéir qu'à des sentiments patriotiques, alors qu'elle était, à mon sens, poussée par le désir inavoué de se débarrasser de son époux ! Elle haïssait la domination masculine, ne pouvait supporter d'appartenir à quelqu'un et de jouer un rôle de second plan. Pour reconquérir sa liberté, elle se rabat sur son patriotisme.

« Mais au tréfonds d'elle-même, subsistait un certain remords qui devait, par la suite, influencer profondément sa vie.

« Nous arrivons à la question des lettres. Mrs Leidner tournait la tête aux hommes et, en plusieurs occasions, elle-même se laissa attirer par eux... mais chaque fois une lettre de menace lui parvenait, anéantissant tout espoir.

« Qui écrivait ces lettres ? Frederick Bosner, ou son frère William, ou *Mrs Leidner elle-même* ?

« L'une ou l'autre de ces hypothèses peuvent fort bien se soutenir. Mrs Leidner me semble avoir été une de ces femmes capables d'inspirer à un homme une passion dévorante, susceptible de dégénérer en obsession. Je crois volontiers à l'existence d'un Frederick Bosner pour qui Louise, sa femme, importait par-dessus tout ! Elle l'avait dénoncé une fois et il n'osait reparaître devant elle, mais il s'était juré qu'elle ne serait

qu'à lui, ou à personne. Il la tuerait plutôt que de la voir appartenir à un autre.

« D'autre part, si Mrs Leidner éprouvait une telle répugnance pour les liens du mariage, il est possible qu'elle se servît de ce moyen en vue d'éloigner les prétendants. Cette Diane chasseresse, une fois sa proie atteinte, la repoussait dédaigneusement. S'enveloppant d'une atmosphère de drame dont elle raffolait, elle ressuscitait un mari, s'opposant à toute nouvelle union et faisait figure d'héroïne tragique.

« Cet état de choses subsista pendant plusieurs années. À chaque demande en mariage, une lettre de menace arrivait.

« Nous touchons maintenant à une phase troublante. Le Dr Leidner entre en scène... et cette fois aucune lettre ne s'oppose à ce qu'elle devienne Mrs Leidner. Elle en reçoit bien une, mais après le mariage.

« Aussitôt, nous nous demandons : « Pourquoi ? »

« Étudions, l'une après l'autre, chacune des trois hypothèses.

« Si Mrs Leidner a écrit elle-même ces lettres, le problème se résout de lui-même : Mrs Leidner désirait épouser le Dr Leidner et elle est parvenue à ses fins. *Alors, pourquoi se serait-elle écrite une lettre ensuite ?* Son amour du romanesque était-il à ce point violent ? Et pourquoi seulement deux lettres ? Ensuite, pendant un an et demi, elle n'en reçut point.

« Abordons à présent l'autre hypothèse : si l'auteur était Frederick Bosner (ou son frère), pourquoi la lettre de menace apparaît-elle après le mariage ? Selon toute apparence, Frederick Bosner ne consentait point à l'union de Louise avec Leidner. Alors, pourquoi ne l'a-t-il pas empêchée par le procédé qui lui avait si bien réussi jusqu'ici ? Et pourquoi, *ayant laissé le mariage s'accomplir*, continue-t-il ses menaces ?

« Mr Bosner se trouvait sans doute dans l'impossibilité matérielle de protester plus tôt, soit qu'il fût en prison ou qu'il voyageât à l'étranger ? Cette explication ne me satisfait point.

« Considérons ensuite la tentative d'asphyxie par le gaz. On ne peut vraisemblablement en accuser une personne du dehors. J'attribue cette mise en scène à Mr ou Mrs Leidner. Or, Mr Leidner n'ayant aucune raison valable d'agir ainsi, nous

sommes amenés à conclure que sa femme a conçu et monté de toutes pièces cette comédie.

« Pourquoi ? Toujours par amour du drame.

« Après quoi, les époux voyagent à l'étranger et, pendant dix-huit mois, vivent heureux sans qu'aucune menace de mort ne vienne assombrir leur horizon. Ils se félicitent d'avoir réussi à égarer leur ennemi. Mais une telle supposition est absurde, surtout dans le cas des Leidner.

« Comment un directeur d'expédition archéologique parviendrait-il à faire perdre sa trace ? En s'adressant à n'importe quel musée d'une ville américaine, Frederick Bosner pouvait se procurer l'adresse exacte du savant. Si même ses moyens financiers le mettaient dans l'incapacité de harceler lui-même le couple, rien ne l'empêchait de continuer l'envoi de lettres anonymes. Un homme dévoré d'une telle obsession ne se serait pas, ce me semble, arrêté en si beau chemin.

« Au contraire, on n'entend parler de lui que deux ans après. Alors, Mrs Leidner est l'objet de nouvelles menaces anonymes.

« Et pourquoi ces lettres recommencent-elles d'arriver ?

« Question difficile à résoudre... Il serait trop aisé de prétendre que Mrs Leidner cherchait encore à se rendre intéressante. Cette tactique, trop vulgaire pour une femme fine et distinguée comme elle a suffisamment duré.

« Après réflexion, je conçus trois façons d'envisager cette affaire des lettres anonymes : 1° elles ont été écrites par Mrs Leidner elle-même ; 2° par Frederick Bosner (ou le jeune William Bosner) ; 3° au début, par Mrs Leidner ou son premier mari, mais à présent elles n'étaient que des *faux*... autrement dit, elles étaient forgées par une tierce personne au courant des lettres précédentes.

« Cela nous conduit à étudier l'entourage immédiat de la victime.

« Quelle possibilité matérielle avait chaque membre de l'expédition pour commettre ce crime ?

« Tout d'abord, aucun d'eux ne peut avoir commis le meurtre (si l'on s'en tient aux possibilités matérielles) à l'exception de trois.

« Mr Leidner, d'après les témoignages indiscutables, n'a pas quitté la terrasse. Mr Carey surveillait le chantier et Mr Coleman s'était rendu à Hassanieh.

« Mais ces alibis, mes amis, ne sont pas aussi puissants qu'ils en ont l'air. J'excepte celui du Dr Leidner. Sans aucun doute il était sur le toit et n'en redescendit qu'une heure et quart après l'assassinat de sa femme.

« Mais Mr Carey n'a-t-il pas quitté le chantier ?

« Et Mr Coleman se trouvait-il réellement à Hassanieh à l'heure où le meurtre fut commis ?

Bill Coleman rougit, ouvrit la bouche, la referma et jeta un regard embarrassé autour de lui.

Mr Carey ne changea point d'expression.

Poirot reprit tranquillement :

— Je songeai également à une autre personne qui, j'en suis convaincu, aurait été capable de commettre le crime, *si elle avait eu un motif suffisant*. Miss Reilly, douée de courage et d'intelligence, possède aussi un tempérament violent. Quand elle me parla de la morte, je lui demandai, en manière de plaisanterie, si elle avait un alibi. Miss Reilly en cet instant se rendit compte qu'elle avait éprouvé au fond d'elle-même le désir de tuer. Quoi qu'il en soit, elle proféra un mensonge bien inutile. Elle me dit qu'elle avait joué au tennis au club cet après-midi-là. Or, le lendemain, au cours d'une conversation avec miss Johnson, j'appris que miss Reilly s'était promenée à proximité de la maison à l'heure du crime. Il me vint à la pensée que miss Reilly, si elle-même avait la conscience tranquille, pourrait me révéler d'intéressants détails.

Il fit une pause, puis demanda à la jeune fille :

— Miss Reilly, voulez-vous nous dire ce dont vous avez été témoin cet après-midi-là ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle regardait toujours par la fenêtre et, sans tourner la tête, elle s'exprima d'une voix nette et mesurée :

— Après le déjeuner, je suis allée aux fouilles et j'y arrivai vers deux heures moins le quart.

— Y avez-vous trouvé vos amis ?

— Non. Je n'ai vu personne que le contremaître arabe.

— Pas même Mr Carey ?

— Non.

— Curieux, dit Poirot. M. Verrier ne l'a pas rencontré non plus lorsqu'il s'est rendu à cheval au chantier ce même après-midi.

Du regard, il invitait Mr Carey à s'expliquer, mais celui-ci demeurait silencieux et impassible.

— Pouvez-vous nous fournir quelque explication, monsieur Carey ?

— Ne voyant rien apparaître d'intéressant sous la pioche des terrassiers, je suis allé faire un tour.

— Dans quelle direction ?

— Vers le fleuve.

— Pas du côté de la maison ?

— Non.

— Vous attendiez sans doute quelqu'un qui n'est pas venu ? demanda miss Reilly.

Il la regarda sans répondre.

Poirot n'insista pas, mais interrogea de nouveau la jeune fille.

— Avez-vous vu autre chose, mademoiselle ?

— Oui. À proximité de la maison, j'ai remarqué la camionnette de l'expédition rangée dans un *wadi*. Cela me parut plutôt bizarre. Alors, je vis Mr Coleman, marchant la tête baissée, comme s'il cherchait quelque objet à terre.

— Attendez ! s'écria Mr Coleman, je...

Poirot l'interrompit d'un geste autoritaire :

— Patience. Lui avez-vous adressé la parole, miss Reilly ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

La jeune fille répondit lentement :

— Parce que de temps à autre il jetait autour de lui un regard furtif, tout à fait désagréable. Je fis tourner mon cheval et m'éloignai. Je ne crois pas qu'il m'ait vue. Je ne me suis pas approchée, et lui-même était trop absorbé dans ses recherches.

Mr Coleman ne put résister à l'envie de se justifier.

— Écoutez-moi. Je puis vous donner une explication des plus plausibles pour un acte qui, à vos yeux, paraît un peu louche. La

veille, j'avais fourré un magnifique sceau cylindrique dans la poche de ma veste et oubliai tout à fait de l'apporter à la salle des antiquités. Plus tard, je m'aperçus que je ne l'avais plus sur moi... J'avais dû le laisser tomber quelque part. Afin d'éviter des histoires, je résolus de n'en point parler et de le chercher tout seul sur le chemin du chantier. J'expédiai mes courses à Hassanieh, envoyai un *walad* faire quelques commissions et retournai de bonne heure. Je rangeai la camionnette à l'abri des regards et, pendant plus d'une heure, je fouillai le chemin dans tous les coins. Peine perdue ! Enfin, je remontai dans ma voiture et rentrai à la maison. Tous crurent que je venais directement d'Hassanieh.

— Et vous ne les avez pas détrompés ? s'enquit Poirot d'une voix suave.

— Étant donné les circonstances, je préférerai m'abstenir.

— Il eût été plus simple d'avouer, à mon avis.

— Allons, allons, pourquoi ces complications ? Vous ne me prendrez pas en défaut, tenez-vous-le pour dit. Je n'ai pas pénétré dans la cour et je vous défie de trouver un témoin qui m'y ait vu.

— Cette question soulève, en effet quelques difficultés, dit Poirot. D'après le témoignage des domestiques, *personne n'est entré dans la cour*. Mais à la réflexion, cette déposition n'est pas complète. Ils ont juré qu'aucune personne *étrangère à la maison* n'était entrée. On ne leur a pas demandé de préciser s'ils avaient vu passer *un membre de l'expédition*.

— Questionnez-les encore ! dit Coleman. Je parie tout ce que vous voudrez qu'aucun d'eux n'a vu Carey ou moi-même.

— Ah ! ce point ne manque, en effet, pas d'intérêt. Certes, ils auraient remarqué un étranger, mais leur attention eût-elle été attirée par un membre de l'expédition ? Le personnel circule à tout instant de la journée et les domestiques finissent par ne plus s'apercevoir des allées et venues. Il est donc possible que Mr Carey ou Mr Coleman ait franchi le seuil sans que les domestiques en gardent le moindre souvenir.

— Quelle niaiserie !

Poirot reprit, imperturbable :

— Et de vous deux, Mr Carey est celui qui aurait le plus facilement passé inaperçu. Mr Coleman étant parti pour Hassanieh en voiture, on s'attendait à le voir revenir dans ce véhicule. Son entrée à pied aurait surpris les domestiques.

— Évidemment !

Richard Carey leva la tête et vrilla sur Poirot ses yeux d'un bleu profond.

— Monsieur Poirot, m'accuseriez-vous d'assassinat ?

Son extérieur demeurerait calme, mais sa voix renfermait un ton menaçant.

Poirot inclina la tête.

— Pour le moment, je vous emmène tous faire un voyage... un voyage vers la vérité. Tout d'abord, j'ai voulu démontrer un fait : tous les membres de l'expédition, y compris l'infirmière, miss Leatheran, ont eu la possibilité de commettre le meurtre. Je ne m'attarde pas pour le moment à considérer si quelques-uns d'entre vous sont au-dessus de tout soupçon : cette question passe au second plan.

« J'ai examiné pour chacun le moyen et l'occasion d'agir. Ensuite, le mobile. J'en ai conclu que tous vous aviez un mobile suffisant !

— Oh ! protestai-je, pas moi ! Voyons, monsieur Poirot, je viens d'arriver dans la maison !

— Eh bien ! ma sœur, n'était-ce pas précisément là ce que redoutait Mrs Leidner ? Une personne étrangère venant du dehors ?

— Mais... moi... Le Dr Reilly me connaissait fort bien. C'est lui-même qui m'a recommandée.

— Que savait-il de vous au juste ? *Ce que vous lui avez raconté !* Ce n'est pas la première fois que des imposteurs revêtent l'uniforme d'infirmière !

— Vous pouvez écrire à l'hôpital Saint-Christophe !

— Pour l'instant, veuillez garder le silence, ma sœur. Impossible de poursuivre mon enquête si vous m'interrompez ainsi. Je ne dis pas que je vous suspecte, mais qui me prouve que vous ne cachez pas une autre personnalité ? Beaucoup d'hommes excellent à se déguiser en femmes. Qui sait si le jeune William Bosner ne serait pas de ce nombre !

J'allais lui servir un plat à ma façon. Moi, un homme déguisé en infirmière ? Mais M. Poirot éleva la voix et précipita son discours avec une telle véhémence que je préférai tenir ma langue.

— Je vais maintenant vous parler en toute franchise... brutalement même ! Il est nécessaire que j'étale au grand jour les dessous de cette maison !

« J'ai étudié l'âme de chacun de vous. Commençons par le Dr Leidner. Je n'ai pas tardé à me convaincre que l'amour qu'il professait pour sa femme était sa seule raison de vivre. C'est un homme torturé et miné par la douleur.

« Quant à miss Leatheran, je viens de vous en parler. S'il s'agit d'une simulation, reconnaissons qu'elle a joué admirablement son rôle, mais tout me porte à croire qu'elle répond assez à ce qu'elle prétend être... une infirmière d'hôpital tout à fait compétente.

— Merci du compliment ! lançai-je.

— Ensuite mon attention fut attirée vers M. et Mme Mercado qui, tous deux, montraient des signes d'inquiétude et d'agitation. Je me demandai d'abord si Mme Mercado était capable d'avoir commis ce meurtre et pour quel motif.

« À première vue, Mme Mercado ne me sembla pas douée de la force nécessaire pour frapper une femme comme Mrs Leidner à l'aide de cette lourde meule de pierre. Toutefois, si Mrs Leidner s'était agenouillée à cet instant, la chose devenait *physiquement possible*. Une femme peut, par certaines ruses, en amener une autre à s'agenouiller. Oh ! pas par des moyens émotifs, mais, par exemple, en lui demandant de piquer une épingle à l'ourlet de sa jupe qu'elle est en train de recoudre et l'autre, sans méfiance, se met tout simplement à genoux.

« Mais le mobile ? Miss Leatheran m'a parlé des regards haineux que Mme Mercado dardait sur Mrs Leidner. De toute évidence, M. Mercado s'était laissé prendre aux charmes de la sirène. Toutefois, je ne voyais pas la solution de l'énigme dans la jalousie. J'étais persuadé que Mrs Leidner ne portait aucun intérêt réel à M. Mercado... et que Mme Mercado le savait pertinemment. Peut-être lui en a-t-elle voulu sur le moment, mais il faut une provocation beaucoup plus grave pour pousser

une femme au meurtre. Mme Mercado vouait à son mari des sentiments essentiellement maternels. De la façon dont elle le couvait des yeux, je compris tout de suite que non seulement elle l'aimait, mais qu'elle l'eût défendu comme une tigresse et, en outre, qu'elle envisageait la possibilité d'avoir à le faire. Constamment sur ses gardes, elle s'alarmait, non pour elle, mais pour lui. En observant de près M. Mercado, je ne fus pas long à deviner où le bât le blessait. J'employai une petite ruse pour confirmer l'exactitude de mes présomptions. M. Mercado s'adonnait aux stupéfiants... à un degré très avancé.

« Inutile d'insister auprès de vous tous sur le fait qu'un long usage de la drogue finit par émousser le sens moral.

« Sous l'influence du poison, un homme commet des actes auxquels il n'aurait jamais songé avant de sombrer dans ce vice. Il peut aller jusqu'à l'assassinat et on ne saurait affirmer si oui ou non il en est responsable. Sur ce point, les lois diffèrent d'un pays à l'autre. Un des traits caractéristiques de l'opiomane est sa confiance inouïe en sa propre habileté.

« Existait-il, dans le passé de M. Mercado, un scandale, peut-être un crime, que sa femme était parvenue jusqu'ici à dissimuler aux yeux du monde ? En ce cas, sa carrière était très compromise. Si cet incident venait à être connu, c'en était fait de M. Mercado ! Son épouse se tenait constamment aux aguets, mais il fallait compter avec Mrs Leidner. Cette femme intelligente et à l'esprit dominateur pouvait capter la confiance de cette pauvre loque humaine. Quelle joie pour elle de s'approprier un secret dont la divulgation provoquerait peut-être une catastrophe !

« Voilà donc, pour M. et Mme Mercado, un mobile plausible de meurtre. Afin de protéger son mari, Mme Mercado ne reculerait devant rien ! Au cours de ces dix minutes où la cour se trouvait déserte, ils avaient eu tout le temps nécessaire pour agir.

Mme Mercado s'écria :

— C'est faux !

M. Mercado continuait de regarder Poirot comme si de rien n'était.

— J'étudiai ensuite le cas de miss Johnson. Était-elle capable de commettre un meurtre ?

« J'opinaï pour l'affirmative. Comme toutes les personnes douées d'une forte volonté et d'une grande maîtrise d'elles-mêmes, elle refoulait ses sentiments, mais un jour la digue se rompt ! Si miss Johnson avait commis cet assassinat, ce ne pouvait être que pour un motif concernant le Dr Leidner. Si pour une cause ou pour une autre elle était convaincue que Mrs Leidner gâchait la vie de son mari, la jalousie sourde qui couvait en elle avait pu se donner libre cours sous le prétexte le plus justifié aux yeux de sa conscience.

« Oui, miss Johnson était une criminelle possible !

« Viennent ensuite les trois jeunes hommes.

« D'abord, Carl Reiter. Si par hasard un membre de l'expédition était William Bosner, Reiter semblait bien celui-là. En ce cas, quel parfait comédien ! Mais s'il était simplement lui-même, quelle raison avait-il de supprimer la femme de son patron ?

« Du point de vue de Mrs Leidner, Carl Reiter était une conquête trop facile à son gré. Il se serait tout de suite prosterné à ses genoux. L'adoration aveugle d'un homme et son attitude de paillason ne manquent jamais d'éveiller chez une femme les instincts les plus vils. Elle témoignait à ce jeune homme une cruauté voulue : un coup de griffe par ici, un coup de dents par là. Elle avait transformé la vie du malheureux garçon en un véritable enfer.

Poirot s'interrompit soudain et s'adressa au jeune Reiter sur un ton protecteur et confidentiel :

— Mon jeune ami, que cela vous serve de leçon. Vous êtes un homme : conduisez-vous en homme ! Il est contraire à la nature de l'homme de s'aplatir. Les femmes et la nature ont à peu près les mêmes réactions. Souvenez-vous qu'il vaut mieux lancer une assiette à la tête d'une femme que de se tortiller comme un ver lorsqu'elle daigne jeter ses regards vers vous !

Abandonnant son ton paternel, il reprit son style de conférencier.

— Carl Reiter pouvait-il avoir été tourmenté au point de vouloir se venger par le crime ? La souffrance exerce parfois une

influence étrange sur un homme. Là, je ne pouvais rien affirmer.

« Maintenant, au tour de William Coleman. Son comportement, d'après les dires de miss Reilly, ne laisse pas d'être suspect. S'il était l'assassin, sa personnalité joviale masquait donc celle de William Bosner. Je ne crois pas que William Coleman, en tant que William Coleman, possède le tempérament d'un meurtrier. Il peut avoir d'autres défauts. Et peut-être miss Leatheran pourrait-elle nous renseigner à ce sujet ?

Comment pouvait-il lire en ma pensée ? J'étais pourtant certaine que mon visage ne trahissait aucun de mes sentiments.

— Oh ! cela ne tire à aucune conséquence, dis-je, hésitante. Cependant, si on ne doit rien omettre de la vérité, Mr Coleman s'est vanté un jour devant moi de ses aptitudes à imiter des documents aussi bien qu'un faussaire de profession.

— Excellent, dit M. Poirot. En d'autres termes, s'il avait trouvé une de ces lettres anonymes, il aurait fort bien pu en imiter l'écriture.

— Holà ! holà ! holà ! s'écria Mr Coleman. Cette fois vous dépassez les limites, monsieur Poirot !

Le détective continua, sans se démonter :

— Il est très difficile de vérifier si, oui ou non, il est William Bosner. Coleman nous a parlé d'un tuteur... non pas d'un père... rien ne nous empêche donc de le considérer comme William Bosner.

— Quelles inepties ! Je me demande pourquoi nous écoutons depuis si longtemps ce bavard !

— Des trois jeunes gens, reste Mr Emmott. Lui aussi pourrait cacher l'identité de William Bosner. S'il avait des raisons personnelles de supprimer Mrs Leidner, je compris dès le début que je ne tirerais rien de lui. Il gardait un sang-froid imperturbable et ne me fournit jamais l'occasion de le provoquer ou de l'amener, par un artifice quelconque, à se trahir. De tous les membres de l'expédition, David Emmott a donné sur Mrs Leidner une appréciation tout à fait impartiale. Il l'estimait à sa juste valeur, mais quant à savoir l'influence qu'elle exerça sur lui, je fus incapable de la découvrir. J'imagine

que par son attitude glaciale il se rendit antipathique à Mrs Leidner.

« Parmi vous, *de par son tempérament et ses possibilités*, Mr Emmott me semble le plus qualifié pour exécuter un crime de main de maître.

Pour la première fois, Mr Emmott détacha les yeux de la pointe de ses souliers.

— Merci bien, dit-il.

On put discerner dans sa voix une nuance d'amusement.

— Les deux derniers de la liste sont Richard Carey et le père Lavigny.

« Suivant le témoignage de miss Leatheran et des autres, Mr Carey et Mrs Leidner se détestaient cordialement et se montraient tout juste polis l'un envers l'autre. Une autre personne, miss Reilly, m'a exposé une version tout à fait différente de leur attitude glaciale devant le monde.

« Je ne tardai pas à croire que miss Reilly avait vu clair. J'acquis cette certitude en incitant Mr Carey à parler sans méfiance. Ce fut très simple. Je me rendis immédiatement compte de... de l'état de prostration nerveuse dans lequel il se trouvait... et se trouve encore aujourd'hui. Un homme ayant atteint les extrêmes limites de la souffrance demeure incapable de se défendre.

« Bientôt à bout de résistance, il m'avoua, avec une sincérité évidente, qu'il haïssait Mrs Leidner. Oui, il la détestait ! Mais pourquoi ?

« Tout à l'heure, j'ai dit un mot des femmes fatales, mais certains hommes disposent de ce même pouvoir magique et, sans le moindre effort de leur part, attirent à eux les femmes. Ce don que, de nos jours, on nomme le *sex appeal*, Mr Carey le possédait à un degré extraordinaire. Dévoué envers son ami et patron, il se montrait indifférent aux charmes de Mrs Leidner. Celle-ci s'en offusqua. Il lui fallait dominer à tout prix : elle se mit en tête de conquérir le cœur de Richard Carey. Mais ici un incident tout à fait imprévu se produisit. Elle-même, pour la première fois de sa vie, fut victime d'une violente passion et s'éprit, pour de bon, de Richard Carey.

« Lui... ne put résister. Et voici comment s'explique cet état de tension nerveuse dont il souffre si cruellement. Cet homme était déchiré par deux passions contraires ; il aimait et haïssait à la fois Louise Leidner. Il la haïssait pour avoir attenté à sa loyauté envers son ami. Je ne connais pas de haine plus forte que celle d'un homme que le destin a poussé à aimer une femme contre son propre gré.

« Ce motif n'était pas suffisant ? À certains moments, j'en suis convaincu, Richard Carey a dû être tenté de frapper de toute la force de son bras le rayonnant visage qui l'avait ensorcelé.

« Je n'ai jamais cessé de croire que l'assassinat de Louise Leidner était un crime passionnel. En Mr Carey, je trouvais le type idéal pour ce genre de crime.

« Reste un dernier candidat au titre d'assassin : le père Lavigny. Ce brave moine retint tout de suite mon attention par une contradiction flagrante entre le signalement donné par lui de l'homme qui regardait par la fenêtre et celui qu'en fournit miss Leatheran. Toutes les dépositions de témoins renferment en général de légères variantes, mais cette fois elle crevait les yeux. Le père Lavigny insista particulièrement sur une infirmité caractéristique de l'individu : une loucherie, qui devait faciliter l'identification.

« Mais bientôt il m'apparut que, si le signalement apporté par miss Leatheran était substantiellement exact, il en allait tout autrement de celui du père Lavigny. J'eus l'impression que le père Lavigny égarait sciemment nos recherches... comme s'il eût voulu protéger cet homme.

« En ce cas, il devait savoir qui était ce curieux individu. On l'avait bien vu lui parler, mais lui seul nous avait appris l'objet de leur conversation.

« Que faisait cet Irakien lorsque le virent miss Leatheran et Mrs Leidner ? Il essayait de plonger le regard par la fenêtre... La fenêtre de Mrs Leidner, crurent-elles, mais je me plaçai à l'endroit où se trouvaient ces femmes et je me rendis compte qu'il pouvait aussi bien s'agir de la fenêtre de la salle des antiquités.

« La nuit suivante, l'alarme fut donnée. Quelqu'un se trouvait dans la salle des antiquités. Rien, pourtant, ne semblait avoir été dérobé. Lorsque le Dr Leidner arriva, il y trouva le père Lavigny qui l'avait devancé. Le moine lui raconta qu'il avait vu une lumière, mais, encore une fois, nous n'avons que sa parole.

« Le père Lavigny commençait à m'intriguer. L'autre jour, lorsque je me risquai à supposer que le père Lavigny pouvait être Frederick Bosner, le Dr Leidner poussa les hauts cris. D'après lui, le père Lavigny était un savant très connu. Pourquoi Frederick Bosner, qui avait devant lui près de vingt années pour se créer une nouvelle carrière sous un faux nom, ne serait-il point ce célèbre paléographe ? Cependant, j'ai peine à croire que Bosner ait passé tout ce temps-là dans un monastère. Une solution bien simple se présenta à mon esprit.

« Un des membres de l'expédition connaissait-il de vue le père Lavigny avant son arrivée ici ? Non, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi ne serait-ce pas quelqu'un d'autre se faisant passer pour le bon Père ? Je découvris qu'un télégramme avait été envoyé à Carthage, le Dr Byrd, qui devait participer à l'expédition, étant tombé brusquement malade. Quoi de plus facile que d'intercepter une dépêche ? Quant au travail proprement dit, le père Lavigny devait être le seul paléographe attaché à l'expédition. Grâce à une connaissance superficielle, un homme intelligent pouvait sauver la face. Jusqu'ici, un nombre très restreint de tablettes ont été mises à jour et je crois savoir que les interprétations du brave moine ont été jugées quelque peu fantaisistes.

« Le père Lavigny ne tarda point à faire, à mes yeux, figure d'imposteur.

« Mais était-il Frederick Bosner ?

« Je conservais des doutes à ce sujet : Il fallait chercher ailleurs la vérité.

« J'eus une longue conversation avec le père Lavigny. Étant moi-même catholique pratiquant, je connais quantité de prêtres et plusieurs membres de communautés religieuses. Le père Lavigny ne me parut pas tout à fait dans son élément. Mais sa personnalité me semblait familière pour d'autres raisons. J'ai

souvent eu affaire à des individus de son acabit, mais ceux-ci n'appartenaient point à des institutions religieuses... loin de là !

« Je me mis dès lors à envoyer télégramme sur télégramme.

« Et, à son insu, miss Leatheran me procura un précieux renseignement. Nous étions en train d'admirer les ornements en or dans la salle des antiquités lorsqu'elle me parla d'une tache de cire découverte sur une coupe. Moi, je dis : « De la cire ? » et le père Lavigny répéta : « De la cire ? » Le ton de sa voix me suffit ! En un clin d'œil, je devinai la raison de sa présence dans la maison.

Poirot fit une pause et s'adressa directement au Dr Leidner.

— Je regrette de devoir vous apprendre, monsieur, que la coupe en or, le poignard en or, les diadèmes en or, et différents autres objets précieux de la salle d'antiquités, *ne sont pas les spécimens authentiques* trouvés par vous, mais des copies habilement exécutées au moyen de l'électrotype. Ce télégramme que je viens de recevoir m'apprend que le père Lavigny n'est autre que Raoul Menier, un fameux escroc recherché par la police française. Spécialisé dans les vols d'objets d'art et de pièces de musée, il s'est associé avec Ali Yassouf, un demi-Turc, ouvrier joaillier d'une adresse consommée. Nous avons fait connaissance avec Menier lors de la découverte de faux au Musée du Louvre. À chacune de ces substitutions, on constate que d'éminents archéologues, inconnus de vue du conservateur, avaient demandé, la veille, la permission d'examiner ces objets d'art, au cours de leur visite au Louvre. L'enquête démontra qu'aucun de ces savants ne s'était rendu au musée ce jour-là.

« J'appris que Menier se préparait à commettre un vol au monastère de Tunis au moment où arriva votre télégramme. Le père Lavigny, dont la santé laissait à désirer, se vit obligé de refuser votre offre, mais Menier réussit à intercepter la dépêche du Père et la remplaça par une d'acceptation. Il ne risquait rien en agissant ainsi. Et admettant que les moines connussent par un journal la nouvelle que le père Lavigny se trouvait en Irak (éventualité d'ailleurs peu probable), ils en déduiraient simplement que la presse est mal renseignée, ce qui arrive parfois.

« Menier et son complice arrivent. On aperçoit celui-ci pour la première fois au moment où il repère du dehors la salle des antiquités. Le rôle du père Lavigny consiste à prendre des moulages à la cire, d'après lesquels Ali exécute de merveilleuses imitations. Les collectionneurs ne manquent pas qui acceptent de payer un bon prix pour des objets anciens authentiques, sans poser des questions embarrassantes au vendeur. Le père Lavigny doit faire la substitution du faux pour le vrai, la nuit de préférence.

« Voilà réellement ce à quoi il s'occupait lorsque Mrs Leidner, l'ayant entendu, donna l'alarme. Quel parti prendre ? Il inventa aussitôt une histoire de lumière aperçue dans la salle des antiquités.

« Cela prit à merveille. Mais Mrs Leidner n'est pas dupe. Elle se rappelle la trace de cire remarquée par elle et en tire ses conclusions. Alors, que fait-elle ? N'entre-t-il pas dans son caractère d'attendre et de glisser certaines allusions pour jouir de la confusion du père Lavigny ? Elle lui fera comprendre qu'elle le suspecte... sans lui dire carrément qu'elle est au courant de la vérité. C'est là un jeu fort dangereux, mais elle adore le risque.

« D'autre part, elle a pu pousser les choses trop loin. Le père Lavigny devine son manège et la tue par surprise.

« Le faux père Lavigny est Raoul Menier... un voleur. Est-il également un assassin ?

Poirot arpenta la pièce. Il tira son mouchoir de sa poche et s'épongea le front avant de poursuivre :

— Tel était, ce matin, le bilan de mes recherches. Je discernais huit meurtriers éventuels, mais lequel était le véritable ?

« Mais l'assassinat devient une habitude. Qui a tué tuera !

« Et le second meurtre mit l'assassin à ma merci.

« Pas un instant je ne perdis de vue que quelqu'un parmi vous me cachait ce qu'il savait... concernant le meurtrier.

« En ce cas, cette personne courait un danger.

« J'entourai miss Leatheran d'une sollicitude particulière. Douée d'une personnalité très marquée et d'un esprit curieux, je

craignais qu'elle en apprît plus qu'il n'en fallait pour sa propre sécurité.

« Comme vous le savez tous, un deuxième crime eut lieu. La victime ne fut pas miss Leatheran, mais miss Johnson.

« Je me plais à croire que j'aurais trouvé le mot de l'énigme par mon propre raisonnement, mais il n'en demeure pas moins certain que la mort tragique de miss Johnson m'aida à la résoudre plus rapidement.

« D'abord, une personne suspecte fut du coup rayée de ma liste : miss Johnson elle-même... car, pas un instant je n'admis l'hypothèse du suicide.

« Examinons, maintenant, les faits relatifs au deuxième assassinat.

« Premièrement : dimanche soir, miss Leatheran trouve miss Johnson en larmes, et dans la soirée celle-ci brûle le fragment d'une lettre que l'infirmière croit être de la même écriture que les lettres anonymes.

« Deuxièmement : le soir précédant sa mort, miss Johnson est surprise par miss Leatheran sur la terrasse dans un état qualifié par miss Leatheran d'« indicible horreur ». Questionnée par l'infirmière, elle répond : « J'ai vu comment on pouvait entrer du dehors... sans se faire voir. » Elle n'en dit pas davantage. Le père Lavigny traverse la cour en ce moment et Mr Reiter se tient sur le seuil de l'atelier de photographie.

« Troisièmement : miss Johnson, sur le point de rendre l'âme, ne peut articuler que deux mots... *la fenêtre... la fenêtre...*

Tels sont les faits, et voici les problèmes à résoudre.

« Qui a écrit les lettres ?

« Qu'a vu miss Johnson de la terrasse ?

« Qu'a-t-elle voulu dire par : « La fenêtre... la fenêtre ? »

« Eh bien ! envisageons la deuxième question comme étant la plus simple. En compagnie de miss Leatheran, je montai sur la terrasse et me plaçai à l'endroit même où se tenait miss Johnson. De là, elle voyait la cour, la porte voûtée, le côté nord de la maison et deux membres du personnel. Ses paroles visaient-elles Mr Reiter ou le père Lavigny ?

« Presque aussitôt, une explication plausible jaillit dans mon esprit. Si un étranger avait pénétré ici de l'extérieur, ce ne

pouvait être que sous un déguisement. Et il n'existait qu'une seule personne dont l'accoutrement se prêtait à une telle tactique : le père Lavigny ! Coiffé d'un casque colonial, portant des lunettes noires pour le préserver du soleil, une barbe noire et une longue robe de bure, un inconnu pouvait s'introduire par la porte sans éveiller l'attention des domestiques.

« Était-ce cela qu'avait voulu dire miss Johnson ? Ou bien, allant plus loin, avait-elle deviné que le père Lavigny n'était qu'un imposteur sous l'habit monastique ?

« Avec tout ce que je savais déjà sur le compte du père Lavigny, Raoul Menier était l'assassin. Il a tué Mrs Leidner pour la réduire au silence. Ensuite, une autre personne lui laisse entendre qu'elle a pénétré son secret : celle-là aussi doit disparaître.

« Ainsi tout s'explique ! Le second meurtre, la fuite du père Lavigny, sans son froc ni sa barbe (lui et son complice se rendent en Syrie munis de passeports en règle, comme deux honnêtes voyageurs de commerce), et la découverte de la meule tachée de sang sous le lit de miss Johnson.

« Comme je vous le dis, j'étais presque satisfait... mais une solution parfaite doit tout expliquer... et ce n'était pas le cas.

« Par exemple, elle n'explique pas les paroles de miss Johnson : « *La fenêtre, la fenêtre* », au moment de mourir, ni sa crise de larmes, ni son attitude énigmatique sur la terrasse et son refus de révéler à miss Leatheran ce qu'elle soupçonnait ou savait.

« Cette solution réglait les faits superficiels, mais laissait dans l'ombre la question psychologique.

« Et comme je me tenais sur la terrasse, ruminant ces trois points : les lettres, la terrasse, la fenêtre, je vis... comme miss Johnson avait vu !

« *Et cette fois tout s'expliquait à mes yeux. »*

CHAPITRE XXVIII

TERME DU VOYAGE

Poirot promena son regard autour de lui. Tous les yeux étaient rivés sur le petit détective belge. Il s'était produit dans l'assemblée une légère détente. Mais les esprits se tendirent à nouveau.

Un coup de théâtre allait éclater.

Monotone et dénuée de passion, la voix de Poirot continua :

— Les lettres, la terrasse, *la fenêtre...* oui, tout s'expliquait, tout reprenait sa place.

« J'ai dit tout à l'heure que trois hommes possédaient un alibi pour l'heure du crime. J'ai démontré la faiblesse de deux de ces alibis. Maintenant, je reconnais mon erreur... Le troisième alibi ne vaut guère mieux. Non seulement le Dr Leidner peut avoir tué sa femme, mais je suis certain de sa culpabilité.

Un silence impressionnant s'établit, le Dr Leidner ne disait mot. Il semblait encore perdu dans un monde lointain. Cependant, David Emmott s'agita, mal à l'aise, et prit la parole :

— Qu'insinuez-vous par-là, monsieur Poirot ? Ne vous ai-je pas dit que le Dr Leidner n'a pas quitté la terrasse avant trois heures moins un quart ? Je le répète : c'est la stricte vérité. Je ne mens pas, je le jure ! Je l'aurais tout de même bien vu descendre !

Poirot inclina la tête.

— Je ne mets pas votre parole en doute. Le Dr Leidner n'a pas quitté la terrasse : ce fait demeure acquis. Mais ce que je saisis et ce qu'avait deviné miss Johnson, *c'est que le Dr Leidner pouvait avoir tué sa femme sans quitter la terrasse !*

Tous nous ouvrîmes de grands yeux.

— Mrs Leidner ! Voilà ce que je compris... à l'instar de miss Johnson. Sa fenêtre se trouvait directement au-dessous,

non pas du côté de la cour, mais prenant vue sur l'extérieur. Et le Dr Leidner attendait seul là-haut sans personne pour épier ses actes. Les grosses meules de pierre étaient là, à portée de sa main... Tout paraissait si simple... à condition que l'assassin eût le temps de changer le cadavre de place, avant qu'on l'eût remarqué... Oh ! c'est magnifique... d'une simplicité inconcevable !

« Écoutez... voici comment le meurtre s'accomplit :

« Le Dr Leidner travaille sur la terrasse à classer ses poteries. Il vous appelle, monsieur Emmott, et tandis qu'il s'entretient avec vous, il observe que, selon son habitude, le petit *boy* profite de votre absence pour interrompre son travail et sortir de la cour. Il vous retient une dizaine de minutes, puis vous laisse descendre, et, dès que vous êtes en bas, en train d'appeler le gamin, il met son plan à exécution.

« Il tire de sa poche le masque de plasticine avec lequel il a déjà effrayé sa femme et le balance par-dessus la balustrade jusqu'à ce qu'il vienne frapper sa fenêtre.

« Cette fenêtre, souvenez-vous-en, donne sur la campagne et non sur la cour.

« Mrs Leidner est étendue sur son lit, à demi endormie, paisible et heureuse. Tout à coup le masque commence à heurter la fenêtre et attire son attention. Mais en ce moment il ne fait pas sombre. C'est le plein jour. Elle ne s'en effraie nullement. Elle voit ce dont il s'agit : une plaisanterie de mauvais goût. Indignée, ainsi que l'aurait fait toute autre femme à sa place, elle bondit de son lit, ouvre la fenêtre, passe sa tête entre les barreaux et regarde la balustrade pour reconnaître celui qui lui joue ce tour.

« Le docteur attend l'instant opportun. Il tient à la main, prêt à frapper, une lourde meule. À la seconde précise, il la lâche...

« Poussant un faible cri (entendu de miss Johnson), Mrs Leidner s'effondre sur la peau de chèvre placée devant la fenêtre.

« Dans le trou de la meule il avait au préalable passé une corde. Il lui reste maintenant à tirer la corde pour ramener la pierre. Il la replace, en ayant soin de mettre le côté taché de

sang en dessous, parmi les autres objets de ce genre rangés sur la terrasse.

« Il continue son travail pendant une bonne heure, jusqu'à ce qu'il juge le moment venu d'accomplir son second geste. Il descend l'escalier, échange quelques mots avec Mr Emmott et miss Leatheran, traverse la cour et entre chez sa femme. Et voici, d'après lui, ce qu'il a fait dans la chambre.

« Je vis le corps de ma femme affaissé comme une masse au pied du lit. Pendant un moment, je demeurai paralysé et incapable de bouger. Je m'agenouillai près d'elle et pris sa tête entre mes mains. Je constatai qu'elle était morte... Enfin, je me relevai... Je me sentis étourdi, comme si j'avais bu. Je réussis enfin à gagner la porte et j'appelai de toutes mes forces.

« Récit tout à fait plausible de la part d'un homme accablé par la douleur. À présent, je vais vous dire ce que je soupçonne être la vérité. Le docteur pénètre dans la chambre, court vers la fenêtre et, ayant enfilé une paire de gants, ferme cette fenêtre, puis ramasse le cadavre de sa femme pour le déposer entre le lit et la porte. Alors, il remarque une légère tache de sang sur la peau de chèvre à côté de la fenêtre. Il ne peut pas la substituer à l'autre tapis, car elles sont de dimensions différentes ; mais il s'y prend autrement et place la peau tachée devant la table de toilette et celle de la toilette sous la fenêtre. Si on remarque la tache, on pensera à la table de toilette, et non à la fenêtre... point très important. À tout prix, rien ne doit révéler que la fenêtre a joué un rôle essentiel dans le drame. Ensuite, il va à la porte et affecte l'apparence du mari éploré : ce qui lui est facile, car il aime réellement sa femme.

— Mon cher monsieur Poirot, s'écria le Dr Reilly avec impatience, s'il aime sa femme, pourquoi l'a-t-il tuée ? Pour quel motif ? Allons, défendez-vous, Leidner ! Dites à cet homme qu'il est devenu fou !

Le Dr Leidner ne répliqua point et ne remua pas un cil.

Poirot reprit :

— Ne vous ai-je pas dit, dès le début, qu'il s'agissait ici d'un crime passionnel ? Pourquoi son premier mari menaçait-il Mrs Leidner de mort ? Parce qu'il l'aimait... et, voyez-vous, il a tenu sa promesse...

« Mais oui... mais oui... Dès que je compris que le Dr Leidner était l'assassin, tout reprit sa place...

« Pour la seconde fois, je reprends mon voyage au début... Le premier mariage de Mrs Leidner, les lettres de menaces, son second mariage. Les lettres l'empêchent d'unir sa vie avec celle d'un autre homme, mais elles ne viennent nullement troubler son mariage avec le Dr Leidner. Comme tout se simplifie... si le Dr Leidner est, effectivement, Frederick Bosner.

« Re commençons notre voyage... mais, cette fois, en compagnie de Frederick Bosner.

« D'abord, il aime Louise d'une passion dévorante, telle qu'une femme de ce genre peut en inspirer. Elle le dénonce comme espion. Condamné à mort, il réussit à s'enfuir. Compté par erreur au nombre des victimes d'un accident de chemin de fer, il reparaît avec une nouvelle identité ; il devient un jeune archéologue suédois, Éric Leidner. Le vrai Leidner, lui, tout à fait défiguré par l'accident, sera enterré sous le nom de Frederick Bosner.

« Quelle est l'attitude de ce nouvel Éric Leidner envers la femme qui n'hésita point à l'envoyer au poteau ? D'abord, point capital, il l'aime toujours ; il s'acharne à se refaire une nouvelle vie. Cet homme, d'une intelligence supérieure, exerce une profession à son goût et y réussit pleinement. Mais il n'oublie point la grande passion de sa vie. Il se tient au courant des faits et gestes de sa femme. Il a pris une inébranlable détermination (souvenez-vous des confidences de Mrs Leidner à Mrs Leatheran : « Il est bon et doux, mais violent. ») : *elle n'appartiendra jamais à un autre homme que lui !* Chaque fois qu'il le juge nécessaire, il lui adresse une lettre. Il va même jusqu'à imiter certains signes particuliers de l'écriture de sa femme pour le cas où celle-ci songerait à communiquer ces lettres à la police. Les femmes qui écrivent à elles-mêmes des lettres anonymes sont si nombreuses que la police ne manquerait pas de l'accuser, vu la similitude des écritures. En même temps, il laisse subsister des doutes sur la réalité de sa mort.

« En fin de compte, après de longues années, il estime que son heure a sonné : il reparaît dans la vie de Louise. Tout

marche à souhait ; sa femme ne soupçonne point sa véritable identité. Il est célèbre : le jeune homme svelte et beau de jadis est à présent un homme d'âge mûr aux épaules voûtées et porte une barbe. Et l'histoire se répète. Comme auparavant, Frederick exerce un grand ascendant sur Louise. Pour la seconde fois, elle consent à l'épouser... *et aucune lettre ne vient interdire les bans.*

« Mais par la suite elle reçoit une lettre. Pourquoi ?

« Le Dr Leidner veut – parbleu ! – écarter tout risque d'être reconnu. L'intimité de leur union peut réveiller de vieux souvenirs. Une fois pour toutes, il désire que sa femme sache qu'Éric Leidner et Frederick Bosner sont deux êtres tout à fait différents. Cela est si vrai qu'une lettre arrive. Suit cette puérile simulation d'asphyxie par le gaz... montée par le Dr Leidner en personne... toujours dans la même intention.

« Après quoi, satisfait, il juge inutile d'envoyer d'autres lettres. Leur union peut désormais s'épanouir sous le signe du parfait bonheur.

« Puis, deux ans après environ, *les lettres reparaissent.*

« *Pourquoi ? Eh bien ! je crois en connaître la raison. Parce que les menaces que contenaient ces lettres n'étaient pas de la frime.* Voilà qui explique les craintes continuelles de Mrs Leidner : elle *connaissait* le tempérament doux, mais barbare, de son Frederick qu'elle avait peut-être fini par soupçonner en la personne de Leidner, mais sans l'avouer. *Si elle appartient à un autre homme que lui, il la tuera. Et n'était-elle pas la maîtresse de Richard Carey ?*

« Ayant découvert l'infidélité de son épouse, le Dr Leidner, froidement et calmement, prémédite l'assassinat.

« Comprenez-vous maintenant l'importance du rôle joué par miss Leatheran ? L'idée plutôt saugrenue du Dr Leidner d'engager une infirmière pour sa femme m'a d'abord surpris. Il était essentiel qu'un témoin professionnel sérieux pût certifier de façon péremptoire, que Mrs Leidner était morte depuis plus d'une heure au moment où on constata son décès... En d'autres termes, elle avait été tuée à un moment où tout le monde pouvait affirmer sous serment que son mari travaillait sur la terrasse. On aurait pu le soupçonner d'avoir tué sa femme au

moment où il entra dans la chambre et découvrait le cadavre... Mais sa culpabilité était hors de question si une infirmière qualifiée affirmait positivement que le décès de Mrs Leidner remontait à une heure.

« Je m'explique maintenant l'atmosphère de tension et de contrainte qui pesait cette année sur les membres de l'expédition. Pas une minute je ne l'ai attribuée à l'influence seule de Mrs Leidner. Pendant plusieurs années, une bonne camaraderie régna entre les membres de l'expédition. À mon sens, l'état d'esprit d'une communauté est toujours due, directement, à l'ascendant de son chef. Le Dr Leidner, avec toute sa douceur, possède une forte personnalité. Grâce à son tact, à son jugement, à sa façon intelligente de diriger ses hommes, cette atmosphère n'avait jusque-là cessé d'être heureuse.

« Si donc un changement s'était produit, la faute en incombait au chef, autrement dit au Dr Leidner. Le Dr Leidner et non Mrs Leidner était responsable de ce malaise. Rien d'étonnant que le personnel en ait subi le contrecoup sans en connaître la cause exacte. L'aimable et bon Mr Leidner, toujours le même en apparence, ne faisait que jouer son rôle. Au fond, c'était un fanatique obsédé par l'idée du meurtre.

« Maintenant, arrivons au second crime, celui de miss Johnson. En rangeant dans son bureau les papiers du Dr Leidner (tâche qu'elle s'était imposée pour occuper son temps) elle dut découvrir par hasard le brouillon d'une lettre anonyme non achevée.

« Cette trouvaille la bouleversa au plus haut point. Ainsi, le Dr Leidner avait sciemment terrorisé sa femme ! Elle ne peut en croire ses yeux... mais la pauvre fille en demeure effarée. C'est à ce moment que miss Leatheran la surprend en larmes.

« Je ne crois pas qu'à cet instant elle soupçonnait le Dr Leidner d'être l'assassin, mais les expériences que je fis dans la chambre de Mrs Leidner et du père Lavigny ne demeurent point lettre morte pour elle. Elle se rend compte que si elle a entendu vraiment crier Mrs Leidner, c'est que la fenêtre de celle-ci avait été ouverte. Elle n'attache pas à ce fait une importance capitale, mais elle s'en souviendra.

« Son esprit continue de travailler... à la recherche de la vérité. Peut-être a-t-elle touché un mot au Dr Leidner au sujet des lettres. Celui-ci comprend et change d'attitude envers elle sous l'empire de la peur.

« Mais le docteur ne peut avoir assassiné sa femme. Il n'a pas quitté la terrasse !

« Et un soir où elle se trouve seule sur le toit, en train de méditer, la vérité lui apparaît en un éclair : Mrs Leidner a été tuée de la terrasse, par la fenêtre ouverte.

« À cette minute précise, arrive miss Leatheran.

« Immédiatement, la vieille affection de miss Johnson pour le mari reprend le dessus. Elle songe à sauver la face. Il ne faut, sous aucun prétexte, que l'infirmière devine l'horrible découverte qu'elle vient de faire.

« Regardant avec intention dans la direction opposée (vers la cour), elle émet une remarque qui lui est suggérée par l'apparition du père Lavigny au moment où le moine traverse la cour.

« Elle se refuse à en dire davantage et demande à réfléchir.

« Et le Dr Leidner, qui n'a cessé de l'épier avec inquiétude, se rend compte qu'elle connaît la vérité. Elle n'est point femme à lui cacher longtemps son horreur et son angoisse.

« Il est vrai que, jusqu'ici, elle ne l'a pas dénoncé... mais jusqu'à quand peut-il compter sur sa discrétion ?

« L'assassinat devient une habitude. Cette nuit-là, il substitue un verre d'acide au verre d'eau de miss Johnson, espérant qu'on croira au suicide de la vieille demoiselle. Il y a même une possibilité qu'on l'accuse du premier assassinat et que sa fin tragique soit attribuée au remords. Pour donner plus de vraisemblance à cette dernière idée, il descend la meule de la terrasse et la glisse sous le lit de miss Johnson morte.

« Rien de surprenant si la malheureuse, dans son agonie, a désespérément essayé de communiquer ses renseignements chèrement acquis : Par *la fenêtre*, voilà comment Mrs Leidner a trouvé la mort, non point par la porte, mais par *la fenêtre*.

« Ainsi, tout s'explique... tout reprend sa place. Du point de vue psychologique, ce crime est parfait.

« Mais les preuves manquent... elles nous font défaut... »

Personne ne bronchait. L'horreur de ce drame nous submergeait tous. Pas seulement l'horreur... Mais aussi la pitié.

L'air fatigué et vieilli, le Dr Leidner n'avait pas remué ni prononcé une parole. Enfin, il bougea légèrement et regarda Poirot de ses yeux las et doux.

— Non, jusqu'ici vous ne possédez aucune preuve, dit-il. Mais peu importe. Vous savez pertinemment que je ne nierai pas. Je n'ai jamais reculé devant la vérité. Je crois... même... que je suis maintenant soulagé... Je suis las...

Puis il ajouta simplement :

— Je me reproche la mort d'Anne. J'ai commis là un ignoble et stupide forfait, mais je n'étais plus maître de moi ! Pauvre femme ! Ce qu'elle a dû souffrir ! Je n'étais plus moi-même... mais un homme aveuglé par la peur.

Un triste sourire effleura ses lèvres tordues par la douleur.

— Vous auriez fait un archéologue hors ligne, monsieur Poirot. Vous possédez le don de recréer le passé.

— Peuh... je m'y suis appliqué de mon mieux.

— J'aimais Louise et je l'ai tuée... Si vous l'aviez connue, vous me comprendriez... Peut-être même, m'avez-vous compris...

CHAPITRE XXIX

ÉPILOGUE

Il nous reste peu de chose à dire maintenant sur ce drame.

Le père Lavigny et son complice furent appréhendés à Beyrouth au moment où ils montaient à bord d'un paquebot.

Sheila Reilly épousa le jeune Emmott. C'est bien le mari qu'il fallait à cette péronnelle. Lui, du moins, n'a rien du paillason : il saura la mater. Elle aurait tourné en bourrique le pauvre Bill Coleman.

À propos, j'ai soigné Bill l'an dernier, alors qu'on l'opérait de l'appendicite. Je me pris d'affection pour ce brave garçon. Après la convalescence, sa famille l'a envoyé faire de la culture extensive dans le Sud de l'Afrique.

Je ne suis pas retournée en Orient. C'est bizarre... je me prends parfois à regretter ce pays. J'évoque le bruit de la noria, je revois les laveuses au bord du Tigre et le regard dédaigneux des chameaux... j'en éprouve presque de la nostalgie ! Somme toute, la saleté n'est peut-être pas aussi malsaine qu'on vous le fait croire !

Le Dr Reilly me rend parfois visite lorsqu'il se trouve en Angleterre. Comme je l'explique au début, c'est lui, indirectement, le responsable de ce récit. « C'est à prendre ou à laisser, lui ai-je dit. Je sais qu'il fourmille de fautes de grammaire, que le style n'en est guère élégant, mais, tel quel, lisez-le si bon vous semble. »

Et il emporta mon manuscrit, sans la moindre hésitation. Si jamais on le publie, j'en serai la première étonnée.

M. Poirot gagna la Syrie et, la semaine suivante, revint en Angleterre par l'Orient-Express. À cette occasion, il dut démêler une autre affaire criminelle passablement embrouillée. Je ne nie point sa grande habileté, mais je ne lui pardonnerai pas de si tôt de s'être gaussé de moi à ce point. Dire qu'il a osé me

soupçonner de l'assassinat de Mrs Leidner et mettre en doute ma qualité d'infirmière d'hôpital !

Messrs les médecins ne se font pas non plus faute de plaisanter à vos dépens, sans tenir compte de vos susceptibilités !

Bien souvent, il m'arrive de penser à Mrs Leidner et de me demander ce qu'elle était en réalité... Tantôt, je vois en elle une femme terrible... et, tantôt, je me souviens de sa gentillesse envers moi, de sa voix pleine de douceur... de ses beaux cheveux blonds... et alors elle m'inspire une profonde pitié...

Malgré moi, je m'apitoie également sur le sort du Dr Leidner. Je sais pertinemment qu'il a deux assassinats sur la conscience, mais m'appartient-il de le juger ? Il aimait tellement cette femme ! Que c'est donc terrible d'aimer un être à ce point !

Plus je prends de l'âge, plus je rencontre de gens tristes et malades, et plus je deviens indulgente envers mes semblables. Que sont donc devenus les principes rigides dans lesquels ma tante m'a élevée ? Cette femme, religieuse et austère, connaissait les moindres défauts de nos voisins...

Dieu ! lorsqu'on commence à écrire, on ne sait plus quand s'arrêter. Si seulement je pouvais terminer sur une belle phrase !

Je demanderai au Dr Reilly de m'apprendre une expression arabe consacrée, un peu dans le genre de celle dont se servit M. Poirot.

Au nom d'Allah, le Miséricordieux, le Compatissant...
Quelque chose dans ce goût-là.

FIN